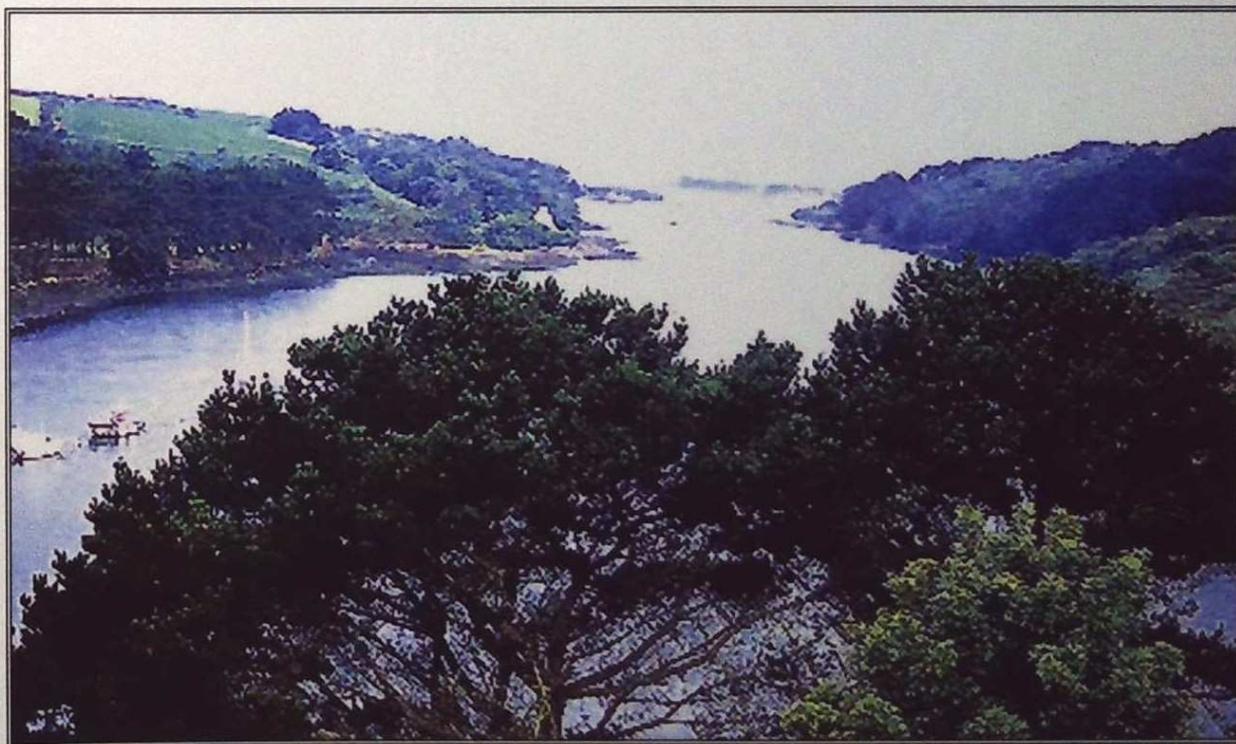


Histoire des paysages ruraux en Léon (*Première partie*)



par Yves BOURLET et Françoise BOURLET

Nous remercions

***Nos amis Annie et André Lefèvre pour leur relecture
attentive
qui nous a évité bien des fautes.***

***Les Mairies suivantes nous ont accueillis très aimablement
et ont facilité grandement notre travail sur les cadastres napoléoniens.
Qu'elles soient remerciées.***

**Mairie de Goulven
Mairie de Guissény
Mairie de Lampaul en Ouessant
Mairie de Landéda
Mairie de Lannilis
Mairie de La Roche-Maurice
Mairie de Ploudalmézeau
Mairie de Plouénan
Mairie de Plouguerneau
Mairie de Plouguin
Mairie de Plourin
Mairie de St Thonan
Mairie de St Vougay
Mairie de Taulé**

Avant propos

L'histoire des paysages ruraux dans le Pays de Léon est d'abord l'histoire des paysages.

Dans un précédent ouvrage sur *"l'histoire des paysages ruraux en Trégor, Goélo et Trégor morlaisien"*¹ nous avons défini le mot paysage qui

*" désigne une portion de territoire qu'embrasse le regard . Il dépend donc de l'observateur et reste vague puisqu'il peut s'appliquer aussi bien à la ville (paysage urbain) qu'à la campagne (paysage rural)."*¹

Il est donc nécessaire de qualifier ce paysage en précisant la nature du caractère le plus fréquent dans ce paysage. On parlera donc d'un paysage rural agraire si l'on examine les champs (forme, orientation, superficie, clôture ou non, végétation des talus, leur nom au cadastre, cultures qu'on y pratique, etc...).

De même on parlera de paysage rural forestier si l'on porte son attention sur la flore des arbres rassemblés en grand nombre. Le paysage rural n'existe donc que si les éléments de base, champs, arbres etc.. sont réunis en grand nombre et retiennent le regard ..

Nous aurions pu appliquer ces idées à l'ensemble de la Basse Bretagne voire à la Bretagne tout entière. N'a - t on pas parlé de "paysage français", au singulier² ? Nous avons choisi de circonscrire notre étude aux Pays plus proches de l'histoire bretonne que le département et plus vaste que la commune.

La vie bretonne au cours du dernier millénaire s'est faite comme ailleurs, du travail des hommes qui ont constamment modifié leur environnement. Elle s'est faite aussi de croyances qui ont marqué les paysages de leurs symboles. Elle s'est faite enfin de guerres et de révoltes qui ont laissé des traces.

Nous avons tenté de retracer cette longue et chaotique histoire au travers des paysages ruraux du Léon. S'il est relativement aisé de faire un état des paysages ruraux actuels il est beaucoup plus difficile de remonter le temps et de peindre les paysages des premiers siècles du moyen Age voire même des paysages que voyaient les bâtisseurs de mégalithes.

Outre le travail des géographes, des historiens, des archéologues, des naturalistes, des linguistes, nous disposons d'une mémoire au travers de la langue bretonne qui par les dizaines de milliers de noms de lieux a fixé un moment de l' Histoire. C'est le domaine de la toponymie qui étudie les noms de lieux appelés toponymes. Ces toponymes, dans un monde armoricain où la majorité de la population ne savait ni lire ni écrire, étaient transmis oralement avec un accent variable selon les lieux et une écoute plus ou moins attentive.

Remarques : les nombres en exposant comme *morlaisien*¹ renvoient à la bibliographie, à la fin de l'ouvrage.

De plus, un important index, permet de retrouver les sujets traités.

Le rôle de ces toponymes était celui de nos panneaux indicateurs au bord des routes. Ils étaient des repères formés avec les noms plus ou moins déformés de ce qui apparaissait le plus notable pour caractériser le lieu. Ce pouvait être le relief avec les mots *crec'h*, *creac'h*, *menez* etc. c'est - à - dire colline, montagne etc.. Presque tous les toponymes, en Léon, concernant des hauteurs sont des noms en vieux - breton antérieurs au X^{ème} siècle.

Ainsi apparaissent à l'aube du premier millénaire de notre ère des toponymes gaulois jusqu'au III^{ème} siècle environ. Puis ce furent des noms latins et gallo - romains après le départ de l'occupant romain.

Ce fut ensuite, entre le V^{ème} et le VIII^{ème} siècle l'arrivée des Bretons insulaires venus surtout du Pays de Galles et de Cornwall. Ces immigrants, conduits par des moines, fondèrent en Basse Bretagne et plus particulièrement en Léon, une organisation civile et religieuse basée sur de très grandes paroisses dites primitives. Ces Bretons appelèrent ces paroisses par des noms bretons commençant souvent par *Plou*, *Plo*, *Pl* ou *Poul*.

Les moines de cette époque pratiquaient la *Peregrinatio pro Deo* créant au cours de leurs voyages, monastères et ermitages. Ces établissements étaient signalés par des noms en lann, lok ; mouster (monastère), kloastr (cloître); minih (sauveté); peniti (lieu de pénitence) et lou par le nom du saint patron des moines.

Le plus caractéristique de ces noms, hérité du gallois Llan et du cornouaillais Lann, le vieux breton Lann fut utilisé dès le Haut Moyen Age pour désigner tout établissement monastique, le plus souvent de simples ermitages dont les plus anciens étaient de simples cabanes en bois.

Le Léon compte aujourd'hui 35 toponymes commençant par l'un de ces préfixes³. A ce préfixe était ajouté un deuxième élément qualifiant la paroisse comme le nom d'un saint, par exemple Jean dans *Ploujean* près de Morlaix. Dans quelques cas, Plou a été remplacé par *Gwik* donnant des toponymes en *Gui*.

Ces préfixes n'étaient guère utilisés en Pays de Galles et en Cornwall où l'organisation religieuse reposait sur un système d'église - monastère. Les lieux sacrés étaient alors appelés *Lann*. Ceci est d'ailleurs la source de nombreux contre sens. Au Moyen Age l'orthographe des copistes était souvent très hasardeuse et le préfixe lann perdait parfois une lettre *n* en route. De ce fait, il s'établit une confusion entre le mot lande qui s'écrit lan et le lieu sacré devenu aussi lan. Seule l'étude des lieux-dits proches permet de dire s'il s'agit d'une lande ou d'un lieu consacré. Le problème se complique du fait que de nombreux ermites s'installèrent dans des landes.

Aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, au lendemain des invasions Vikings, une certaine prospérité retrouvée allant de pair avec une forte augmentation de la population en Basse Bretagne entraînent la multiplication des villages ainsi que des abbayes peuplées de nombreux moines : Cisterciens, Templiers, Bénédictins, etc... qui recevaient des dons importants venant des seigneurs bretons. Ce fut aussi l'époque des Croisades.

Les pérégrinations religieuses se multiplièrent ainsi que les haltes pour le repos des voyageurs : Croix (*Croaz*) peintes de couleurs vives; oratoires, chapelles parsemèrent le paysage rural breton.

En vieux - breton, donc entre le V^{ème} et le VIII^{ème} siècle, les mots *Caer*, *Kaer*, désignaient une enceinte fortifiée entourée de fossés. Mais à partir du XI^{ème} siècle le mot *Ker* désigna un village, voire une ville et, d'une manière générale tout lieu habité englobant les maisons et leurs dépendances y compris les champs.

Cette prolifération des toponymes commençant par Ker fut rapide et persistante puisqu'elle atteignit 18 000 noms dont la moitié pour le seul Finistère.⁴

A l'origine, les lieux en *Ker* rappelant ceux en *Caer* = *Kaer*, étaient enclos. D'ailleurs, la plupart des villages d'Armorique aux V^{ème} - VI^{ème} siècles étaient défendus par un fossé et un talus de terre, mais la Bretagne en paix et relativement prospère fit disparaître cet espace fortifié. Le toponyme en *Ker* désigna alors un groupe de maisons rurales et de champs cultivés.

L'élément Ker du toponyme n'était pas utilisé seul. Il était accompagné par d'autres éléments appartenant à trois types :

- un nom commun désignant un objet, le toponyme devint une indication où l'on trouvait cet objet, objet rare ou abondant. Citons par exemple :

Kerforn : Le village où se trouve un four à pain.

Kergoat = *Kercoat* = *Kerancoat* : le village du bois, au sens de petite forêt.

- un nom de personne comme celui d'un saint. On évoque alors le culte de ce saint en ce lieu. Par exemple :

Kermorvan : où *Morvan* signifie Maurice.

Kerguen = *Kergwenn* : le village aux maisons blanches mais aussi le village consacré.

Mais les faux - amis sont nombreux et la prudence s'impose. Par exemple : *Gwenn* signifie bien : blanc mais aussi par extension, pur, sacré, saint. Ainsi Sainte Gwenn que la légende donne comme mère de Saint Guénolé.

- un mot relatif au relief :

Kerhuel où *huel* = *huella* caractérise la partie haute d'un village

Kerménès où *Ménès* = *Menez* = montagne pourrait désigner un lieu montagnard mais ce lieu-dit se trouve en Guissény presque au niveau de la mer. Or, en Léon au Moyen Age, Menez se rapportait non à un relief accidenté et élevé mais à la partie la plus éloignée du centre de la paroisse et la moins cultivable. Ces terres étaient qualifiées de *terres froides* donc incultes. On les appelait aussi *montaigne*. Ce qui caractérisait le Menez ce n'était donc pas son altitude ni son relief mais son inaptitude à la culture

La création de toponymes en *Ker* disparaît à peu près complètement au 15^{ème} siècle.

C'est alors qu'apparaît le toponyme formé avec *Ti* ou *Ty*.

Cet élément de toponyme désigne une maison seule, sans ses dépendances et à fortiori sans les champs.

Rare au Moyen Age, qui s'achève par convention en 1453 (certains auteurs préfèrent 1492), le toponyme en *Ti/Ty* devient d'un usage plus courant à partir du 16^{ème} siècle pour être de plus en plus utilisé jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle.

Les plus anciens *Ti* semblent avoir été utilisés pour désigner les maisons de nobles, maisons construites en pierres comme l'attestent les nombreux *Tymen* (men = pierre). Plus tard, au XVIII^{ème} siècle notamment, la multiplication des *Ty* coïncida avec le début de la désertification des campagnes au profit des bourgs et des villes. La maison baptisée *Ty* est alors une sorte de résidence secondaire d'anciens ruraux partis pour la ville.

Ce bref aperçu sur la toponymie montre que son utilisation prudente permet de reconstituer l'état des paysages ruraux pour des époques anciennes. Cependant la confirmation des hypothèses émises grâce à la toponymie est nécessaire. Cette confirmation ne peut être apportée que par d'autres disciplines, que nous utiliserons : Géographie, Histoire, Archéologie, par exemple.

Nous avons abondamment puisé dans les toponymes relevés sur les cartes IGN au 1 / 25 000 mais aussi dans les plans cadastraux les plus anciens (début du XIX^{ème} siècle) que les mairies ont aimablement mis à notre disposition.

Ainsi, en prenant appui sur les données fournies par les différentes disciplines, nous tenterons de reconstituer, pour chaque pays constituant le Léon, l'histoire des paysages ruraux depuis les temps les plus anciens possibles jusqu'à nos jours.

En cas de similitudes de certains aspects des paysages ruraux entre deux ou plusieurs pays, nous n'en ferons l'étude qu'une seule fois et nous signalerons seulement cette similitude.

Introduction

Bretagne, Basse - Bretagne, Léon : trois expressions qui reviendront souvent sous notre plume .



Carte n° 1 : Carte hypsométrique de la Bretagne.

Nous retenons, sous le nom de Bretagne, l'ensemble des cinq départements français : le Finistère, les Côtes d'Armor, l'Ille et Vilaine, le Morbihan et la Loire atlantique.

Pour la définir plus précisément nous reprenons ce que nous avons déjà écrit¹ :

Géographiquement, la Bretagne n'est pas une région naturelle, ce qui signifie qu'elle ne peut être définie uniquement par sa géologie, son relief ou son climat. Dans ce domaine, elle ressemble à une grande partie de l'Ouest de la France et plus particulièrement au Massif armoricain qui déborde largement sur la Basse Normandie. Bien que l'on ait tenté de caractériser un climat breton :

" ce climat doux, humide, venteux, règne sur toutes les côtes qui respirent l'haleine de l'océan, depuis le Pays de Galles et l'Irlande jusqu'à l'Espagne elle-même et le Nord du Portugal, plus chaude au Sud, plus tiède au Nord, il ignore partout le véritable hiver et le véritable été ^{5 p 274}."

Il n'y a pas de climat spécifiquement breton.

Il n'y a pas, non plus, de relief typiquement breton.

Dans le domaine physique, la Bretagne est un assemblage de reliefs divers, de microclimats à faire perdre la tête aux meilleurs météorologistes, de paysages végétaux propres à étonner les botanistes les plus exigeants.

Historiquement, au travers de périodes fastes ou catastrophiques, la Bretagne, comme bien d'autres pays, est le produit de l'activité humaine, des joies et des larmes des Bretons.

En 51 avant J.C, la conquête de la Gaule par les Romains est achevée. Vercingétorix a été vaincu par César à Alésia l'année précédente (52 av. J.C) malgré l'envoi de 3 000 hommes par les Osismes qui peuplent alors le Léon actuel, entre l'Elorn et la mer, de Morlaix à la pointe St Mathieu ¹. La Bretagne s'appelle alors l'Armorique.

César, dans ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules* ⁶, utilise, semble-t-il pour la première fois, le terme dérivé du latin : *Armoricae* (Armorique en français) pour désigner les cités gauloises de l'Ouest de l'Europe, quand il relate la formation d'une armée de 20 000 hommes demandée aux Gaulois d'Armorique par Vercingétorix assiégé par les Romains dans Alésia (52 avant J.C).. Mais cette Armorique définie par César, s'étendait bien au-delà de la Bretagne actuelle puisqu'elle comprenait le Limousin, une partie de la Basse Normandie dont le Cotentin, le Poitou entre autres. C'est aussi à propos de cette guerre contre les Armoricains que César dans " *La guerre des Gaules*" indique que les Cités armoricaines font appel aux Bretons insulaires (Grande Bretagne actuelle) en 56 av. J.C.

L'ancienne Celtique qui allait de Lyon au Finistère entre la Loire et la Seine était devenue la Lyonnaise (province de Lyon). L'Armorique occupée par les Romains était donc très éloignée de Rome et à la frontière de l'empire romain. Pour cette raison peut-être, les Cités armoricaines eurent un statut parmi les plus mauvais des pays occupés.

Ceci fait écrire à Louis Pape :

"Il apparaît donc que l'intégration au monde romain s'est faite dans des conditions peu favorables à une promotion rapide et profonde au sein de la romanité ^{7 p 16}."

Au début du premier siècle de notre ère, l'empereur Auguste, plus administrateur que guerrier, tenta de fédérer plusieurs peuples bretons, notamment les Osismes, assez rebelles à l'occupation romaine ². Il créa de toutes pièces une capitale appelée *Vorgium* (l'actuelle Carhaix - Plouguer). Le plan actuel de la ville révèle encore sa structure romaine en quadrillage.

Cette cité fut ultérieurement reliée au grand réseau de voies romaines par la voie Vorgium - Loudeac - Condate (Rennes) ⁸⁻⁹.

A la fin du premier siècle de notre ère, la "paix romaine" (*pax romana*) favorisa le développement du pays Osisme qui comprenait, outre le Léon, les Cornouailles, le Trégor et le Goélo, une partie du Morbihan, autrement dit le pays des Osismes recouvrait presque la totalité de la Basse Bretagne.

Au milieu du IV^{ème} siècle (vers l'an 380 de notre ère) l'immense empire romain qui s'étendait de la Bretagne (aujourd'hui la Grande Bretagne) à la Bulgarie en Europe, comprenait donc : la Gaule, la Belgique et la Hollande, l'Italie, la Suisse, l'Autriche, la Yougoslavie et la Grèce. Sa frontière nord appelée *limes* était en contact avec une poussière de peuples appelés Barbares qui, au cours des ans, furent remplacés par des peuples nombreux et puissants : les Francs, les Vandales, les Goths, etc.. Vers 275 la pression exercée par ces Barbares sur les Romains devint telle que ceux-ci durent reculer jusqu'aux abords de Strasbourg. La pression la plus forte était exercée vers le Rhin par les Germains et les Francs ¹⁰.

En 403, la Gaule était à peine débarrassée de ces Barbares que les Wisigoths prirent leur place et foncèrent sur Rome qu'ils atteignirent en 410.

L'historien grec Zosime, fonctionnaire dans l'Empire romain d'Orient, a raconté, peu après l'an 500, les répercussions de ces invasions sur l'Armorique :

"Les barbares habitant au-delà du Rhin attaquèrent en masse, de tous côtés, ce qui détermina les habitants de la Bretagne (actuelle Grande Bretagne) et certaines des nations de la Gaule à se révolter contre l'autorité romaine. Les Bretons prirent les armes et bravant les dangers pour assurer leur propre indépendance, libérèrent les cités des barbares qui les menaçaient. De même toute l'Armorique et d'autres provinces gauloises ayant imité les Bretons, se mirent en liberté, chassant les magistrats romains et établissant un gouvernement à leur guise ⁹."

NB: Zosime considère que les envahisseurs de la Bretagne (Grande Bretagne) étaient Saxons. Nous savons maintenant que c'est inexact. Ce sont les Scots qui contraignirent les Bretons à traverser la Manche pour se réfugier en Armorique. Le nom de Scots était celui que portaient les Irlandais à cette époque. Ce peuple celte était essentiellement dirigé par des moines (certains monastères comptaient jusqu'à 3 000 moines).

Propagandistes actifs, ils essaimèrent en Calédonie qu'ils appelèrent Scotland, Ecosse en français. De petits groupes de Scots s'établirent jusque en Islande et en Gaule.

On comprend l'extraordinaire crise politique, économique, militaire dans laquelle se débattait l'Empire romain au milieu du V^{ème} siècle. On comprend le départ des troupes romaines de l'Armorique et plus précisément du pays des Osismes. D'ailleurs depuis 450 environ les Romains se retiraient du Léon abandonnant l'aqueduc de Vorgium et la défense de Brest au profit de Quimper et du Yaudet près de Lannion. Ils cédèrent même une partie de plus

en plus importante du Léon à l'administration des Bretons nouvellement immigrés mais citoyens romains puisque la Bretagne insulaire ancienne était devenue romaine au cours du premier siècle de notre ère ¹¹.

A la fin du V^{ème} siècle, Brest était devenue la capitale des Osismes et l'importance de l'arrivée des Bretons insulaires fit plus ou moins disparaître le rôle de Carhaix, de Quimper et du Yaudet. Le problème était religieux. Si, à partir du VI^{ème} siècle, alors que l'Armorique prenait le nom de Bretagne (certains disaient *Petite Bretagne*), l'Histoire devient confuse et repose sur la Vie des Saints, essentiellement des Vies rédigées au monastère de Landevenec en l'an 884. Après le Concile de Vannes, on ne peut que constater l'influence considérable de Saint Paul Aurélien qui transféra le siège épiscopal de Brest à St Pol de Léon.

NB : En 469, on fait état d'un chef breton appelé Riothime, qui « venu par l'océan (depuis le Pays de Galles) sur des navires avec 12000 hommes » se met au service des Romains contre les Wisigoths. St Paul Aurélien est considéré comme étant issu de la famille de Riothime. Il s'établit d'abord à Ouessant puis fonde un autre monastère sur l'île de Batz, et à Brest. Paul Aurélien est alors connu sous le nom de Paul le Domnonéen. L'étude du cadastre napoléonien de Ouessant nous a montré l'existence de groupes de champs portant le nom, de Mez an escop (le champ non clos de l'évêque) ¹⁶⁴.

Au IX^{ème} siècle l'ancien pays des Osismes fut officiellement partagé en deux « pays » (*pagus*, pluriel : *pagi*) :

1 - le pays des Achmensès (*pagus Achmensis*) dont la limite orientale était sur l'Aber Wrac'h ¹². C'est le pays d'Ac'h qui, au IX^{ème} siècle, évoquait le pays des sorcières ⁴. L'origine de ce nom et de ce 'pays' est obscure. Il est probable ¹³ que ce nom d'Ac'h provient du gaulois 'Aximus' (le très maritime) mais ce pays aurait atteint la rivière de Morlaix et non l'Aber Wrac'h. Ce serait l'installation d'une légion romaine (6 000 à 8 000 hommes) dans l'Est du pays d'Ac'h qui créa le nom de *pagus legionensis* (pays de la légion) le séparant ainsi du pays des Achmensis. Ce nouveau 'pays', d'abord appelé *Doudur* ou *Daoudur*, le pays des deux rivières, faisait ainsi référence à ses deux limites : à l'ouest l'Aber Wrac'h et à l'est le Queffleut ou rivière de Morlaix. Brest se serait appelé *Civitas Legionum* et en abrégé *Leonia*. Ainsi serait né le nom du Pays de Léon.

Sous l'autorité des rois francs, Paul Aurélien dirigea la vie religieuse du Léon au VI^{ème} siècle, depuis l'île de Batz d'abord puis à la tête du diocèse du Léon en tant qu'évêque. Il transféra ensuite son siège épiscopal sur l'estuaire du Penzé dans une petite ville qui prit son nom : Saint Pol de Léon.

Notre but n'est pas de rapporter l'histoire du Léon et nous nous arrêtons à la reconnaissance de son nom et de son pouvoir politique. Ce n'est pas une région naturelle c'est une création politico - religieuse.

Remarquons qu'aujourd'hui la division de l'ancien pays des Osismes semble se poursuivre avec la création du Pays des Abers limité à l'Aber Wrac'h et à

l'Aber Benoît. Il y a aussi le 'Pays d'Iroise' dans l'extrême nord-ouest voulant sans doute évoquer la légendaire ville d'Ys et, enfin le Pays Pagan près de Lesneven.

Une carte de 1771 signale toujours la présence du Léon sous forme d'une Vicomté de St Pol de Léon. Un fort mouvement fédératif dirigé par la bourgeoisie locale occupa les années 1789 - 1790 et montra les querelles d'intérêt entre Brest, Lannion, Quimper, Morlaix, pour ne citer que les principales villes.

Le 30 janvier 1790 l'Assemblée constituante créait 5 départements en Bretagne dont le département du Finistère (*Penn-ar-Bed en breton*) malgré les protestations de certaines villes comme Carhaix qui voulait la reconstitution du Poher.

2 - Le *pagus Castelli* ou Poucastel, mal connu, dérive probablement de Carhaix (en breton *Ker Ahès*). Pou Caer devint un pays du diocèse de haute Cornouaille. Sous le nom de Poher, il fut pendant longtemps sous l'autorité religieuse de Carhaix. Carhaix réclama, jusqu'en 1822, le rétablissement de l'ancien Poher, sans succès.

Le choix du chef-lieu fut encore plus rude ¹⁴. Landerneau représentait le Léon au Comité constitutionnel, soutenu par Brest. Il rencontra l'opposition de Quimper représentant la Cornouaille. La lutte très vive entre les deux villes pour prendre la direction du Finistère ne se termina qu'en 1793 par la victoire de Brest.

Les pays du Léon

L'ensemble du Léon fait partie du Massif armoricain. Celui-ci est constitué de roches anciennes, usées par l'érosion, creusées par les cours d'eau et plus ou moins recouvertes de sédiments transportés par les vents venant de la mer.

La diversité de ces roches et de ces sédiments a entraîné la diversité des reliefs: monts, modestes il est vrai, plateaux peu élevés et plaines peu développées caractérisent la morphologie du Léon.

Autrement dit, sur le plan géologique et géographique, le Léon ne constitue pas une région naturelle homogène.

Prenant en compte cette diversité physique, nous présentons le Léon par les Pays qui le composent. Ces Pays sont hérités des *pagi* (pluriel de *pagus*) du début du premier millénaire de notre ère.

A cette époque et plus particulièrement sous l'occupation romaine du premier siècle avant Jésus Christ jusqu'à la fin du V^{ème} siècle après J.C, l'Armorique était divisée en cinq Cités (*Civitas*) dont la plus grande était celle des Osismes qui recouvrait tout le Léon. Sa superficie atteignait en effet 10800 ^{7 p 30-32} kilomètres carrés

Ces Cités étaient divisées en *pagi* qui étaient eux-mêmes divisés en circonscriptions locales que les Romains appelaient *vici* (pluriel de *vicus*) dont les Français ont fait "vicinal". Les *vici* étaient de petites agglomérations dirigées par des Gaulois puis par des Gallo-romains.

Lors de l'arrivée des Bretons insulaires, ces *vici* furent renommés Gwik (le bourg), mot qui évolua vers *Gui*.

Parallèlement, les moines qui venaient du Pays de Galles et du Cornwall créèrent des circonscriptions religieuses que l'on appela des *paroisses*, dirigées par des prêtres qui dépendaient d'un évêque. Ces paroisses primitives portaient un nom commençant par *Plou*, mot bientôt remplacé par Gwik et Gui.

Les administrations civile et religieuse se rejoignirent et formèrent l'ossature de ce que nous appelons le Pays.

En 1790, la création des départements bouleversa cette ossature mais, en réalité, les communes furent, dans l'ensemble la continuation des paroisses et les chefs - lieux rappelèrent les Gwik.

Le Pays est donc le fondement historique de la vie des Bretons sur un territoire géographiquement défini.

Nous avons donc distingué dans le Léon les Pays suivants :

- Le Pays de Morlaix.
- Le Pays Pagan :
- Le Pays des Abers : aber Wrac'n, aber Benoît; aber Ildut.
- Le Pays d'Iroise: entre l'aber Benoît et la côte occidentale
- Le Pays de l'Elorn :

Le pays de Morlaix :

Carte n° 2 :
Limites retenues
pour le Pays de
Morlaix



Ce Pays contient
4 cantons
comprenant 23
communes désignées sur la carte par un nombre :

Canton de Plouzévédé :

- Communes :
- 1 : Cléder
 - 2 : Tréflaouénan
 - 3 : St Vougay
 - 4 : Trézilidé
 - 5 : Plouzévédé
 - 6 : Plouvorn

Canton de St Pol-de-Léon

- Communes :
- 7 : Roscoff
 - 8 : Santec
 - 9 : Sibiril
 - 10 : Plougoulm
 - 11 : St Pol - de - Léon
 - 12 : Plouénan
 - 13 : Mespaul
 - 14 : Ile de Batz

Canton de Taulé :

- Communes :
- 15 : Carantec
 - 16 : Henvic
 - 17 : Taulé
 - 18 : Locquéolé
 - 19 : Guiclan

Canton de Morlaix :

- Communes :
- 20 : Sainte - Sève
 - 21 : St Martin des Champs
 - 22 : Morlaix
 - 23 : Plourin - lès - Morlaix

Il existe, selon les auteurs, une grande diversité dans la délimitation du

Pays de Morlaix. On pourrait diviser les Pays en sous - pays tant il est vrai que d'un village à l'autre, d'un champ à l'autre, on peut trouver des différences. Nous avons pensé qu'il était raisonnable de nous limiter à quatre cantons : de Plouzévédé, de St Pol - de - Léon, de Taulé et de Morlaix comme le montre la carte n° 2. Cet ensemble est limité par le Queuffleuth à l'Est, la Manche au Nord, le Pays Pagan et l'Aber Wrac'h à l'Ouest, les Pays de l'Elorn au Sud.

Ceci représente une superficie de plus de 441 km² ou plus précisément 44191 hectares.

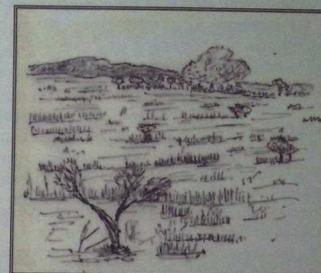
Comment se présentait le Pays de Morlaix lors de l'arrivée des premiers hommes sur ce territoire, et pendant cette très longue période qu'on appelle la Préhistoire, depuis 600 000 ans environ jusqu'à 2000 ans av. JC ?

Il est très difficile de savoir, avec certitude, à quelle date les hommes ont pris pied en Bretagne et particulièrement en Léon, donc dans le Pays de Morlaix. Cette pauvreté de nos connaissances s'explique assez aisément.

Le Pays de Morlaix au sous - sol souvent gneissique, possède des sols acides qui sont très défavorables à la conservation des ossements riches en calcium. Seuls les sables littoraux plus ou moins riches en sel, ainsi que les sols continentaux soumis aux embruns, sont susceptibles de renfermer les dépouilles de nos lointains ancêtres.

Par ailleurs, la relative imperméabilité des roches anciennes est favorable à un écoulement superficiel des eaux de pluie, si le relief le permet. Il en résulte une forte érosion des sols des parties élevées suivie d'une accumulation des sédiments dans les parties basses. Ces phénomènes d'érosion furent évidemment plus importants pendant les phases froides - humides que pendant les phases froides - sèches. Or la période glaciaire de Mindel qui dura 150 000 ans, de 500 000 ans à 350 000 ans environ, avant notre ère fut, par exemple, une succession d'au moins huit phases alternativement froides (les plus longues) et chaudes¹⁵. Le niveau de la mer varia donc en conséquence. Les phases froides et sèches entraînaient la formation d'une steppe aride. Ceci signifie que l'on était en présence d'une étendue herbeuse plus ou moins plane comme étaient alors les plateaux du Pays de Morlaix. Ceux-ci, creusés par les cours d'eau comme le Queuffleuth, l'Horm et la Guillec étaient doucement inclinés du Sud vers le Nord, passant de 80 mètres d'altitude environ à une vingtaine de mètres près de la mer.

Sur ces plateaux, il n'y avait pas d'arbres mais seulement des Graminées ne dépassant pas 1 mètre de hauteur, adaptées à la sécheresse (on parle d'espèces xérophiles), c'est-à-dire à feuilles étroites, dures et sèches. Les phases froides et humides, en réalité moins froides que les précédentes, se caractérisaient par la steppe boisée dans laquelle la steppe à Graminées était piquetée de bouquets d'arbres voire de petites forêts.



Dessin n° 1 ; Schéma d'une steppe boisée

On y trouvait selon l'exposition et l'humidité du sol, des Pins, des Bouleaux, des Aulnes, des Saules, des Noisetiers et de rares Chênes.^{16 p 171}

Les analyses polliniques de Morzadec - Kerfourn près de Santec confirment cette vision du Pays de Morlaix.

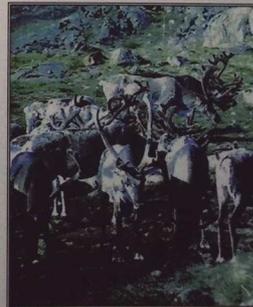
Lors des phases de réchauffement et plus particulièrement sur le littoral, le Chêne tendait à remplacer l'Aulne.

Sur ces espaces steppiques couraient de grands mammifères, beaucoup moins sensibles que les petits animaux aux variations climatiques. C'était le cas des Mammouths, des Rhinocéros laineux, des Aurochs, du Cheval, du Renard, du Loup, du Renne, pour ne citer que les plus répandus.

Dessin n° 2 : L'Auroch



Photo n° 1 : Troupeau de rennes sauvages Photo prise par les auteurs à Honnigsvag le 20.7.1967 près du Cap Nord (Laponie norvégienne)



Les grands carnivores n'étaient pas absents bien que mal connus des spécialistes. L'Ours étrusque semble avoir été très commun dans toute l'Europe et il n'est pas invraisemblable qu'il ait hanté le Pays de Morlaix. Le souvenir de l'Ours a dû se perpétuer, au sens figuré du mot ours, dans la toponymie du Pays pendant des siècles après la disparition certaine de cet animal en Bretagne.

A côté de ces grands mammifères, les petits mammifères ont été

longtemps ignorés et pourtant ils étaient présents, parfois massivement, dans le paysage rural. Certains de ces animaux se sont perpétués jusqu'à nos jours dans les campagnes européennes. Nous avons encore le souvenir d'une migration massive de lemmings en Laponie suédoise.

Dessin n° 3 : Lemming



Ces proches parents des Campagnols s'y pressaient en hordes grouillantes de dizaines de milliers d'individus envahissant les routes et les champs du nord de la Suède, poussant des cris aigus sous les assauts des rapaces. Ce sont d'ailleurs les pelotes de déjection des rapaces repus de ces rongeurs qui, fossilisées, ont permis d'étudier leur expansion il y a 500 000 ans en Bretagne.

A l'opposé des grands mammifères, les Rongeurs sont très sensibles aux modifications climatiques et ce sont probablement ces variations climatiques qui sont, pour une part importante, à l'origine de leurs migrations. Au Paléolithique inférieur et moyen, les lemmings se déplacèrent de l'Asie vers l'Europe et on les imagine bien trotinant sur les collines du Pays de Morlaix à la recherche d'un milieu sec et froid, probablement plus nombreux pendant les phases froides et sèches, loin de la mer, que pendant les phases de réchauffement.

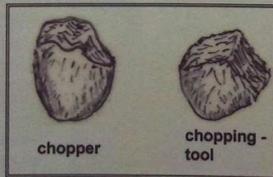
C'est dans ce paysage rural qu'évoluaient les premiers hommes arrivés en Pays de Morlaix.

Ces hommes n'étaient pas les premiers arrivés en France. Il y a 1 800 000 ans des hommes parcouraient les monts d'Auvergne.

Les vestiges humains les plus anciens trouvés en Bretagne, l'ont été sur les bords de la moyenne Vilaine en 1990 à Saint Malo - de - Phily et datés d'environ 600 000 ans donc plus jeunes de 1 million d'années que les vestiges auvergnats.

Ces vestiges " bretons " étaient accompagnés de galets de grès et de galets de quartzite grossièrement et incomplètement taillés ainsi que des grattoirs grossiers. Ces outils réalisés par des hommes sont caractéristiques de ce que les préhistoriens ont appelé l'*industrie* ou la *civilisation* de la *pebble culture* (la culture des galets).

Dessin n° 4 : Outils de la pebble culture. A gauche, un chopper, très primitif et peu taillé. A droite un chopping tool un peu plus travaillé avec esquisse de deux faces.



L'homme, ou la femme, de St Malo de Phily était probablement un *Homo erectus*, un des premiers humains ayant adopté la bipédie pour se déplacer. Apparu il y a environ 1 million d'années, il disparut vers 300 000 ans avant notre ère. Il mesurait environ 1,65 m en moyenne.

Il se répandit dans les milieux tempérés steppiques ou boisés¹⁸, jusqu'à la latitude 45°Nord.

La plus grande partie des découvertes de la pebble - culture en Bretagne l'a été sur la façade méridionale. Est-ce à dire que le Pays de Morlaix n'a pas connu la pebble - culture et que l'*Homo erectus* n'y était pas présent ? C'est peu probable, si l'on considère que cette culture était présente à l'extrême Ouest du Léon et dans le Trégor. La question reste posée.

Mais au cours des 50 000 années qui suivirent, c'est - à - dire de 350 000 ans à 300 000 ans avant notre ère, le paysage changea. Le réchauffement climatique, très net, entraîna un fort développement de la steppe boisée et même l'apparition de véritables forêts où le Chêne prit une place importante. C'est l'époque de l'interglaciaire Mindel - Riss qui pour les préhistoriens correspond au Paléolithique moyen.

Le réchauffement interglaciaire se manifesta pendant les quatre saisons et pas seulement l'été. Ceci provoqua le dégel complet des sols qui furent gorgés d'eau et transformés en boue . Là où la végétation, sur les pentes des collines, ne pouvaient fixer cette boue, les sols coulèrent des régions hautes vers les régions basses. On les appelle des *coulées de solifluxion*. Le résultat modifia donc le relief du Pays de Morlaix.

Photo n° 2 : Falaise dans une coulée de solifluxion près de Carantec



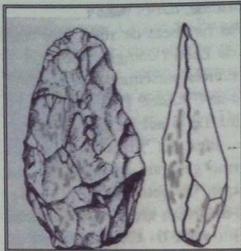
Le sommet des collines fut plus ou moins dépouillé de sol ce qui entraîna une modification de la végétation. Par contre les régions basses reçurent des quantités considérables de dépôts qui empâtèrent le relief et atteignirent même le littoral.

Ce réchauffement a particulièrement touché le littoral Nord de la Bretagne. La pebble - culture fut remplacée progressivement par la "*culture des bifaces*" c'est - à - dire par celle des galets taillés sur deux faces opposées, le tout en forme d'amande aux bords souvent retouchés pour augmenter le coupant..

Cette civilisation nouvelle, découverte pour la première fois à St Acheul (Somme) est appelée *culture ou industrie acheuléenne*. S'agit-il d'une culture nordique qui aurait gagné la Bretagne ? Peut - être. Quoi qu'il en soit on la trouve aussi en Basse Normandie et en Haute Bretagne puisqu'il existait, y a 300 000 ans de très grands ateliers de taille du grès lustré (le silex était rare) au Bois - du - Rocher et autour de ce lieu, à La Vicomté sur Rance non loin de Dinan. On estime à plus de 5 hectares la superficie couverte par l'atelier du Bois du Rocher¹⁹.

Dans ce site on a fabriqué des milliers d'outils depuis les armes de type casse - tête, des quantités de bifaces en grès, des hachettes avec biface, des racloirs. Comment ne pas penser que ces outils ont été envoyés jusqu'au Pays de Morlaix .

Dessin n° 5 : biface



Mais que sait - on de l'Homme qui peuplait le Pays de Morlaix au Paléolithique inférieur entre 600 000 et 300 000 ans avant notre ère ?

Aucun vestige humain datant de cette époque n'a été découvert en Pays de Morlaix, même sur le littoral.

Presque tous les sites du Paléolithique inférieur breton sont situés sur le littoral ou proches de lui, là où les sols reçoivent des pluies chargées de sel et sont donc peu acides, donc moins destructeurs des ossements. Les sols du Pays de Morlaix reposent souvent sur des gneiss et ne sont pas plus acides que ceux du Pays d'Iroise ou du Trégor. Pourtant les 6 sites du Paléolithique inférieur situés dans le nord de la Basse Bretagne sont en Iroise et en Trégor.

La raison de cette différence tient sans doute à la géologie. Le Pays de Morlaix est relativement pauvre en granite. La conséquence en est la médiocrité des falaises qui ne fournissent pas de grottes ni d'abris sous roche comparables à ceux de Bréhat. Les chaos granitiques sont quasi inexistantes et sans aucune comparaison avec ceux de Ploumanac'h ou de l'Île Renote. Ainsi les abris naturels sont rarissimes. Or les hommes qui vivaient sur le nord de la Basse Bretagne avaient besoin d'abris.

Les sites existants sont caractérisés par la présence d'outils en pierre taillée comparables à ceux du Bois - du - Rocher : bifaces, hachereaux, en pierre taillée. C'était ce que l'on appelle l'industrie acheuléenne. L'artisan de cette culture a été appelé : *Homo erectus* parce qu'il marchait debout.

Dessin n° 6 : Schéma de *Homo erectus* inspiré de l'ouvrage collectif de Coppens et Picq¹⁸.



Il est impossible de dire avec précision et certitude ce qu'était *Homo erectus* dans le Pays de Morlaix en raison de la pauvreté en vestiges humains de cette époque. Nous ne pouvons que faire des extrapolations, formuler des hypothèses vérifiées en d'autres lieux.

Homo erectus a vécu de 500 000 ans à 130 000 ans. Il était originaire d'Afrique et il colonisa l'Europe jusque au 45^{ème} degré de latitude nord.

Il était bipède mais ses jambes, courtes, n'en faisaient pas un coureur et il devait craindre les animaux plus rapides.

Il se déplaçait nu.

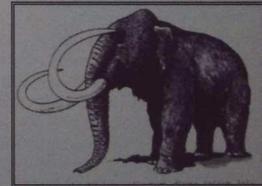
Homo erectus savait construire des abris temporaires en branchages bloqués par des pierres mais il utilisait aussi les abris sous roches et les chaos granitiques ouverts à tous vents. Si l'on considère les outils trouvés dans les sites du Paléolithique inférieur on peut émettre l'idée que ces abris étaient fonctionnels. Les abris rassemblant plus d'une dizaine d'individus peuvent être considérés comme des "camps de base"^{20 p 312} où le séjour est le plus long. Si la chasse ou la pêche était brève, un bivouac en plein air autour d'un feu suffisait. Si l'on a trouvé un gros animal comme un auroch, mort, on le mangeait en partie sur place mais on pouvait aussi le ramener au camp de base. On passait le plus clair de son temps à rechercher de la nourriture, la préparer et la manger.

Les recherches récentes de Arlette Berthelet et de Jean Chavaillon^{20 p 341-343} tempèrent sérieusement cette idée et remplacent l'expression "homme - chasseur" par "homme - charognard"

Si personne ne nie que *Homo erectus* était un chasseur - pêcheur, plus ou moins nomade selon les lieux et les saisons, il semble aujourd'hui qu'on doive réserver cette qualification à la chasse du petit gibier ne dépassant pas 10 kg comme les campagnols, lemmings, ... escargots, par exemple.

Par contre, les gros mammifères comme les mammouths, rhinocéros laineux,

Dessin n°6 : Mammouth



cerfs, chevreuils, chevaux, sangliers, ne semblent pas avoir été chassés en raison des dangers que cette chasse représentait pour ces hommes nus, pesant une cinquantaine de kilos, hauts de 1,65 mètres, sans arme de jet autre que des pierres et contraints au combat rapproché.

On suggère donc aujourd'hui que *Homo erectus* qui était certes un omnivore ne mangeait de la viande que lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Sa nourriture était fonction de la saison. En été la saison était sèche et la steppe desséchée n'apportait guère d'aliment végétal surtout pour les herbivores dont les plus faibles mouraient de faim ou, affaiblis, étaient une proie facile pour les carnivores. *Homo erectus* n'était pas tout à fait un charognard car il ne mangeait pas les restes des carnivores et des rapaces charognards. L'homme est dépourvu, dans son appareil digestif, des enzymes qui évitent les effets des toxines des viandes plus ou moins décomposées. *Homo erectus* devait manger, en été, des animaux qui venaient de mourir, tout juste un peu

faisandés, viande qu'il savait faire cuire.

Bien que l'utilisation du feu soit apparue il y a 1,4 million d'années, c'est avec *Homo erectus* et son 'cousin' *Homo ergaster* que la cuisson des aliments fut maîtrisée. Et c'est de cette époque que datent les foyers dont on conserve les traces dans toute l'Europe, notamment en Bretagne.

Nous avons vu que *Homo erectus* était un être social, qu'il ne vivait pas isolé. De ce fait, la communication entre les individus était une nécessité. On a longtemps pensé que les singes les plus proches de l'Homme, les chimpanzés, qui vivent aussi en société, pouvaient parler. Toutes les tentatives faites au vingtième siècle pour leur apprendre à prononcer quelques mots se sont soldées par des échecs. On découvrit alors que l'appareil phonatoire des chimpanzés et notamment leur larynx ne leur permettait pas d'avoir un langage articulé.

Il est possible que le langage gestuel soit efficace, en mettant en action tout ou partie du corps. C'est l'exploit du mime Marceau mais c'est aussi l'attitude de nombreux hommes actuels qui accompagnent leur parole de gestes plus ou moins démonstratifs.

Quoi qu'il en soit le langage articulé, qui est le nôtre, n'existait pas chez *Homo erectus* !

En conclusion, de cette description des paysages ruraux en Pays de Morlaix entre 600 000 et 300 000 ans, au Paléolithique inférieur on peut faire quelques constatations générales.

Le problème posé est simple à énoncer ;

Tous les hommes qui parcouraient, brièvement, le Pays morlaisien se ressemblaient-ils ?

Si l'accord s'est fait sur la réalité de l'évolution humaine au cours du temps, des différences subsistent sur la manière dont cette évolution s'est faite.²²

Pour nous en tenir à l'évolution depuis *Homo erectus*, disons qu'il représentait pour les spécialistes des années 1980 un simple maillon évolutif sur la voie menant à l'homme moderne, *Homo sapiens*. Ce maillon aurait duré de 1 500 000 ans à 300 000 ans avant notre ère.

A partir des années 1980, les découvertes de vestiges du Paléolithique inférieur en Asie et en Afrique, ont montré que *Homo erectus* avait gardé sa morphologie particulière jusque vers 300 000 ans alors que, simultanément, des populations plus avancées dans l'évolution vivaient dans les mêmes régions. C'était le cas de l'Homme de Néandertal et de l'Homme moderne (respectivement *Homo neandertalensis* et *Homo sapiens*).

On constatait ainsi que le passage de *Homo erectus* à *Homo sapiens* n'avait été ni continu ni simultané sur l'ensemble de la Terre.

L'Homme qui parcourait le nord de la Basse Bretagne entre 600 000 et 300 000 ans avant notre ère avait ses racines en Afrique tropicale. Il est vraisemblable que lors des périodes froides, il se trouvait, faute d'abri efficace aux limites de ses possibilités d'adaptation au climat.

Quand les grandes glaciations sont venues il est probable que beaucoup d'hommes furent piégés par le froid, moururent ou partirent vers des climats plus méridionaux.

S'il est vrai que *Homo erectus* ait séjourné dans le nord de la Basse

Bretagne, il n'y a peut-être fait que de brèves "excursions" en Pays de Morlaix

Il apparaît que le climat a joué un rôle fondamental dans l'évolution humaine pendant le Paléolithique jusqu'à 30 000 ans avant notre ère.

Constatons également que dès l'aube du peuplement de la Bretagne, il n'est pas possible de décrire le paysage rural, sous toutes ses formes, sans avoir à l'esprit qu'il n'existe alors que des frontières physiques, que l'homme est un grand voyageur. Enfin, nous ne devons pas confondre paysage rural et paysage agricole. Sur le continent, tout ce qui n'est pas urbain est rural et pendant la Préhistoire les villes n'existent pas.

Progressivement le réchauffement de cet interglaciaire Mindel - Riss a fait place à un refroidissement qui a duré de 300 000 ans jusqu'à environ 120 000 ans avant notre ère, donc pendant 180 000 ans .

Cette troisième période glaciaire, que l'on a appelée Riss, se composa, en réalité, de deux grandes périodes de très grand refroidissement encadrées de plus courtes périodes de petit réchauffement.

La première phase très froide se situe entre 280 000 ans et 260 000 ans et la seconde entre 200 000 et 150 000 ans environ. Les conséquences ont été les mêmes que celles décrites précédemment à propos de la glaciation de Mindel et nous n'en rappellerons que l'essentiel :

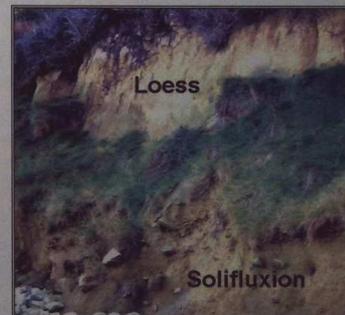
Il n'y avait pas de glacier en Pays de Morlaix mais des sols gelés. La mobilisation de l'eau sous forme de glace amena une baisse du niveau de la mer de 30 à 35 mètres et une régression du rivage d'une dizaine de kilomètres au moins. En arrière de côte les plateaux étaient couverts d'une steppe à Graminées.

Ce qui changea, c'est l'arrivée sur toute la côte nord de la Bretagne

d'une masse de poussières arrachées par les vents du secteur Nord au fond de la Manche, en partie asséchée. Ces poussières, calcaires, provenaient des alluvions charriées par la Seine. Le vent déposa ces limons fins sur les steppes du pays. On a appelé ces limons : le loess.

Photo n° 3 : loess reposant sur une coulée de solifluxion. Falaise de la côte nord de la Bretagne.

Ce qui changea aussi au cours du Paléolithique moyen en Bretagne, période qui dura de 300 000 ans jusqu'à 35 000 ans avant notre ère, donc de la fin de la glaciation de Mindel à la glaciation du Würm, c'est l'Homme. Tout se passe comme si *Homo erectus* s'éteignait et qu'apparaissait *Homo neandertalensis*, l'Homme de Néandertal. Progressivement vers 130 ou 120 000 ans avant notre ère un homme nouveau se construisit.



Guère plus grand que *Homo erectus* (moyenne : 1.65 m), le crâne moins allongé, la face moins en avant, le bourrelet orbitaire ou torus beaucoup plus mince, son cerveau passa de 1000 cm^3 à 1750 cm^3 . Il était bipède.

Homo erectus, nous l'avons dit, venait d'Afrique et semble avoir préféré le climat chaud au climat froid.

La succession des phases froides et chaudes entraînant des reculs de la mer (ou régression) suivies d'avancées (ou transgression), les modifications successives de la flore et de la faune donc des possibilités alimentaires, rendaient très difficile la vie de l'*Homo erectus*. Il dut mourir ou partir.

Quoi qu'il en soit, encore une fois le littoral du Pays de Morlaix ne se fait pas remarquer par l'abondance des vestiges acheuléens, caractéristiques de la culture de *Homo erectus*.

A partir de 130 000 ans et jusque vers 80 000 ans le réchauffement climatique s'est fait nettement sentir. Le climat est devenu tempéré. C'est l'interglaciaire Riss - Würm, que les géologues appellent Eémien. La steppe à Graminées fait place à des bois de feuillus avec le Chêne, le Noisetier et surtout le Charme. Dans les Alpes qui constituent le témoin essentiel car mesurable des variations climatiques, les glaciers maigrissent et reculent ou disparaissent comme en Angleterre.

La végétation, la faune et l'Homme ont beaucoup varié. Variations dans le temps mais aussi dans l'espace comme on a pu le constater au cours de migrations de *Homo erectus* de l'Afrique vers l'Europe ou vers l'Asie orientale.

S'agit-il d'une adaptation quasi mécanique à son environnement climatique, géographique et autre, dans son ensemble ? Ou s'agit-il d'une adaptation variable selon son milieu local ? S'agit-il d'une adaptation de tout le corps de l'individu à chaque variation importante de l'environnement ou d'une adaptation d'une partie de son organisme, pas toujours le même organe et irréversible ? Voici deux siècles que scientifiques et philosophes se posent ces questions. Aujourd'hui, selon l'opinion la plus répandue chez les scientifiques l'Homme comme tous les êtres vivants a été confronté à de grands changements du climat, et plus généralement de son environnement. Trois cas peuvent se présenter :

- Premier cas : son organisme ne peut s'adapter assez rapidement au changement et il meurt, peut-être sans descendance. C'est vrai aussi pour les plantes et pour les animaux.

- Deuxième cas : l'organisme s'adapte lentement et difficilement : l'être vivant est alors mal placé dans la concurrence mais il peut partir pour chercher un environnement qui lui conviendrait mieux. Il pourra alors être remplacé en ce lieu par des êtres mieux adaptés venus d'ailleurs.

- Troisième cas : il s'adapte vite et ses performances deviennent plus importantes. Il y a évolution progressive. Ce fut, par exemple, le cas pour la bipédie. Il est possible que ce troisième cas soit celui de *Homo erectus*.

Depuis 500 000 ans environ, glaciations et réchauffements se sont succédés en Europe, et, dans l'ensemble les conditions climatiques furent, globalement, froides ou fraîches. Ces conditions climatiques sévèrent surtout depuis 50° de latitude nord (limite des glaciations) allant de l'extrémité sud de l'Irlande au Cornwall anglais, la frontière nord de la France, englobant l'Allemagne du sud, la Slovaquie et le sud de l'Ukraine; pour s'arrêter à la côte nord de l'Afrique.

Ces descendants d'*Homo erectus*, transformés par l'adaptation à cet environnement sévère, on été appelés Néandertaliens. Les plus nombreux semblent y avoir été présents entre 80 000 et 30 000 ans avant nous.

Empruntons au Professeur Jean-Jacques Hublin, spécialiste de Paléanthropologie, la description qu'il fait de cet Homme nouveau 'venu du froid' :

" Ces hommes de forte corpulence pouvaient présenter une masse corporelle atteignant parfois une centaine de kilos. [pour une hauteur moyenne de 1.65 m pour les hommes, YB] . Ce caractère est lié à une grande robustesse du squelette et à une musculature puissamment développée. "^{22 p 386}

NB: " Dans les populations actuelles, la taille des membres et leur rapport varient en fonction de la latitude. Dans les environnements froids, la silhouette est généralement massive, réduisant ainsi la déperdition de chaleur comme chez les Esquimaux actuels, à l'opposé de la silhouette longiligne plus fréquente dans les environnements tropicaux. Mais la différence avec les Esquimaux réside dans le fait que les Néandertaliens vivaient nus. La sélection naturelle a donc du être très forte "^{22 p 387}

Ajoutons à ce portrait, l'existence d'un crâne massif renfermant un cerveau pouvant atteindre de 1750 cm^3 à 2000 cm^3 (le cerveau de l'Homme actuel a en moyenne: 1450 cm^3).

Cet homme peupla nos régions entre 80 000 ans et 30 000 ans avant notre ère, pendant le Pléistocène supérieur, après la fin de la dernière glaciation appelée Würm. Le climat s'était un peu réchauffé : Pins et Bouleaux, associés aux Chênes et aux Noisetiers, dominaient le paysage végétal.

Les paléontologues bretons ont classé cette période dans le Paléolithique moyen suivi du supérieur. Le niveau de la mer était encore à environ 35 mètres au-dessous du niveau actuel.

C'est essentiellement sur le littoral nord de la Bretagne et souvent sur l'estran actuel, qu'on a trouvé les vestiges de cette période néandertalienne, donc aussi en Pays de Morlaix.

Que sont devenus les Néandertaliens ?

Vers 30 000 ans avant notre ère, apparut une nouvelle espèce d'homme en Europe occidentale : l'*Homo sapiens*, plus connu en France sous le nom d'*Homme de Cro - Magnon*, c'est - à - dire l'homme moderne et plus précisément encore sa sous - espèce *Homo sapiens sapiens*.

Les plus anciens fossiles de notre espèce *Homo sapiens* proviennent du continent africain.

"Si, au cours de leurs migrations vers l'ouest, des populations Cro Magnon remplacent certaines populations néandertaliennes, ce schéma est loin d'être aussi simple à l'est"^{24 p 416}

Comment se fit la rencontre entre Homo Sapiens et Homo Neandertalensis en Bretagne?

L'homme de Cro Magnon a côtoyé l'homme de Néandertal et il l'a littéralement remplacé, il a pris sa place, mais comment ? en le tuant ? en le supplantant par son efficacité, son habileté, son intelligence ?

Cet *Homo sapiens* a dominé le monde depuis le Paléolithique supérieur, en faisant naître l'Art, le langage. Petit à petit l'homme moderne a succédé au Néandertalien, sans en être issu.

"Les deux populations ont coexisté pendant une durée variable selon les régions mais qui se chiffre en millénaires ^{24 p 458}."

probablement entre 40 000 ans et 30 000 ans avant notre ère.

Les découvertes les plus récentes, semblent montrer que l'Homme de Cro Magnon n'était ni physiquement, ni intellectuellement, supérieur à celui de Néandertal et le remplacement de l'un par l'autre ne s'est pas fait partout de la même manière. Y - a - t - il eu métissage local ? Biologiquement et socialement ce n'est pas impossible mais ce ne pouvait être que ponctuel et non concerner toute une population. La question reste posée et ne pourra trouver de réponse que si l'on trouve de nombreux squelettes entiers de classes d'âge bien délimitées, dans des lieux bien caractérisés.

Quoi qu'il en soit cet Homme moderne *Homo sapiens* et sa sous - espèce *Homo sapiens sapiens* a fait naître une des révolutions humaines fondamentales dans l'évolution des sociétés : l'agriculture et l'élevage, autrement dit la domestication des plantes et des animaux. Et ceci se passa vers le V^{ème} millénaire avant notre ère en ce qui concerne la Bretagne.

Le cairn de Barnenez, en Trégor morlaisien, sur la rive droite de la rivière de Morlaix, au sommet d'un long promontoire dominant la mer a été édifié vers 4950 avant notre ère. Il est le plus ancien mégalithe de ce type, connu dans la région. Il matérialise l'arrivée de la culture néolithique ^{23 p 243}. Il s'est donc écoulé environ un millénaire pour que la culture néolithique passe de la côte sud à la côte nord de la Bretagne.

NB: On a appelé néolithique la période et la civilisation qui remplacèrent l'usage de la pierre taillée par celui de la pierre polie mais surtout qui remplaça la cueillette et la chasse par la culture et l'élevage.

Au V^{ème} millénaire avant notre ère, en deux périodes de construction allant de 4900 à 4300 ans, fut construit à Barnenez cet énorme cairn en pierres sèches, cairn qui mesurait à l'origine 70 mètres de long sur plus de 25 mètres de large et 8 mètres de hauteur.

Photo n° 4 : Cairn de Barnenez façade nord.

Ce cairn contenait 11 chambres funéraires dont certaines pouvaient être celles où reposaient les membres d'une famille de haut rang. Certaines parois portent encore des gravures symboliques comme des haches, et des idéogrammes.



A cette époque, au V^{ème} millénaire, le climat était tempéré humide. et les forêts de chênes occupaient une grande partie du paysage végétal. Il faut attendre le IV^{ème} millénaire de 4000 à 3000 ans avant notre ère, sous un climat tempéré devenu sec et appelé subboréal, pour voir les marais littoraux s'assécher et devenir des landes tourbeuses.

Vers 3700 apparurent les premiers défrichements de la forêt suivis de l'apparition de landes à Callune. Ce n'est que entre 3000 et 2000 ans avant notre ère, donc au 3^{ème} millénaire que l'on peut émettre l'hypothèse de la naissance de l'agriculture dans le Pays de Morlaix. C'est à ce moment aussi que furent cultivées des légumineuses du genre Vesce dont les graines étaient offertes aux morts. Ce fut enfin l'apparition du sarrasin.

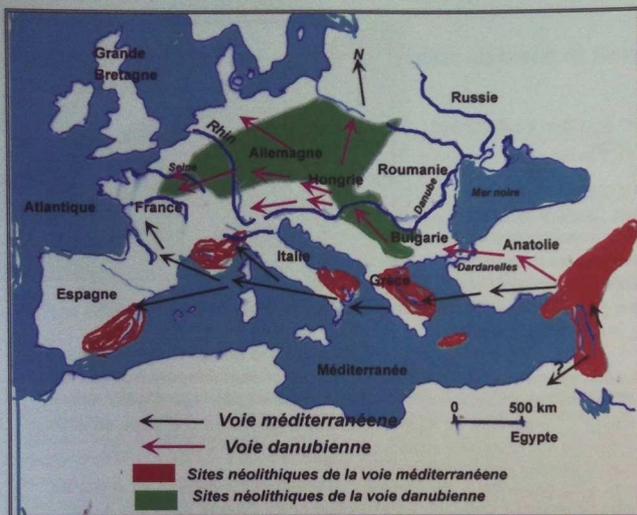
C'est donc au IV^{ème} ou au V^{ème} millénaire qu'apparaissent les premiers champs cultivés, gagnés sur la forêt, non clos et qui seront appelés plus tard "champs ouverts" (*mez* en breton).

Les premiers défricheurs étaient vraisemblablement *Homo sapiens sapiens* appelé aussi homme moderne actuel, une sous espèce de *Homo sapiens*.

D'où venait Homo sapiens, en quoi était - il différent de Homo neanderthalensis ?

Vers 35 000 - 30 000 ans avant notre ère, on situe *Homo sapiens* dans le couloir levantin entre la Méditerranée et le Jourdain (aujourd'hui territoire d'Israël), à cette époque couvert de forêts ^{26 p 16}. Se dirigeant vers l'ouest deux voies s'offraient à lui :

- la voie méditerranéenne par la côte anatolienne (Turquie), les Dardanelles, la Bulgarie, la Grèce, l'Italie et le sud de la France.
- la voie danubienne par la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, l'Allemagne et le Bassin parisien ^{25 p 118}.



Carte n° 3 : Progression de la néolithisation depuis le Proche Orient

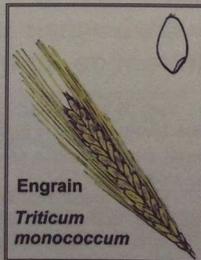
Si l'on veut comprendre les paysages ruraux néolithiques en Bretagne, c'est au Moyen Orient qu'il faut aller et refaire le chemin de *Homo sapiens*.

On sait que dans le couloir levantin, entre 13 500 et 12 000 ans avant notre ère, il faisait encore froid, comme en Europe occidentale. La steppe arborée régnait entre le Jourdain et la mer. Ce n'est qu'après 12 000 ans que le changement économique et culturel qu'on appellera beaucoup plus tard le Néolithique, eut lieu. Il coïncida avec le réchauffement climatique du Post glaciaire.

A ce moment, les hommes qui vivaient dans ce Levant étaient des chasseurs - cueilleurs. Ils cueillaient systématiquement trois céréales que nous retrouverons en Bretagne : Le blé engrain, le blé amidonnier, l'orge et trois légumineuses : la Vesce, le Pois et la Lentille qui, elle, ne se retrouvera pas en Pays de Morlaix.

Dessin n° 8 : Blé engrain

Ces plantes, dans la région fertile du Levant constituaient, avec les glands, l'essentiel de la nourriture végétale de *Homo sapiens*. Ce dernier était aussi un chasseur de chèvres, moutons, sangliers, cerfs, aurochs, tous sauvages.



La culture n'apparut dans le Levant que vers 8 200 ans avant notre ère, et l'élevage vers 6 500 ans. Ces dates marquent donc le début du Néolithique.

Sans entrer dans le détail de la marche vers l'ouest de *Homo sapiens*, l'analyse des divers sites précoces néolithiques reconnus en Europe montre que les nouveaux venus parcouraient un continent déjà habité, notamment par les Néandertaliens plus primitifs dans la voie de l'évolution. Dans les inventaires de ces sites il faut donc distinguer l'apport de *Homo sapiens* de celui des populations locales.

Le premier site européen, indiquant peut-être un arrêt prolongé fut la Grèce orientale entre l'isthme de Corinthe et la région de Thessalonique au nord.

Entre 7 800 ans et 6 400 ans avant notre ère apparaissent sur ce territoire la culture des céréales et l'élevage des moutons et des chèvres. Ceci s'accompagna d'un début de sédentarisation.

Le deuxième site est en fait une série de sites étalés sur la côte nord de la Méditerranée de la Dalmatie dans l'ex - Yougoslavie, l'Italie, la France du Sud, l'Espagne et le Portugal. Ces sites sont datés entre 6 000 et 4 800 ans avant notre ère.

Le paysage est avant tout forestier, composé de forêts de feuillus, beaucoup plus qu'en Grèce. L'élevage est adapté à ce paysage. On y trouvait surtout des petits troupeaux de chèvres et de moutons, plus rarement des porcs et des bœufs. Dans les clairières on cultivait le blé et l'orge. La chasse n'avait pas disparu : cerfs, chevreuils et sangliers étaient au menu. On utilisait l'arc et les flèches à pointe en pierre.

Pendant les 4 millénaires de cette marche par la voie méditerranéenne, d'autres *Homo sapiens* ayant rejoint, plus au nord, la vallée du Danube, progressaient lentement le long du fleuve et de ses affluents, submergeant, semble-t-il les Néandertaliens.

Agriculteurs et éleveurs, eux aussi, ils défrichaient la grande forêt de feuillus qui couvrait l'Europe centrale pour semer du blé engrain ou amidonnier, plus rarement de l'orge, des Pois et des Lentilles. Ils élevaient dans les clairières, des bœufs et des porcs mais peu de moutons ou de chèvres.

Cette transformation incontestablement néolithique de la civilisation était-elle à mettre entièrement à l'actif des nouveaux venus originaires du Proche Orient ?

Avant le V^{ème} millénaire précédant notre ère des peuples nomades venus d'Asie centrale parcouraient l'Ukraine et fréquentaient les embouchures des grands fleuves comme le Dniepr et le Danube. Cavaliers redoutables, pilliers et guerriers, ils construisaient, pour leurs morts, d'énormes tumulus appelés *kourganes*. Il est admis aujourd'hui que l'Asie centrale connaissait la culture et l'élevage.

Au cinquième millénaire, alors que la transformation des vieilles sociétés néandertaliennes s'achevait par l'installation d'une civilisation néolithique très diversifiée, les deux voies méditerranéenne et danubienne touchaient aux limites occidentales de l'Europe..

La carte n° 4 montre les deux ensembles de tumulus :

- le groupe littoral Plouescat - Cléder; assez simple et relativement pauvre.
- Le groupe continental de Plouvorn plus complexe et plus riche.

On a pu écrire, à ce propos

"le lieu d'édification ne répondait pas à un critère simplement pratique mais il était plutôt fonction du territoire dominé par le défunt. On peut croire que le lieu choisi correspondait alors non seulement à un lieu jouissant d'un statut particulier mais également qu'il était le symbole de la puissance passée du défunt"^{30 p 31}

L'existence d'un groupe de tumulus à Plouvorn indiquerait, peut-être, qu'une lignée de "princes" aurait régné sur ce territoire. Sur les trois principaux tumulus inventoriés ; Kernonen, Keruzoret et Lambader, trois tombes à coffres, le mobilier le plus riche par son or et l'ambre qu'il contenait, Kernonen est certainement le tumulus qui abritait le défunt le plus puissant. Les analyses physico-chimiques de cet ambre ont montré, qu'il était originaire des côtes de la Baltique, et avait été travaillé dans le Wessex à l'est du Cornwall (en grande Bretagne).

Il est évident que la construction de ces tumulus, comme celles des mégalithes de la région de Roscoff - St Pol - de - Léon a nécessité la "mobilisation" d'un grand nombre d'hommes. Tout est relatif. Ces hommes étaient des cultivateurs et ces cueilleurs - chasseurs, indisponibles une partie de l'année. Le "grand nombre d'hommes" doit être compris par "un grand nombre d'heures - hommes". Ces hommes et leurs familles devaient être rassemblés en villages. Cela nécessitait une organisation de la main-d'œuvre donc une hiérarchisation de la société et une organisation de toute la population pour que les familles soient nourries pendant que les hommes travaillaient à l'édification des monuments.

Par ailleurs, l'étude des sols, par la pédologie, et des sédiments meubles autour et sur les tumulus a permis de constater que toutes ces constructions ont commencé par un décapage du sol, souvent jusqu'à la roche, enlevant ainsi la terre arable mais aussi le limon loessique déposé par les vents pendant les périodes glaciaires. Ceci explique l'importance de l'érosion qui a suivi l'Age du Bronze en Basse Bretagne.

Vers 12 000 ans av. JC. la forêt était omniprésente en Pays de Morlaix, comme dans toute l'Armorique. Le Néolithique vit les premiers défrichements. Ils étaient concentrés aux zones littorales, les plus peuplées, et limités par la rusticité des moyens techniques de déboisement.

L'Age du Bronze qui connut une augmentation sensible de la population, accrut considérablement ce déboisement pour établir de nouveaux champs cultivés. Ceux-ci à leur tour durent faire place aux tumulus. Les zones décapées, abandonnées, ne convenaient plus à la forêt. La lande à Callune s'y installa. Il y avait donc une régression végétale. Cette régression, par rapport à la forêt primitive, a été démontrée non seulement par l'étude des pollens mais aussi par celle des charbons de bois trouvés dans les tombes.

Il est difficile de connaître l'organisation sociale en Pays de Morlaix à l'Age du Bronze. L'exemple de Plouvorn et de St Thégonnec a montré qu'il existait des chefs politiques, seigneurs ? princes ? et des sous-chefs. Dans les groupes de tumulus à pointes de flèches et poignards en bronze, les chefs défunts étaient probablement des guerriers. Mais qu'en était-il pour le tumulus de Keramel en Plouénan qui ne

contenait ni pointes de flèches ni poignards mais où l'on a trouvé un lingot d'or. S'agissait-il d'un riche commerçant ?

Dans l'état actuel de nos connaissances nous ne pouvons guère aller plus loin.

En conclusion de cette étude de la Préhistoire du Pays de Morlaix, nous pouvons faire quelques constatations fondamentales:

... L'Armorique, pendant ces dizaines de milliers d'années, n'était pas isolée du reste du monde. Les relations maritimes devaient être très importantes, notamment avec l'Europe du nord et les pays de la Baltique, mais aussi avec l'Ibérie (Espagne) en particulier avec la Galice.

L'analyse chimique des objets en cuivre ou en bronze amène à penser qu'il y avait aussi des relations avec les Alpes. Par ailleurs, il est certain qu'il y avait des relations maritimes entre la Méditerranée orientale et les îles de la Méditerranée occidentale comme Malte, la Sardaigne, la Corse et les Baléares. La mer avait une importance considérable pour l'Armorique.

... Une deuxième remarque peut être faite. Les populations ne constituaient pas des hordes turbulentes, misérables, féroces et anarchiques. On ne pouvait faire de telles constructions, chasser tout le jour, le ventre vide. La société néolithique et probablement paléolithique était profondément inégalitaire. Il y avait les chefs amateurs de luxe et de bijoux, aimant l'or et l'ambre et puis il y avait les autres qui sont morts sans laisser de traces. C'était donc une société hiérarchisée et organisée.

... Depuis *Homo erectus* jusqu'à l'*Homme de Cro Magnon*, des peuples venus de l'Est, par la voie terrestre, ont peuplé l'Armorique. Dans la confrontation des civilisations il ne semble pas qu'il y ait eu de génocides. Les vainqueurs étaient les mieux adaptés à leur environnement. Nous sommes tous des descendants de ces immigrants.

... Enfin, on a pu remarquer la très forte corrélation existant entre les variations climatiques et les variations de la végétation, ces dernières entraînant des modifications profondes du paysage rural et ce faisant des modifications du mode de vie des populations.

Le Pays de Morlaix :

Du début de l'Age du Fer (vers 800 av. JC) à la fin de l'occupation romaine (vers 420 après JC).

Pendant le dernier millénaire avant notre ère, l'Armorique tout entière baignait dans un climat dit subatlantique tempéré et humide.

Ceci n'était que partiellement vrai.

De 800 ans av. JC à 500 ans environ av. JC. il y avait bien une certaine douceur et une grande humidité qui prévalaient. Le réchauffement climatique était encore suffisant pour provoquer une élévation sensible du niveau de la mer. C'était la fin de ce que l'on a appelé la *transgression flandrienne*, parce que ce fut dans les Flandres qu'elle se montra la plus forte. Cette humidité générale profitait à la forêt composée de chênes et de plus en plus d'aulnes^{16 p 72}.

L'Homme qui parcourait les plateaux et les vallons du Pays de Morlaix ne différait pas beaucoup de celui de l'Age du Bronze, si ce n'est que *Homo sapiens sapiens* ou de *Cro Magnon* était devenu un peu plus gracile. En somme, l'Age du Bronze semblait continuer, d'autant plus que les objets en bronze étaient toujours utilisés.

Et pourtant, à la même époque, loin de l'Armorique, sur les bords de la Méditerranée orientale, et plus précisément en Grèce, une révolution technologique, culturelle et sociale naissait. Dès 1400 av. JC, les premiers objets en fer y étaient fabriqués. C'est aussi à cette époque qu'on y voit s'édifier des embryons de véritables villes. Jusqu'alors toute la société était rurale, voici venir la société urbaine.

C'est vers 800 ans av. JC que se répandit le fer dans toute la Grèce et en Italie d'où il gagna l'Ibérie et le sud de la France actuelle.

Jusqu'à vers 500 ans avant JC, le fer se répandit essentiellement dans les pays méditerranéens. L'Armorique, comme le reste de la Gaule, l'ignora. Cette époque des débuts de l'Age du fer a été appelée époque de Hallstatt ^{31 p 209} ..

A partir de 500 av. JC, l'arrivée d'objets en fer d'origine grecque, italique ou étrusque et de leurs copies faites en Provence gauloise parvinrent, en petit nombre en Armorique par la voie de la vallée de la Loire. C'est à ce moment que commença l'époque de la Tène.

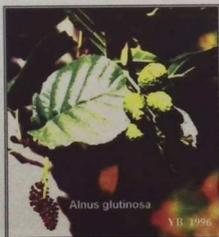
Pendant les quatre siècles de la Tène (500 ans av. JC à 100 ans environ av. JC), le climat en Europe occidentale s'est refroidi et surtout est devenu plus sec. Ceci a provoqué une régression de la mer

flandrienne ^{16 p 72}, jusque sur les côtes armoricaines ³². Le niveau de la mer était 1,20 mètre au - dessous du niveau des plus hautes mers actuelles. Ce refroidissement, qui a surtout marqué les régions arctiques, a cependant entraîné le recul des Aulnes au profit du Hêtre et secondairement du Chêne.

Photo n° 5 : *Aulne glutineux*.

Toutes les études des pollens fossiles et des charbons de bois trouvés dans les tombes de la Tène, montrent un très important essor de l'agriculture pendant cette période. Cet essor se manifesta par une augmentation très importante des surfaces cultivées. Cette augmentation ne put se faire qu'aux dépens de la forêt qui s'éclaircit de nombreuses clairières et recula. Nous avons montré, par ailleurs ³³ que le défrichage d'une forêt sous nos climats océaniques était toujours suivi par la croissance rapide d'une ptéridaie, surface occupée par la Fougère aigle (*Pteridium aquilinum*)

Photo n° 6 : Fougère aigle



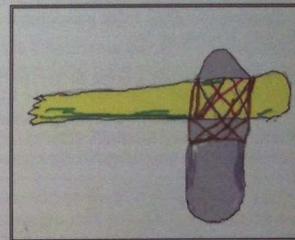
Or les diagrammes polliniques (courbes traduisant la fréquence d'apparition dans le sol des pollens d'une espèce végétale donnée) établis par Morzadec - Kerfour à Santec dans des marais littoraux ont montré que vers 380 av. JC, donc pendant la Tène ^{16 p 171}, on constatait une diminution nette du nombre des arbres et surtout de l'Aulne, une très forte augmentation des Graminées, donc des céréales et une augmentation considérable de l'importance de la Fougère aigle.

On retrouve les mêmes caractéristiques dans le diagramme pollinique de Plouescat ^{16 p 168}.

On peut donc imaginer la suite des opérations :

On commençait par abattre les arbres à la hache, de bronze sans doute, plus tard en fer.

Dessin n°10: Hache en bronze pour les travaux de défrichage.



Les souches étaient probablement brûlées ou laissées en place. On labourait la terre avec un araire constitué, d'après quelques dessins exécutés à cette époque sur des rochers, d'un axe en bois sous lequel était fixé un soc en bronze ou en fer. Pas de roues. L'ensemble était tracté par une paire de bœufs. Le résultat était un champ formé de longues bosses ou *billons* alternant avec des creux ou *dérayures* puisque le versoir du soc déversait la terre vers la droite et vers la gauche.

On semait probablement à la volée et non avec un bâton fousseur. Les graines de blé, de seigle, ou d'orge portaient l'empreinte de la domestication des plantes, en ce sens qu'elles étaient toujours plus grosses que les grains de céréales sauvages connues au Proche Orient. Ajoutons quelques graines de petites fèves et fort peu de sarrasin et nous aurons fait le tour des plantes alimentaires cultivées.

Quelle était la superficie cultivée, dans le Pays de Morlaix? C'est difficile à dire, mais on peut en avoir une idée qualitative par l'extension de plantes sauvages prospérant toujours au voisinage des céréales : le bleuet et le plantain lancéolé par exemple. Il paraît vraisemblable de dire qu'une famille entretenait un grand jardin plus qu'un champ, un journal (4500 m²) peut-être.

Les découvertes d'aires de l'Age du fer sont très rares en Armorique. Dans les régions proches de la côte, comme à Plougoulm, le vent ayant entraîné le sable sur des champs fraîchement labourés, ceux-ci ont été fossilisés. Les feuilles des dunes ont permis de constater que les labours étaient en billons.

Par ailleurs, les champs étaient généralement divisés en "planches", comme un jardin.

Précisons qu'à Plougoum l'araire avait un soc en fer et que l'on a trouvé des traces de fumure dans les dérayures.

Mais que signifient les billons semi-circulaires trouvés à Tréfléz ?

On a parfois découvert, sous le sable dunaire, des champs enclos par un petit muret de pierres sèches. Or on a daté ces champs labourés, de la Tène finale vers 150 ans av. JC, ce qui signifie que les champs clos sont très anciens sans qu'on sache exactement les raisons pour lesquelles ils furent enclos.

On note d'autres champs fossilisés par les sables dunaires, et du même âge, près de Plougoum à Kerbrat et Théven.

La moisson était évidemment manuelle et faite à la faucille à lame de fer.

Dessin n° 11 : Faucille à lame de fer de l'Age du fer.



Les gerbes étaient ensuite étalées sur un sol de terre battue puis on battait les épis avec un bâton (pas un fléau) et le vent se chargeait de séparer la balle du grain.

Dès le Néolithique, vers 10 000 ans avant notre ère, on écrasait le grain que l'on déposait par petites poignées sur un galet de granite légèrement creusé en son centre et on écrasait ce grain avec un autre galet plus ou moins sphérique. A l'Age du fer on disposait de meules en granite, notamment à Plougoum.

La farine entraînait certainement pour une part importante dans l'alimentation. On a trouvé des "galettes de pain sans levain" qui contenaient encore des grains de blé non écrasés, ce qui prouve que la mouture était loin d'être parfaite et que le tamisage de la farine n'existait pas.

La nourriture carnée était fournie par le porc ou le sanglier, le bœuf, le mouton ou la chèvre. Les peaux de bœufs étaient séchées pour faire du cuir utilisé lors de la confection des voiles de bateaux.

Qu'est-ce qui a poussé ces femmes et ces hommes du V^{ème} au II^{ème} siècles av. JC à une telle activité agricole et comment se répartissaient-ils dans le Pays de Morlaix ?

Il est évident que de tels travaux nécessitaient beaucoup de monde et, par ailleurs cette population devait être, au préalable, en nombre suffisant pour susciter un besoin accru en nourriture.

Citons l'anthropologue et archéologue Giot^{31 p 355} :

"Devons-nous d'ailleurs voir, comme tous les archéologues continentaux jusqu'à peu, dans les traits de population propres au domaine celtique qui apparaissent à l'occident atlantique au Hallstatt final et à la Tène, des preuves du mouvement de l'expansion des peuples celtiques, subjuguant

les populations locales sans les étouffer complètement, pour aboutir à une fusion ? Ou devons-nous y voir de simples phénomènes d'acculturation [destruction de la culture d'origine YB] sans guère de mouvements de population comme tendent à le penser les archéologues britanniques en ce qui concerne leurs îles ?"

Nous pensons que cette dernière hypothèse ne peut expliquer l'importance de la déforestation et de la mise en culture ainsi que les transformations considérables du paysage rural.

Les recherches anthropologiques (sur la morphologie et l'anatomie de l'homme) ont montré qu'avant l'Age des métaux, il y avait en Basse Bretagne, donc en Pays de Morlaix, guère plus de 1 à 2 habitants par km² en moyenne, soit au total, pour le Pays de Morlaix, environ 1000 habitants sur les 441 km².

A la fin de l'Age du fer, on estime généralement^{31 p 357} que la densité moyenne de la population en Armorique oscillait entre 3 et 10 habitants par km². Avec beaucoup de prudence on peut émettre l'hypothèse que sur la côte morlaisienne, se trouvait une population plus nombreuse que vers l'intérieur, la distribution des vestiges de cette époque tend à le prouver.

Carte n° 5 : Répartition des vestiges de l'Age du fer en Pays de Morlaix.

En estimant la moyenne de la population à 5 habitants au km² on atteindrait environ 2500 habitants sur le Pays de Morlaix vers 100 ans av. JC.

Légende de la carte n° 5
 Tumulus de l'Age du bronze
 Stèle de l'Age du fer (Tène)
 Souterrain de l'Age du fer



Or les mesures crâniennes ont montré que ces hommes du littoral n'auraient différé des hommes du Néolithique (*Homo sapiens*) que par leur aspect gracile, au crâne un peu allongé (dolichocéphale). On les qualifie de *Méditerranéen gracile*. Plus à l'intérieur des terres aurait pu exister un *type alpin* au crâne plus large (brachycéphale) antérieur au précédent. A la fin de l'Age du fer les hommes du littoral auraient imposé leur culture et leur langue celtique à leurs prédécesseurs. Des petits groupes venus soit par la voie danubienne et plus probablement par la voie méditerranéenne auraient renforcé l'*homo sapiens sapiens* du littoral. Ceci sous réserve que les découvertes confirment ou infirment cette hypothèse.

Ces hommes de l'Age du fer, vivaient - ils isolés ou regroupés ?

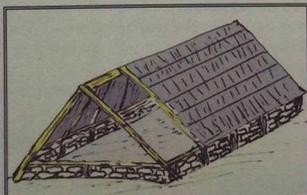
Jusqu'au XIX^{ème} siècle on a cru qu'ils vivaient dans des villages. Or nous n'avons aucune preuve matérielle que dans le Pays de Morlaix il y avait des villages ou des hameaux. Encore faut-il définir ces types d'habitats.

A ce jour on n'a pas trouvé de traces de constructions d'habitats datant de l'Age du fer en Pays de Morlaix. Mais les vestiges de cette époque y sont nombreux à Plouescat - Cléder, Santec, Plougoum et Plouvorn. On peut donc penser que les constructeurs des stèles et ceux qui ont creusé des souterrains n'étaient pas des nomades mais des sédentaires cultivateurs ou artisans.

Si l'on en juge par les habitats de la Tène en Armorique, les bâtiments d'habitation traduisaient probablement la situation financière, militaire ou sociale des individus. C'était l'opinion des Romains qui définissaient deux types d'habitat rural :

... l'*aedificium* (pluriel *aedificia*) était une maison d'habitation, mais aussi une ferme, pour homme riche, où vivait la famille du maître et quelques esclaves. Ces fermes, entourées de fossés et de talus, étaient isolées au milieu des champs et pâturages.

Dessin n° 12 : Ferme de l'Age du fer



Les maisons étaient rectangulaires avec des fondations sortant du sol en formant des murets en pierre. Certains bâtiments mesuraient 10 m x 5 = 50 m². Au Néolithique, et pas seulement en Europe, les premières habitations en pierre étaient circulaires.

Photo n° 7 : Soubassement d'une maison néolithique au Proche Orient



L'introduction des angles droits dans les murets a longtemps posé des problèmes aux premiers bâtisseurs. Les pierres n'étaient pas placées en quinconce. Les murs avaient donc tendance à se fendre et à s'écrouler.

Photo n° 8 : Soubassement d'une maison romaine près de Carhaix.



Les pierres sont ici en quinconce et l'angle droit est obtenu par le croisement de deux pierres.

A partir des murets, dans les maisons de l'Age du fer, partaient des poteaux en bois reliés par des chevrons formant une charpente à deux pentes. Remarquons qu'au Pays de Morlaix, les maisons rectangulaires étaient essentiellement localisées sur le littoral, vraisemblablement de Tréfléz à St Pol - de - Léon.

... le *vicus* (pluriel *vici*) était un groupement de maisons dont les habitants étaient cultivateurs ou artisans. Souvent situés sur les hauteurs, ils étaient entourés, également, de fossés et de talus de forme curviligne. Il semble bien que les familles étaient de rang inférieur. ^{35 p 51}. On peut retrouver dans le maillage des champs actuels, des traces de ces formes courbes qui ne sont pas liées au relief. Plougoum en est un exemple.

Carte n° 6 : Maillage des champs de Plougoum, carte simplifiée



Les traits noirs, gras, pourraient délimiter un *vicus*. Comme l'indique le lieudit *Mez ar Roc'h* (*mez* désigne un champ non clos en breton), il s'agissait à l'Age du fer, de champs non clos à l'intérieur du *vicus*. La forme curviligne correspond probablement à d'anciens fossés comblés aujourd'hui et qui ont été utilisés comme chemin ou route.

Par conséquent, on peut dire qu'en Pays de Morlaix, à l'Age du fer, l'habitat était dispersé. On ne peut pas parler de villages.

Dans l'état actuel des recherches et contrairement à d'autres Pays du Léon, il ne semble pas qu'il ait existé ici, de camps retranchés, les *oppida* (*oppidum au singulier*), dont la fonction militaire et défensive était évidente.

Par contre, on compte une douzaine de souterrains. Rien à la surface du sol ne permet de les repérer^{31 p 287}.

Leur découverte est toujours le fruit du hasard : labours, travaux routiers ou construction de bâtiments. Ces souterrains ont été creusés lors de la Tène dans presque tous les types de sols locaux, depuis le limon loessique jusqu'au granit. Ils se trouvaient à 2 ou 3 mètres de profondeur et on y accédait par un puits vertical, plus ou moins large, ou par un couloir incliné. On arrivait ainsi à une chambre d'une quinzaine de mètres carrés et de 2 mètres de hauteur. L'abondance du charbon de bois qu'on y a trouvé prouve qu'on y faisait du feu, et seulement à cet endroit. D'autres salles comparables, non aérées, se succédaient en enfilade, séparées par d'étroits boyaux. Ces souterrains font le désespoir des archéologues car on n'y a jamais rien trouvé d'important : pas de trésor, pas de métaux, pas d'outils, pas de restes d'un grenier à grains, mais de rares débris de vieilles poteries (vieilles à l'époque !). On peut penser que ces souterrains faisaient partie d'une ferme et qu'il y avait au-dessus du puits d'entrée une superstructure en bois.

Mais des souterrains pour quoi faire ? Ce n'était pas des refuges et on n'y a pas trouvé d'armes.

Ce ne sont pas non plus des tombes. On pense inévitablement à un garde-manger mais rien, sauf la fraîcheur qui y règne, ne permet de l'affirmer.

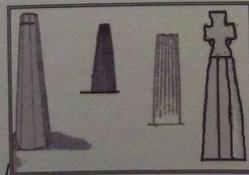
Nous avons vu l'importance qu'avait le culte des morts, à l'Age du bronze, dans le paysage et dans la culture du peuple qui vivait dans le Pays de Morlaix. Pendant la Tène, deuxième période de l'Age du fer, mais pas seulement dans ce Pays, il semble bien qu'on ait réutilisé les tombes de l'Age du bronze et que l'on ait également inhumé dans de petites tombes individuelles (les tombelles). Ces dernières étaient souvent à proximité des anciens sites mégalithiques, constituant parfois de véritables petits cimetières.

Chose nouvelle, dans la majorité des cas mais non dans la totalité, on pratiquait l'incinération. Les urnes cinéraires étaient parfois enterrées en nombre important, formant des cimetières de tombes plates.

"Un élément essentiel des petits cimetières ou nécropoles, c'est qu'ils sont centrés autour de stèles en granite taillé, à formes géométriques soignées"^{31 p 233}

En 1871, à Bagatelle, en St Martin des Champs, près de Morlaix, fut trouvée une stèle au pied de laquelle étaient enterrées 30 à 45 urnes cinéraires avec fibules en fer et en bronze.

Dessin n° 13 : Stèles de types variés



NB: Une fibule est une agrafe comparable à une épingle de nourrice dont se servaient les Gaulois pour attacher leur tunique.

D'autres stèles avec urnes cinéraires furent découvertes à Kernevez en St Pol de Léon.

Face à une stèle, il ne faut pas en déduire qu'on se trouve devant un ancien cimetière de la Tène car de nombreuses stèles ont été déplacées pour servir de bornes milliaires romaines, d'autres ont été annexées par les églises et surmontées d'une croix pour les christianiser !

Enfin il ne faut pas confondre menhir et stèle. Il est vrai que de nombreuses stèles évoquent les menhirs, mais d'autres sont sphériques. De plus leur signification est différente. Le menhir est probablement à ranger parmi les indicateurs topographiques sans caractère religieux ou funéraire. Les stèles sont des signes funéraires. Ajoutons que les stèles ne sont vraiment nombreuses qu'en Armorique mais pas partout en Armorique : 80% des stèles se trouvent sur le territoire des Osismes (Léon) et des Vénètes (le Morbihan entre Etel et Vannes)^{36 p 234}.

Faisons le point sur la situation à la fin de l'Age du fer, au dernier siècle avant notre ère, alors qu'une époque nouvelle va se présenter.

Le territoire occupé aujourd'hui par les 5 départements bretons, faisait partie de l'Armorique, région gauloise qui comprenait tout l'Ouest de la France actuelle.

En 101 av. JC, naissait César, 42 ans plus tard, il était consul à Rome, alors que les Romains commençaient la conquête de l'Europe. César décrivant la Gaule distinguait trois grandes régions:

- la Belgique entre le Rhin et la Marne.
- l'Aquitaine entre la Garonne et les Pyrénées.
- la Celtique entre la Marne et la Garonne, y compris la Suisse,

mais excluant la Narbonnaise devenue province romaine en 123 av. JC. En fait le monde celte s'étendait jusqu'en Europe centrale.

NB : La Celtique, substantif féminin, ne doit pas être confondue avec la langue parlée par les Celtes (le celtique). La Celtique n'était qu'une petite partie du monde celte et même de la Gaule. La Celtique, au premier siècle avant notre ère couvrait la partie de la Gaule comprise entre la Seine et la Garonne. On l'appelait Gaule celtique ou Gaule chevelue. Sa capitale au temps de l'occupation romaine était Lyon et la Celtique fut appelée la Lyonnaise. La Confédération armoricaine n'était donc qu'une petite partie de la Celtique.

"..le seul critère net d'identification des Celtes est la langue et non la race ou la culture matérielle"^{37 p 382}

Ces Gaulois ne formaient ni une nation, ni un Etat. Ils constituaient des groupements humains sur un territoire que, lors de l'occupation romaine, on appela des *Cités* (*Civitas*), indépendantes, souvent en guerre les unes contre les autres, donc sans gouvernement commun ni politique commune. A chaque Cité sa politique, même si momentanément plusieurs Cités ont pu faire cause commune contre un adversaire commun. Pas de monnaie commune non plus. L'Armorique n'a jamais battu monnaie avant 121 av. JC. La société gauloise était une société clanique, dans laquelle tous parlaient la même langue à quelques dialectes locaux près et tous pratiquaient la même religion.

Pour César, contrôler la Gaule c'était donc contrôler toute l'Europe occidentale. La défaite de Vercingétorix en 52 av. JC à Alésia marqua la victoire de la domination romaine sur l'Europe occidentale.

Or, à la fin de la Tène, Rome, au sens strict, couvrait environ 800 km² soit à peine deux fois la superficie du Pays de Morlaix ! Il est évident que Rome, à elle seule, était dans l'incapacité d'occuper militairement, de diriger politiquement et économiquement, de gouverner des peuples aussi divers que les Gaulois.

Le problème n'était pas nouveau pour Rome qui avait déjà, en moins de 50 ans, occupé et organisé une grande partie de l'Italie actuelle.

NB : La multiplicité des appellations pour désigner un territoire et les habitants qui y vivaient aux époques gauloise, romaine ou gallo-romaine, nécessite une redéfinition des mots utilisés.

A l'époque gauloise (avant 52 av. JC) la Cité est une communauté d'individus appelés Citoyens vivant sur un territoire précis. Les Romains appelaient cette Cité : *Civitas*. Le territoire du Léon peuplé par les Osismes constituait la Cité des Osismes ou Cité des Osismiens qui, en latin devenait *Civitas Osismii*. Les Gaulois divisaient ce territoire en *paggi* (singulier *pagus* équivalent approximatif de canton). Ces *paggi* étaient divisés en *vici* (singulier *vicus*, équivalent approximatif de bourg ou tribu).

Un *municipe* (latin *municipium*) était chez les Romains le titre donné à une ville, appelée *urbs*, qui était soumise à l'autorité de Rome mais dont les habitants avaient les mêmes droits que les citoyens et s'administraient eux-mêmes. Progressivement les *municipes* devinrent de simples communes autres que Rome.

Le degré de liberté variait selon les *municipes* et selon l'autorité romaine

Carte n° 7 : Les Cités armoricaines au premier siècle avant JC.



Les premiers soldats romains arrivèrent en Armorique en 57 av. JC, sans rencontrer de résistance armée.

Mais au cours de l'année 56 av. JC, les Armoricains de Basse Bretagne se révoltèrent, avec à leur tête les Vénètes qui seront battus la même année.

Les Romains sont - ils allés jusque chez les Osismes, alliés des Vénètes ?

On ne le sait pas avec certitude, mais l'on pense généralement que les Osismes échappèrent aux troupes de César ^{28 p 391}. De 55 à 53 av. JC, aucune opération militaire romaine n'eut lieu chez les Osismes.

Quand Vercingétorix demanda aux Gaulois qui "*touchent à l'Océan*" d'envoyer tous les hommes disponibles pour défendre Alésia, les chefs gaulois n'acceptèrent que l'envoi d'un contingent par Cité et Vercingétorix fut battu en 52 av. JC. La Cité avait passé avant la nation. D'ailleurs les Gaulois des cinq Cités affrontèrent, la même année, chacun de son côté, les troupes romaines en des combats sporadiques. Il semblerait que le camp d'Artus au Huelgoat ait servi de refuge fortifié aux combattants Osismes et aucune opération militaire sérieuse ne fut menée par les Romains en 51 et 50 av. JC.

Il est vrai que des guerres civiles avaient éclaté à Rome et César ayant été assassiné en 44 av. JC la guerre s'éloigna des Cités gauloises.

Ce n'est qu'en 27 av. JC que les Romains commencèrent à "*organiser*" l'Armorique en l'intégrant dans la nouvelle province celtique de Lugdunum ou Lyonnaise.

Ainsi de 50 av. JC à 25 av. JC, les cinq Cités vécurent dans une autonomie de fait, payant tribut aux Romains mais faisant aussi avec eux un commerce fructueux et ceci sans occupation militaire véritable. Les monnaies gauloises des Osismes et des Vénètes étaient couramment utilisées.

Nous ne retiendrons, pour le moment, qu'une faible partie de l'immense territoire (10 800 km²) des Osismes, celle du Pays de Morlaix.

La période de la Tène avait connu un climat dit subatlantique mais très frais tout de même, de 500 à 100 ans av. JC. Depuis le début du dernier siècle avant notre ère et surtout depuis l'an 50 av. JC, le réchauffement était très sensible ^{39 - 2 p 49}. Ce réchauffement fut suffisant pour provoquer une transgression marine, connue sous le nom de *transgression dunkerquienne* pendant laquelle la mer atteignit son niveau actuel.

La douceur relative du climat, la richesse d'un sol loessique, expliquent qu'à l'arrivée des Romains le Léon tout entier était considéré comme un pays riche ; César ne s'était pas trompé en y venant chercher du ravitaillement pour ses troupes.

Les Romains marquèrent le paysage de la France par un essor des villes moyennes et grandes et par le grand réseau routier qui survécut pendant des siècles après leur départ. En Armorique des villes furent créées ou agrandies comme Rennes, St Brieuc, Quimper et, pour le pays de Léon : Brest, Morlaix, Landivisiau, Lesneven, St Pol de Léon, Kerilien. Mais il est très difficile de savoir si un village est une création romaine, voire antérieure à l'occupation romaine.

Giot cité par Pape écrit :

"Quant aux agglomérations et en particulier celles des chefs - lieux des Cités où il y avait certainement des constructions en dur, elles ne nous ont pas davantage laissé de restes, au point qu'on en ignore l'implantation véritable" ^{7 p 68}

Il est vrai qu'en France, à l'époque romaine, les agglomérations fortifiées situées au sommet de collines (les *oppida*, pluriel de oppidum) ont souvent donné naissance à des villes, mais dans le Pays de Morlaix on n'a pas noté la présence certaine d'oppida.

En Bretagne actuelle où le relief en creux des abers crée un obstacle sérieux à la construction des voies de communication, les villes et gros villages se sont implantées au premier point où le passage était facile, au fond des abers.

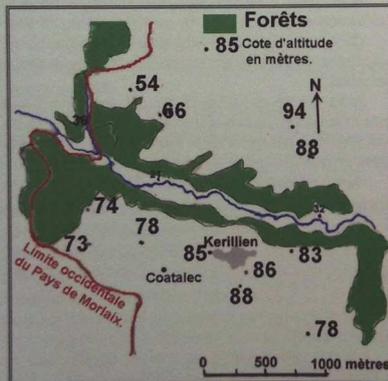
A ceci il y eut quelques exceptions en Pays de Morlaix. Ce fut le cas de Kerilien, à l'Est de Lesneven. Des fouilles y furent conduites entre 1962 et 1968 par Pape.

Kerilien est dans la commune de Plouneventer. C'est aujourd'hui un petit village situé au bord du plateau dominant une profonde vallée où coule un petit affluent du ruisseau La Flèche.

Carte n° 8 : Kerilien.

Kerilien est loin de la mer et n'est pas un oppidum à caractère défensif. Les fouilles ont montré l'existence à l'époque de l'occupation romaine d'une véritable ville probablement édifiée sur les vestiges d'habitats de l'Age du fer.

Aux premier et deuxième siècles de notre ère, Kerilien était un véritable noeud routier puisque de là on pouvait gagner Morlaix à l'Est, Landerneau au Sud, Le Conquet à l'Ouest et le petit port d'Aber Wrac'h au Nord. Les fouilles effectuées ont montré qu'il existait des vestiges romains très importants non seulement à Kerilien mais aussi sur l'ensemble du plateau sur lequel se trouve le village, comme à Coatalec et au - delà. Une voie romaine traversait ce plateau jalonnée de bornes milliaires.



Kerilien était une ville romaine avec plan régulier, théâtre de 80 mètres de diamètre, quartiers opulents avec parcs et jardins, maisons décorées de peintures murales jusque dans les pièces.

Selon Pape, Kerilien se serait alors appelé Vorganium ^{40 p 89 et 40A 149}, et aurait été le centre économique et administratif d'une subdivision de la Cité des Osismes, autrement dit le centre d'un *pagus*. Ce centre n'était pas une *villa urbana*, c'est - à dire une résidence luxueuse de ville. Peut - on parler d'une *villa rustica*, une riche ferme avec ses dépendances ? Aucune des habitations de Kerilien - Vorganium ne semble avoir été vouée à l'agriculture. Par contre, on y travaillait le fer, le bronze, le verre et la céramique. C'est donc l'artisanat qui dominait l'activité de Kerilien.

Les fouilles ont permis d'autres découvertes de vestiges romains : A Ste Barbe en Roscoff et autour de Roscoff, à Bagatelle en Morlaix dont nous avons déjà parlé, autour de St Pol-de-Léon, à Santec, à Sibiril, à Ste Sève en Morlaix par exemple. Mais, à ce jour, aucune n'a l'importance de Kerilien. Tout montre donc que l'habitat était dispersé, abritant des paysans et des artisans avec de rares *villae* rurales.

Il y avait fort peu de garnisons romaines et l'on conçoit mal l'exportation de produits agricoles sur de longues distances telles que les céréales, la viande sur pied ou salée. La production des exploitations agricoles de petite ou moyenne importance était écoulée sur place, c'est - à - dire en Pays de Morlaix.

Le paysage rural comportait donc des habitations localisées en hauteur sinon au sommet des collines. Elles sont fort rares dans les vallées étroites et humides. Les plateaux, comme à Kerilien, Plougoum ou Plouvorn par exemple, étaient les plus prisés. Ces habitations étaient couvertes en tuiles.

Vers 260 - 290 de notre ère, l'Armorique si calme depuis près de trois siècles, fut secouée, surtout dans ses zones littorales par les pillards venus de la mer. Sur les côtes du Léon, comme ailleurs sur les côtes armoricaines, les Gaulois aisés enterrèrent leur argent et leurs bijoux. C'est ce que l'on a appelé " les années terribles ".

" L' Armorique romaine est - elle morte assassinée depuis la mer ? " écrit J.C Cassard, qui répond aussitôt ^{41 p 26} :

"La question ne sera pas posée tant la réponse paraît évidente : oui, l'Armorique du Haut - Empire voit sa tranquille prospérité lui échapper par la faute des pirates qui s'abattent sur ses rivages à compter de la seconde moitié du III^{ème} siècle ".

Certes la piraterie n'était pas un phénomène nouveau, mais elle prit une ampleur considérable apportant, inévitablement une modification du paysage rural dans la mesure où il y eut des destructions, des exodes de populations, des dissimulations de numéraires, par exemple.

Ces pirates étaient surtout des Francs et des Saxons, donc des germaniques, mais aussi des Scots venus d'Irlande.

Rome avait bien du mal à protéger les rives de la Manche. Malgré l'interdiction qui fut faite en 438 par le *Code théodosien* de vendre aux Barbares les plans de navires, malgré les tours de guet communiquant entre elles par des feux, malgré l'envoi de 4000 hommes d'infanterie, en vain, la piraterie ne faiblit pas. Même les Irlandais profitèrent de l'affaiblissement de l'Empire romain pour s'abattre sur les côtes nord de l'Armorique. Par la même occasion ils en profitèrent pour créer des royaumes en Pays de Galles et en Cornwall.

Les troupes envoyées par Rome étaient, en fait, recrutées en Bretagne insulaire, donc dans les îles britanniques. Devant la poussée des pirates qui attaquaient aussi les côtes britanniques et surtout la pression militaire exercée par les pirates irlandais, les troupes "romaines" se replièrent en deux vagues, en 383 et 407 en Armorique. Ce fut les débuts de la grande migration bretonne (d'origine insulaire) vers l'Armorique.

Comment la puissante Rome a - t - elle bien pu en arriver là ?

Depuis l'an 238 de notre ère, l'Empire était la proie de querelles internes, de soulèvements dans les provinces d'Afrique et d'Asie mineure, de guerres civiles. Les luttes politiques étaient ponctuées d'assassinats, y compris des empereurs romains. Les Barbares du nord, profitèrent de cette instabilité : Goths, Francs, Alamans et autres, passèrent le Danube et le Rhin, chacun de son côté. L'Auvergne fut atteinte, puis l'Espagne, la Gaule fut partiellement envahie. L'armée romaine, elle - même en maints endroits se désagrégea et se souleva.

Ces invasions, troubles et révoltes portèrent un coup mortel au commerce maritime occidental alors que les villes côtières d'Armorique étaient pillées. Les caisses romaines se vidèrent, la monnaie s'effondra et la dévaluation pendant les 30 ans les plus terribles entraîna une augmentation des prix de 1000% ! Enfin la peste sévit. La misère grandit et sera à la base de la révolte des Bagaudes.

NB: Les Bagaudes étaient au III^{ème} siècle de notre ère des paysans miséreux qui se révoltèrent contre tout ce qu'ils considéraient comme riches : églises, seigneurs châteaux etc... "Les serfs, les petits propriétaires ruinés, sans armes mais affamés...s'insurgèrent" et se jetèrent sur les maisons de campagne, brûlèrent les villes. Ils furent écrasés par l'armée romaine.

La peur grandit partout et l'on enterra ses trésors. Plus du tiers des trésors enterrés sur le territoire des Osismes sont datés des années 271 à 282 40 p 203

Il faut cependant nuancer la situation chez les Osismes et particulièrement en Pays de Morlaix. Les Barbares ne sont pas encore arrivés en masse par voie terrestre, les pillards de la mer agissaient par gros "commandos", dans un secteur très localisé de la côte, empruntant la voie fluviale si cela était possible, comme à Morlaix, ils pillaient, tuaient à

l'occasion, puis repartaient...pour revenir plus tard.

Le pays n'était donc pas détruit. Mais le commerce l'était. Ceci explique la déchéance de Kerilien qui descendit de l'état de ville à celui de village.

L'attention du monde armoricain se déplaça donc de Rome vers les îles britanniques.

Au IV^{ème} siècle les incursions des Pictes d'Ecosse tendaient à repousser les Bretons insulaires vers le Sud. En 367 de notre ère, une attaque des Pictes au Nord, des Saxons à l'Est et des Irlandais à l'Ouest, chacun de son côté, fut considérée comme un désastre par les Romains et les Bretons insulaires, notamment par ceux du Pays de Galles et de Cornwall 37 p 50

Les Romains fortifièrent alors les côtes anglaises ce qui n'empêcha pas les Saxons en 390 de détruire les forts sur le littoral du Yorkshire. Devant ces attaques sporadiques et insistantes, une partie des troupes de Bretons insulaires et de Romains se replièrent en Gaule, ce qui ne déplut pas aux Romains d'Armorique qui voyaient en eux des défenseurs possibles de l'empire romain 43 p 30

En 410, l'empereur romain Honorius informa les Cités de Bretagne insulaire qu'elles devaient dorénavant se défendre seules. Les troupes romaines quittèrent les îles britanniques.

Les premiers immigrants venant des îles britanniques furent donc des soldats parlant une langue celtique.

Pour les populations du Pays de Galles et de Cornwall, le danger venait moins des Pictes et des Saxons, assez lointains, que des Irlandais tout proches 42 p 28. D'ailleurs dès la fin du troisième siècle, des Scots irlandais s'étaient installés au nord du Pays de Galles et certains encore plus au sud, au Cornwall 43 p 32. Lors du retrait progressif des Romains, la pression irlandaise se fit de plus en plus grande et au quatrième siècle les Romains utilisèrent des combattants bretons pour arrêter les Irlandais.

Tous les Bretons insulaires qui du V^{ème} au VIII^{ème} siècle, par vagues successives, quittèrent les îles britanniques, ne s'installèrent pas en Armorique. Certains se fixèrent à l'embouchure de la Seine, d'autres en Galice au nord - ouest de l'Espagne. Mais pour ceux qui vinrent en Armorique, c'est surtout sur la côte nord de la Bretagne actuelle qu'ils débarquèrent.

Dessin n° 14 : Le curragh, un des types de bateaux qui transportèrent les émigrants vers l'Armorique 44



Ce ne fut ni une invasion, ni un raz de marée, mais une lente pénétration de la société armoricaine.

Encore faut - il y prendre garde, car il arrive que certains toponymes en *Plou* dérivent du terme *Poul* = mare, étang et n'ont aucun sens religieux. Un certain nombre de paroisses primitives sont désignées par le radical *Gui* ou *Gwik* au lieu de *Plou*. *Gwik* est d'origine latine, sous la forme de *vicus* = village.

Ceci revient à dire que les noms de lieux commençant par *Plou* ou par *Gui* sont contemporains de l'immigration des Bretons insulaires en Armorique, entre le VI^{ème} et le VIII^{ème} siècle, tout comme les noms en *Lann* et en *Tré*. Pour éviter toute confusion, nous ne retenons comme toponyme ayant une signification religieuse que les noms en *Plou*, *Gui* ou *Lann* qui sont suivis du nom d'un saint, étant entendu qu'un saint pendant le Haut Moyen Age breton est un moine qui, vivant ou mort, a été l'objet d'un culte...qui n'est généralement pas reconnu par l'Eglise catholique, à quelques exceptions près.

Chaque paroisse primitive avait un chef - lieu ou bourg qui portait le même nom de saint précédé de *Plou* ou de *Gui*. Nous comptons ainsi au moins 12 paroisses primitives dans le Pays de Morlaix, qui ont pris le nom d'un saint, vers le sixième ou le septième siècle. Ce fut le cas de *Plouescat*, centre de la paroisse primitive qui prit le nom d'un obscur *Saint Rescat*, nom devenu *Ploeresgat* au XIII^{ème} siècle et *Ploerezcac* au XIV^{ème} siècle.

Plougoum était encore appelé *Plebs Columbe* en 1019 ce qui donne une idée de l'ancienneté, peut-être gallo - romaine, du lieu. *Guimiliau* dérive d'un ancien *Ploermiliau* en l'honneur de *St Miliau*. Nous ne pouvons les citer tous.

Remarquons cependant que ces centres paroissiaux ont déjà été mentionnés lors de l'étude sur la répartition des tumulus et mégalithes préhistoriques. On avait alors noté que les hommes de l'Age du fer avaient réutilisé les lieux funéraires, donc 'sacrés' de l'Age du bronze voire du Néolithique.

Cette fois - ci on peut encore noter une concentration des paroisses au centre du Pays de Morlaix, entre *Plounéventer*, *Plouvorn*, *Guimiliau*, ce qui implique des superficies relativement réduites pour chaque paroisse primitive et par conséquent une population plus dense que sur la côte à cette époque.

La presqu'île de *Carantec - Taulé* retient l'attention. *Henvic* évoque le *vicus* romain c'est - à - dire un lieudit ancien, probablement créé au début de notre ère, donc gaulois. Ce n'est pas, à strictement parler, une paroisse primitive, mais *Henvic* devait être, avant le VI^{ème} siècle, un centre important. Par ailleurs, considérant que *Gwik* dériverait de *vicus*, certains auteurs pensent que *Henvic* aurait été le bourg de la paroisse primitive. Enfin *Taulé*, en 1398, s'appelaient *Guictaulé*^{13 p 106} ce qui permet de supposer l'existence d'une ancienne paroisse primitive. Nous restons dans le domaine des hypothèses.

La commune actuelle de *Taulé* ne comporte pas de toponymes en *Plou*, mais 15% de ses lieux-dits évoquent un lieu consacré.

Fleuriot^{59 p 88} avait signalé l'existence, en Basse Bretagne parlant breton, d'îlots où l'on parlait une langue romane proche de la langue parlée par les Romains et les Gallo - Romains, notamment dans cette région de *Taulé*. Il est vrai que l'on relève des toponymes en -ac, comme *Briac*^{63 p 38} (nom d'un

moine d'une famille noble et devenu moine en Pays de Galles. Il séjourna en Provence, (mort en 555 ?). On trouve aussi *Lannbriac*, *Guernissac*, *Kerollac*, ..Ce suffixe en -ac est généralement considéré comme dérivant du suffixe latin -acum, mais ceci ne suffit pas pour faire la preuve ni de l'existence d'une langue romane ni d'une influence sur le paysage rural de la presqu'île de *Taulé - Carantec*. Le problème reste posé.

Que reste - t - il de la présence des moines irlandais ou gallois qui s'établirent en *Domnonée* et plus précisément dans le Pays de *Morlaix* ?

Les ermitages ont presque tous disparu.

Dessin n° 15 : Un ermitage.

Photographie d'un dessin affiché devant la chapelle de *Penity en Goulven*

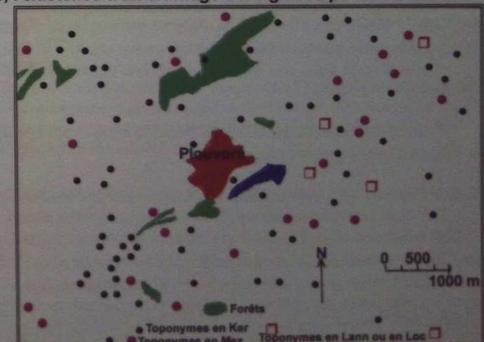


D'après ce qui subsiste hors du Pays de *Morlaix* on peut penser que les ermitages les plus courants et les plus frustes avaient cette forme. Ils étaient faits de branchages. Plus rarement c'étaient des huttes de pierres plus ou moins recouvertes de terre. Seuls quelques uns de ces derniers subsistent mais pas dans le Pays de *Morlaix*.

En toponymie, l'existence d'un ermitage est signalée par un lieudit en

Lann. Ce terme hérité du gallois *Llan* et du cornouaillais *Lann* a donné en vieux breton *Lann*. Il fut utilisé pendant tout le Haut Moyen Age, de l'an 500 à l'an 1000 environ - pour désigner tout établissement monastique.

Carte n° 11 : Répartition des toponymes en *Ker*, *Mez*, *Lann* au centre du Pays de *Morlaix*.



Faute de pouvoir citer des ermitages, citons les quelques monastères existant pendant le Haut Moyen Age dans le Pays de Morlaix :

- Lanhouarneau à l'Ouest du Pays. Il était placé sous la 'protection' de St Hervé.

- le monastère de l'île de Batz et celui de Kastell - Paol près de St Pol - de - Léon, dons du comte du Léon à St Paul Aurélien, moine, d'origine galloise, qui s'installa d'abord à Ouessant puis vers 530 sur l'île de Batz. A la mort de Paul Aurélien, en 572, le territoire monastique réunissait les paroisses actuelles de St Pol, Santec et Roscoff.

La Basse Bretagne érigea en ce siècle une quinzaine de prieurés et autant d'églises.

Ce sont les monastères qui furent visés par les Vikings à partir de l'an 799. Pillards, tuant et incendiant à l'occasion, ils provoquèrent la destruction de nombreux monastères dont les moines s'enfuirent en emportant les reliques de leurs saints. C'est ainsi

que celui de Landévennec fut détruit en 913. Avec une bonne connaissance des monastères bretons, les Vikings s'attaquèrent essentiellement au territoire monastique de St Pol - de - Léon et à celui de l'île de Batz qu'ils occupèrent.

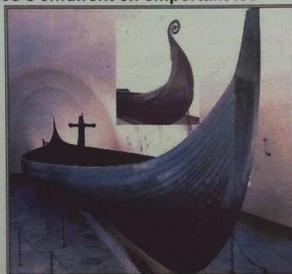


Photo n° 9 : Bateau viking, proue dans le cartouche. Musée d'Oslo.

A partir de 936, Alain Barbetorte, roi de Bretagne inflige plusieurs défaites aux Vikings qui doivent quitter la Bretagne en 952. Ils ne feront plus que de petites incursions au début du XI^{ème} siècle.

La Bretagne était-elle dévastée comme l'écrivait au X^{ème} siècle la *Chronique de Nantes* :

"Seuls les pauvres Bretons cultivant la terre restèrent sous la domination des barbares, sans guides ni soutiens".

Il ne semble pas que cela traduise la réalité, en particulier en Pays de Morlaix.

On ne peut se faire une idée des conséquences des raids Vikings que si l'on connaît leurs objectifs. Les Vikings de la Seine s'installèrent dès 911 dans ce qui sera la Normandie, sous l'autorité des rois Francs^{66 p 145}. Ils n'avaient donc aucun intérêt à détruire le pays qu'ils habitaient. Les Vikings de la Loire, autour de Nantes, n'avaient pas l'intention de coloniser la Bretagne. Ils l'occupaient comme une armée le fait en la vidant de ses richesses par la peur, mais sans en changer le système administratif, ni en développant son économie ce qui aurait constitué une politique à long terme comme ils le firent dans les îles britanniques. Ils étaient de passage, comme des pillards qu'ils étaient. Ce qu'ils cherchaient c'étaient les trésors, la fortune, qui n'étaient que

dans les monastères et les châteaux, pas chez 'les pauvres Bretons'.

Les Vikings, dans les îles britanniques et en Bretagne, occupaient de préférence des îles, faciles à défendre et constituant d'excellentes bases de départ pour les incursions sur le continent. Dans les îles écossaises, Vikings et populations locales échangèrent leurs cultures. Les toponymes scandinaves très reconnaissables selon les pays : Norvège, Danemark, Islande, surtout, sont encore aujourd'hui nombreux, de même que les anthroponymes scandinaves signe des mariages, adoptions, ... Rien de tout cela à Batz que les Vikings pillèrent et occupèrent parce qu'il y avait là un monastère. C'est vraisemblablement de Batz qu'ils partirent pour piller le territoire monastique de St Pol - de - Léon. Mais à cette date les monastères étaient peu nombreux en Pays de Morlaix et celui - ci ne fut pas dévasté.

Le XI^{ème} siècle fut marqué par un très grand renouveau monastique, en Pays de Morlaix comme ailleurs en Bretagne et en France. C'est d'ailleurs à cette époque que le mot *loc* ou *lok*, dérivé du latin *locum* (monastère) remplaça le terme *lann* dans la toponymie.

Les toponymes en *Loc* (nous conservons l'orthographe des cadastres) relevés sur les cadastres communaux, dits cadastres napoléoniens⁶²⁻⁶⁸⁻⁶⁹ et les lieux-dits relevés sur les cartes au 1/25 000 ont révélé la présence de 9 toponymes en *loc*, en Pays de Morlaix. Le terme *loc* ou *lok* désignait, depuis le VI^{ème} siècle un monastère, lieu où vit une communauté de moines, mais on ne prit l'habitude de nommer un lieu habité par un mot commençant par *loc* qu'à partir de 1060. Par ailleurs il a été constaté que *loc* n'a plus été employé après 1400. Il s'ensuit que les neuf lieux religieux en *loc* du Pays de Morlaix ont été créés pendant cette période. Il s'agissait des trois abbayes dans Morlaix, une à Lopreden en Plouénan en 1158, une à Loqueffret, en breton Lokeored vers 1185 en St Vougay, une à Locquéholé, une à Locmélar au XII^{ème} siècle. Deux toponymes sont douteux : Locevir sur le cadastre de Plouvorn noté Locquevir sur la carte au 1/25 000, Loc Eguiner au sud de St Thegonnec mais noté en breton Logeginer Sant Tegonec non daté.

Ces abbayes étaient sous l'autorité de l'ordre de Cîteaux et étaient donc cisterciennes. Cette renaissance monastique fut réelle mais limitée et ne peut être considérée comme une transformation fondamentale du paysage rural religieux. C'est aussi l'opinion de Dufief :

"Au début du XII^{ème} siècle, abbayes et prieurés étaient très inégalement répartis sur le sol breton. La Basse Bretagne, en particulier, ne comptait que 3 ou 4 abbayes... Sur la côte nord, entre St Mathieu et St Jacut, il n'y avait aucune abbaye et les prieurés se comptaient sur les doigts de la main ; en 1128 Hervé, vicomte de Léon fonda celui de St Martin de Morlaix"^{70 p 55}

L'implantation de nouvelles abbayes aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles se fit, en Pays de Morlaix, à partir de l'abbaye cistercienne de Relecq, construite vers 1145 près des sources du Queffleuth. Ce sont les Cisterciens qui apparurent, en effet, les premiers en Basse Bretagne, une cinquantaine d'années avant les Templiers, les moines - soldats^{71 p 177}.

Ces deux ordres créèrent ce que l'on a appelé la *quévaise*.

La quévaise primitive, mise en place au XII^{ème} siècle, était une *hostise* c'est-à-dire une institution qui attirait des *hôtes*, paysans venant défricher bois et landes qui se trouvaient sur les terres de l'abbaye. Ces hôtes recevaient la jouissance d'une petite superficie de terre (environ un journal soit près de 5000 m²) moyennant le paiement d'une rente annuelle qui était fixée pour partie en espèces, le reste étant représenté par de la volaille ou des céréales. Cette dernière partie de la redevance correspondait au *champart* (partie de la récolte) mais souvent appelé *droit de gerbe*.

Ce droit de gerbe variait non seulement entre cisterciens et Templiers, mais également pour chaque ordre religieux selon le lieu. Il était, par exemple, différent entre l'abbaye de Relecq et celle de Bégard.

Très tôt le nom de *quévaise*, nom du contrat, fut lié à la terre.

Le paysan quévaisier ne pouvait être congédié par le propriétaire foncier, il ne payait pas l'impôt annuel appelé *taille*, impôt payé par tout roturier selon le revenu des terres. Le quévaisier ne payait pas, non plus, la dime ecclésiastique.

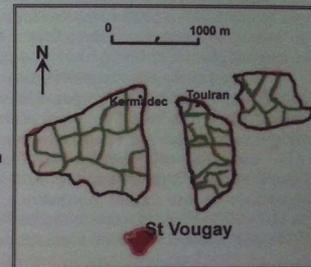
"Les quévaises avec leur journal de terre enclose, étaient groupées dans des villages parsemés sur une étendue de terre sans clôture où les quévaisiers avaient le droit de faire paître leur bétail sans rien payer. Un versement n'était exigible qu'en cas de récoltes de céréales. Chacun des quévaisiers avait toute latitude d'y travailler et de faire des semailles, étant entendu qu'il verserait une part de la récolte à l'abbé ou au commandeur intéressé" 71 p 187.

NB A peu près à la même époque, au XII^{ème} siècle, naissait un type de contrat appelé bail à convenant qui s'appliquait à une exploitation agricole que l'on qualifiait de domaine congéable. Ce dernier type de contrat, à la fin du Moyen Age était moins répandu dans le Léon que dans la Cornouaille ou le Trégor. Ce contrat valable neuf ans renouvelables permettait au paysan qui le signait et que l'on appelait domanier ou colon de devenir propriétaire des édifices et superficies, c'est-à-dire de tout ce qui s'élève : bâtiments, talus et de tout ce qui pousse sur le fonds, donc les récoltes. Le domanier payait une rente convenancière au propriétaire de la terre (le fonds) appelé foncier. Le propriétaire pouvait congédier le domanier à condition de lui rembourser la valeur des édifices et superficies 161 p 371. *Ce contrat devait encourager les défrichements forestiers.*

Le bail à quévaise était donc beaucoup plus avantageux pour le paysan que le bail à convenant puisqu'il ne pouvait être congédié et que le quévaisier pouvait léguer l'exploitation des terres à ses enfants, garçons ou filles, sans limite de temps. On comprend que les quévaises étaient au Moyen Age, en Pays de Morlaix, largement majoritaires.

L'exploitation confiée au quévaisier apparaissait comme un groupe de petits champs ouverts, plus ou moins géométriques, bordant une habitation et son courtil.

Carte n° 12 : Trois rans près de St Vougay. En vert les champs à l'intérieur des rans.



Le tout était enclos par un fossé, un talus et parfois un muret. Près de St Vougay, on trouve des toponymes appelés Le Mur. Ce muret affectait souvent une forme elliptique ou tout au moins courbe. Il semble bien que l'on reprenait ainsi d'anciennes exploitations

agricoles familiales ayant une forme en ellipse au XI^{ème} siècle. Ces exploitations étaient appelées Ran 13 p 108. Ce mot dérivé du vieux breton Rann ou Ran désignait une parcelle de terre d'environ deux hectares labourables auxquelles pouvaient s'ajouter des prairies, prés, pâturages, pâtures, bois et landes.

NB: Les quatre premiers mots : prairies, prés, pâturages, pâtures ne sont pas synonymes mais constituent, grosso modo, la dégradation progressive d'une zone herbeuse 102.

Ces Rans datent vraisemblablement du III^{ème} siècle 40 p 113. On considérait, avant le douzième siècle, qu'un Ran suffisait pour nourrir une famille. A partir de cette date on groupa deux à quatre familles par enclos qui de ce fait s'agrandissait.

Les enclos étaient dispersés sur les terres de l'abbaye ou de la commanderie.

NB: Une abbaye était un monastère dirigé par un abbé, c'est-à-dire par un religieux ayant un pouvoir absolu sur ses moines. La commanderie était la résidence du commandeur d'un ordre religieux comme les Templiers. Les commandeurs étaient souvent des religieux âgés de grande réputation.

En dehors des enclos, la terre était indivise ce qui signifie que plusieurs personnes pouvaient avoir des droits sur cette terre sans avoir le droit de la partager matériellement. Par exemple les quévaisiers pouvaient l'utiliser sans la partager. Cette utilisation ne faisait pas de lui un propriétaire. Mais le fait que le quévaisier ne pouvait pas être congédié et que son fils (ou fille) cadet pouvait en hériter renforçait l'idée que "la terre appartient à celui qui la cultive", idée fort éloignée du monde féodal.

Dès le XVI^{ème} siècle, les tendances à l'annexion de la terre indivise par les quévaisiers s'accrochèrent, en particulier au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles, les tensions entre Abbés et quévaisiers devinrent fortes,

d'autant plus que les premiers considéraient les seconds comme des vassaux. Les moines créèrent de nouvelles quévaises au milieu du seizième siècle, sur des terres froides comme les landes et friches, quévaises plus contraignantes en ce qui concerne les redevances mais dont l'impact sur le paysage rural ne changeait pas..

Il n'en reste pas moins vrai que l'arrivée des Cisterciens eut pour conséquence l'accélération des défrichements et pas seulement autour de Relecq, donc une modification si profonde du paysage agraire qu'elle était encore perceptible sur le cadastre napoléonien, cinq siècles plus tard.

Les abbayes cisterciennes et, plus tard, les commanderies des Templiers, ne limitaient pas leurs propriétés et leur influence aux environs immédiats de leur centre monastique. Par exemple, et pour se limiter au Pays de Morlaix, l'abbaye cistercienne de Prières, au sud - est de Vannes, acheta en 1252 des 'marais, des terres et vignes' sur l'île de Batz; en 1274 elle y achetait encore une 'saline' puis d'autres salines en 1275 et 1280 ^{70 p 146}.

L'abbaye de Relecq possédait une métairie à quévaise en St Thégonnec, 79 quévaises autour de Cloître St Thégonnec, 82 quévaises en Plouneour - Menez, 40 quévaises en St Vougay, Plouzévédé et Cléder et ce n'est pas exhaustif ^{71 p 157}.

Progressivement, les moines blancs (surnom donné aux moines cisterciens) devinrent des entrepreneurs agricoles et non plus des pauvres ermites travaillant la terre de leurs mains, des éleveurs de moutons, de porcs et de chevaux, plus que des cultivateurs.

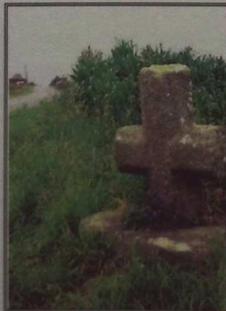
"élevage ovin et non conduite des brebis du Seigneur" a-t-on écrit ^{72 p 60}

Les moines blancs, bien que peu nombreux, peut-être une trentaine par abbaye, devinrent fort riches. Mais ils n'étaient pas les seuls moines en Basse Bretagne. Il y eut aussi les Frères mendiants prônant la pauvreté volontaire : Cordeliers, Jacobins, Augustins, Carmes qui ne vivaient que sur leurs quêtes et, de ce fait, fréquentaient plus les villes et les châteaux que le monde rural qui nous occupe ici.

Nous ne pouvons clore cette rapide étude du paysage rural religieux, au sens large du terme, en Pays de Morlaix, sans parler des innombrables croix qui ponctuent ce paysage rural, croix symboles de la volonté de sacralisation du sol breton.

Du XI^{ème} au XV^{ème} siècle, il aurait été planté au moins 708 croix dans le Léon ^{72 p 78}. Il est à peu près impossible d'en connaître le nombre exact puisque bon nombre d'entre elles étaient en bois de charpente (Croas ou Voas Prenn en breton).

Photo n° 10 : Croix courte.



Il est également impossible de les dater avec précision. Il semblerait qu'en Léon la majorité des croix ait été plantée pendant le Haut Moyen Age (de l'an 500 à l'an 1000) et pendant le Moyen Age moyen (de 1000 à 1213), beaucoup moins au Bas Moyen Age (1213 à 1532). Les toponymes ne nous aident pas beaucoup pour les dater. Orthographiées en breton Kroas, croas, croaz, groas, groaz, croez, voas, ... les croix ont été associées au mot chemin pour former Croas - Hent qui désigne un carrefour, un croisement, curieusement francisé en "croissant".

D'une manière générale, on distinguait deux types de croix :
 - Les croix du Haut Moyen Age, appelées Croas - Ver (croix courte et non croix verte)
 - Les croix longues ou hautes appelées Croas - Hir, plus récentes.
 On les distinguait aussi par leur couleur car beaucoup étaient peintes. On avait ainsi Croas ven = voas gwen = croix blanche des Cisterciens, en Taulé ; Croas Ru = croix rouge des Templiers

Photo n° 11 : Croix haute

Ces croix, devant lesquelles on devait se signer, ne célébraient pas seulement le christianisme triomphant, mais étaient censées protéger chacun contre les pièges du Malin aux carrefours, aux abords d'un gué (Kerallou où allou = gué) ou d'un pont où l'on craint le loup (Pobléis où Bléis = loup) que l'on appelle parfois Ki = chien (quiella en Taulé où qui = Ki = chien) pour ne pas l'appeler Bléis ce qui pourrait faire venir le loup.

On craint aussi l'ours, surtout au pont (Pont Bernez à St Vougay, Bern = ours). La croix accompagne aussi le village qui s'en trouve sacralisé (Kergroaz en St Vougay). Enfin, le cartulaire de Redon en 843, délimitait un terroir par des croix qui devenaient des bornes d'arpentage au caractère sacré, donc inviolables.

Tout cela nous rappelle que le religieux avait, depuis longtemps, envahi les sources et les fontaines. Les moines et plus généralement l'Eglise pensaient qu'il fallait effacer des esprits tout ce que les religions ancestrales des temps préhistoriques, mais aussi les légendes et superstitions, avaient popularisé.

Photo n° 12: Croix pattée à Plouescat.

L'Eglise chrétienne en Armorique, au V^{ème} siècle, était surtout urbaine et le christianisme n'avait pas pénétré profondément le monde rural.



Les religieux, surtout les moines, qu'ils aient été des moines issus du monde continental ou insulaire, ne modifièrent pas seulement le paysage rural agraire par l'introduction de la quévaise et, plus généralement l'ensemble du paysage rural par leurs innombrables croix, ils modifièrent aussi la structure socio-politique de la Bretagne et, par conséquent, du Pays de Morlaix.

Les Bretons insulaires qui arrivèrent en Armorique, à partir du V^{ème} siècle, étaient, pour ce qui concerne les Saints, issus de l'aristocratie irlandaise comme St Vougay, galloise comme Pol Aurélien fils d'un grand seigneur de Glamorgan au Pays de Galles, et plus rarement du Cornwall comme St Mélar. Cette aristocratie insulaire avait souvent fait partie, dans sa jeunesse, de l'aristocratie féodale. Ils arrivèrent dans une Armorique où les querelles intestines et les invasions normandes avaient affaibli l'autorité princière^{67 p 113}. Les éléments les plus dynamiques de l'aristocratie bretonne née en Armorique ou en Bretagne insulaire participèrent à la création des seigneuries rurales. Ces seigneuries étaient des propriétés foncières dont les propriétaires, qui les avaient reçues par achat, donation ou héritage, devenaient les seigneurs, les chefs. Ces seigneuries rurales, au XI^{ème} siècle, en Basse Bretagne, pouvaient faire construire un château. Ceux qui le pouvaient créaient ainsi une seigneurie châtelaine et ces seigneurs - châtelains avaient un important pouvoir de commandement sur leurs terres et fixaient le montant des redevances que devaient lui payer les paysans quévaisiers ou non.

Carte n° 13 : Répartition des châteaux et des mottes en Pays de Morlaix.
De 1100 à 1300 indique que le château

Légende de la répartition des châteaux et des mottes en Pays de Morlaix

- de l'an 1100 à l'an 1300
- de l'an 1300 à l'an 1500
- de l'an 1500 à l'an 1700
- de l'an 1700 à l'an 1900
- ▲ Motte féodale de l'an 1100 à l'an 1400



dans sa première version a été construit à cet endroit entre l'an 1100 et l'an 1300.

NB: La quévaise ne fut jamais une institution fixe, immuable.

Dès les XI^{ème} et XII^{ème} siècles, époque des défricheurs, la 'pression' des quévaisiers sur la partie indivise des terres, voire sur les terres défrichées fut très forte. Les paysans - quévaisiers dépassèrent largement le 'journal' des origines, grignotant les terres du

foncier. Le commandeur de La Feuillée, de Keramborgne, traitait ces opérations 'd'usurpations' mais ne put revenir à l'état ancien malgré les procès. De même l'interdiction de vente ou de cumuler les quévaisies fut ignorée, des religieux non paysans, des seigneurs - châtelains et des roturiers devinrent propriétaires de quévaisies

En l'an 1000, il n'y avait aucun château en Léon, ni en Pays de Morlaix. Vers l'an 1100, il n'y avait qu'un seul château en Léon, à Morlaix où l'on parlait le bretonique et le cornique, comme les Bretons insulaires. Le château primitif, (non loin de la place de Viarmes) aujourd'hui disparu, étendait ses propriétés sur Ploujean, Plourin et Pleyber - Christ^{58 p 16}.
Tonnerre écrit, avec un brin d'ironie^{67 p 179} :

"Dans la société trifonctionnelle définie dès le début du XI^{ème} siècle, l'aristocratie laïque a pour tâche la guerre afin de garantir la sécurité de la communauté tandis que le clergé, par ses prières, lui obtient la vie éternelle pendant que, dans ce monde, les rustres nourrissent les uns et les autres en travaillant la terre. Au milieu des champs, à côté de l'église, le château traduit dans le paysage la structure aristocratique".

C'est, en effet, vers le XI^{ème} siècle que le paysage féodal change profondément. Ce que l'on a appelé les "mottes castrales" étaient des buttes de terre entourées d'un fossé plus ou moins circulaire, bien qu'on ait trouvé des mottes carrées ou rectangulaires. Elles furent souvent confondues, par la suite, avec des tumulus ou avec de petites collines, ce qui rend difficile la vue d'ensemble de ce paysage féodal.

Même si certaines mottes étaient édifiées sur de petites collines naturelles, la plupart étaient artificielles.

Cette butte était surmontée d'une tour en bois, véritable donjon à partir duquel on pouvait surveiller les environs. Ce donjon constituait, en outre, un site défensif. La motte était, enfin, entourée d'un fossé doublé parfois d'une palissade en bois ou même d'un mur en pierre. On estime à environ 130, le nombre des mottes édifiées dans le Finistère.

Les premières mottes apparurent en Bretagne au début du XI^{ème} siècle, donc après les invasions des Vikings, au plus tôt à l'extrême fin du X^{ème} siècle. Leur construction s'est poursuivie tout au long du XII^{ème} siècle, mais avec le remplacement progressif du bois par la pierre dans le donjon. Il est probable que la construction de nouvelles mottes devint rare au XIII^{ème} siècle. C'est alors que nous voyons apparaître les vrais châteaux, entièrement en pierre et où le donjon est protégé par une épaisse et haute enceinte également en pierre. Et par un profond fossé.

Photo n° 13 : Château de Tonquédec dont la première version datait du XIII^{ème} siècle et la dernière du XV^{ème} siècle.



Il est en Trégor mais il donne une bonne idée des châteaux de cette époque.

Nous n'en avons pas trouvé en aussi bon état dans le Léon, dans un milieu rural.

Mottes et châteaux, jusqu'aux XII^{ème} - XIII^{ème} siècles, étaient donc essentiellement des ouvrages militaires, accessoirement des bâtiments résidentiels, résidences fort peu confortables où animaux et hommes se côtoyaient.

Le seigneur - châtelain, à l'abri en son donjon, exerçait un pouvoir économique, juridique et militaire incontestable. Il prélevait le *ban*, par l'intermédiaire des redevances sur les marchés et sur les moulins dont la majorité étaient propriété du seigneur. Il jugeait et faisait appliquer les peines de haute ou basse justice, il maintenait l'ordre sur les paysans libres et sur les serfs.

En Pays de Morlaix, nous avons relevé les toponymes cadastraux ayant un rapport avec les moulins et nous avons constaté qu'il n'y avait qu'un moulin en St Vougay mais 13 moulins en Plouénan dont 2 moulins à mer, 11 moulins en Taulé dont un moulin à papier, 9 moulins en Plouvorn. Ces moulins à eau ne servaient pas tous à moudre du blé ou autres céréales. Il y avait des moulins à tan qui broyaient des écorces de chêne ou de châtaignier pour la préparation des cuirs.

Malgré la pauvreté des documents concernant l'artisanat au Moyen Age, en Pays de Morlaix, on sait que Morlaix possédait un moulin à fouler le drap de lin avant 1455. Il existait aussi des tanneurs dans cette ville ainsi qu'à Taulé.

Ces moulins coûtaient très cher, une meule au XV^{ème} siècle, en Bretagne coûtait à elle seule, en moyenne, le prix de deux beaux chevaux. Seuls les seigneurs riches pouvaient embaucher charpentiers, maçons, forgerons pour construire une digue, des biefs avec vannes et tout un mécanisme de rouages, sans compter les meules qui étaient importées, par voie maritime, depuis Kersanton non loin de Brest ou de l'étranger.

Il n'est pas surprenant qu'en 1532, à la fin du Moyen Age, le paysage féodal soit très hiérarchisé. Dans ce paysage, trônaient au sommet de la hiérarchie, quelques grandes familles comme les Rohan, qui possédaient châteaux, terres et moulins. Bien au - dessous, il y avait l'immense majorité de la noblesse qui vivait dans la médiocrité et pour certains dans la misère. En cinq siècles, le patrimoine féodal s'est morcelé, émietté, au profit d'une minorité.

On pourrait être surpris, dans ces conditions, de ne pas les voir se tourner vers la mer.

Les Bretons insulaires, pour une part des seigneurs féodaux, eux aussi, avaient traversé la mer, faisant même des aller - retour entre l'Armorique et leurs pays d'origine. Pourtant

"la mer ne représente pour eux qu'une voie de passage commode, un moyen et non une fin. Leur objectif est désormais de s'établir de façon durable dans leur pays d'accueil... Leur pénétration dans l'intérieur des Cités se trouve aussi facilitée par l'existence d'un réseau routier ancien, toujours praticable..." ^{41 p 75 "}

Les toponymes du Pays de Morlaix n'évoquent à peu près jamais la mer. Un seul, en Roscoff, évoque une mer houleuse (*Kerhoulouen*), rien en Cléder, Plouénan et en Taulé. La grande majorité des toponymes du littoral morlaisien évoquent la terre, les champs, les cultures mais ni la mer ni la pêche : 23 % des toponymes de Taulé ont un rapport avec les champs dont 5% se rapportent au fait qu'ils sont des champs ouverts, ce qui ne veut pas dire que 95% sont des champs clos , mais seulement que les auteurs des toponymes ont trouvé d'autres caractéristiques pour leurs toponymes, par exemple le relief.

Cassard fait remarquer que même la Bible et les légendes entourant les Saints bretons font de la mer un lieu repoussant et horrible où l'on noie les êtres malfaisants comme le fit Pol Aurélien noyant le dragon de l'île de Batz.

"Femme de marin, femme de chagrin" diront bien plus tard les bretonnes. Les Bretons du Moyen Age tournaient le dos à la mer, c'étaient des paysans non des marins. Quant aux étrangers qui naviguaient, ils considéraient la Bretagne comme un repère, un amer ; on y débarquait pour 'faire de l'eau' ou pour se réfugier dans une crique bien protégée quand la tempête se déchaînait au large. Aucun chantier de construction navale daté du Moyen Age n'a été trouvé sur les côtes bretonnes. La mer, à cette époque, ne semble avoir été vue qu'au travers du pillage des épaves, pillage sur lequel les seigneurs prenaient leur part, et à partir du XIV^{ème} siècle au travers de la piraterie. La baie de Morlaix, avec Morlaix et St Pol - de - Léon semble avoir été une base de la piraterie, loin derrière St Malo et Brest.

Les documents, fort rares, ne témoignent pas d'une activité significative des navires morlaisiens du IX^{ème} siècle au XIII^{ème} siècle mais par contre ils mentionnent souvent les marins bretons. Lorsque Guillaume le Conquérant traverse la Manche en 1066 pour envahir l'Angleterre, dans le bric à brac de ses 696 embarcations qui composent sa flotte, il n'y a pas de bateaux bretons mais il y a de nombreux bretons marins et combattants. On en rencontre beaucoup, aussi, dans le port de La Rochelle où ces marins sont réputés pour leur violence. C'est au XIV^{ème} siècle que les Bretons commencent à considérer la mer d'un autre œil. C'est encore bien timide mais à Bordeaux on note la présence régulière de deux ou trois bateaux bretons venant de Morlaix. Jusqu'à la fin du Moyen Age, la mer pour le Pays de Morlaix, est un champ de bataille plus qu'un lieu de commerce. Quant à la navigation lointaine, elle est inexistante.

Les paysages ruraux en Pays de Morlaix de la fin du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime : 1532 - 1789.

Pendant ces deux siècles et demi le climat, en Europe occidentale, a beaucoup varié. Après des années très douces en France (1503, 1504, 1517) les printemps et les étés deviennent nettement plus frais, notamment en 1530, 1532, 1534, 1536, 1546³⁹ tome 1 p 46

Ceci se traduit, entre 1546 et 1590, par un début de l'avancée des glaciers alpins, s'accéléralant entre 1560 et 1600 alors que non seulement les hivers sont froids mais les printemps et les étés sont particulièrement frais. C'est le début de ce que l'on a appelé *le Petit Age glaciaire*. Les glaciers alpins descendent dans les vallées et atteignent leur plus grand développement de la période historique vers 1650. A partir de cette date réchauffements et refroidissements alternent. Ces alternances deviennent de plus en plus courtes jusqu'en 1863, date à partir de laquelle s'établit un régime de réchauffement climatique progressif et continu.

Sans qu'il y ait une corrélation rigoureuse entre les variations climatiques et les variations de la situation économique et politique, il est évident que les périodes très froides du Petit Age glaciaire ont pu avoir des répercussions sur la production agricole et, pour les catégories sociales en situation précaire, une aggravation de leur vie quotidienne.

La Basse Bretagne, donc le Pays de Morlaix, est encore aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles un pays rural. Alors que la Haute Bretagne s'urbanise et compte près de 20% de sa population dans les villes, la Basse Bretagne n'en rassemble que 10%. Bois et landes apparaissent aux voyageurs comme l'essentiel du paysage rural. En 1672, le charentais Jouvin écrit⁷⁴ p 111 - 113 :

" Bien qu'il n'y ait point de bois [il n'a vu que la côte .YB] tous les grands chemins sont bordés (sic) de rangées d'arbres, de telle manière que n'y ayant pièce de terre qui ne soit fermée d'une rangée de hauts chesnes, on chemine entre les belles allées qui font paroistre le pais partout couvert "

Beaucoup de voyageurs aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles ne voient en Basse Bretagne que *"landes désertes et désolées.. les plus désertes et affreuses de France "*.

Nous sommes beaucoup plus réservés en ce qui concerne le Pays de Morlaix. L'examen des toponymes de ce Pays, contenant le terme *lan* ou *lann* quand ce dernier n'était pas suivi du nom d'un saint ou d'un lieu consacré, et qui de ce fait désigne une lande, est riche en renseignements.

Ces toponymes, antérieurs au XVI^{ème} siècle et même parfois au XI^{ème} siècle sont répartis d'une manière significative.

Les communes de Roscoff (1 toponyme en lan), de St Pol - de - Léon (0), de Cléder (0), sont des communes côtières presque dépourvues de landes. Taulé (14 toponymes en lann), Plouélan (5), Plouvorn (4) ont nettement plus de landes. Loin du littoral les landes sont plus nombreuses qu'à proximité de la mer, à une exception près : Taulé.

La carte établie en 1696 à partir du *"Dénombrement des peuples de la province de Bretagne de tous âges et de tout sexe fait en 1696"*⁷⁶ p 113 montre qu'à la fin du XVII^{ème} siècle, la densité de la population dans le Pays de Morlaix variait de 50 hab / km² à 200 hab / km². La commune de St Pol - de - Léon comptait, en moyenne 150 hab / km² ce qui, pour l'époque était considérable. Les communes de Plouescat et de Plouzévédé atteignaient encore 85 hab / km². La presqu'île de Taulé, de Carantec à Morlaix ne comptait que 40 hab / km². Enfin, Plouvorn et Plouélan ne rassemblaient en moyenne que 35 hab / km².

Par conséquent, les zones littorales étaient fortement peuplées et cette population ne laissait pas de terre à l'abandon, soit pour y habiter soit pour la cultiver. Par contre les régions éloignées du littoral, beaucoup moins peuplées, moins cultivées, laissaient les terres les plus difficiles à travailler ou de moins bonne qualité, après déforestation, évoluer vers la lande. Reste Taulé où la densité de la population n'était pas négligeable et qui, cependant avait beaucoup de landes. Faut-il y voir le résultat de l'attraction de Morlaix devenu un centre important de l'industrie toilière?

Ainsi les landes du Pays de Morlaix, pendant ces deux siècles, ne sont pas nombreuses. Par ailleurs, il ne faut pas confondre landes et terres abandonnées. Les paysans de cette époque distinguaient ce que l'on appelle Lande haute à Ajoncs d'Europe ou à Ajonc de Le Gall de la Lande de Bruyère du genre Erica ou Calluna.

Photo n° 14: Lande moyenne à Ajonc de Le Gall (fleurs jaunes) et Bruyère ciliée (fleurs violettes)



La première était qualifiée de *lann* ou *lanneg* et la seconde de *brug*. D'autre part la lande fournissait du combustible, de la litière pour les animaux ainsi que de la pâture.

Photo n° 15: Touffe de Molinie.



De plus, nous avons montré ^{33 p 189} que la fauchaison des landes moyennes, humides, à Ajonc de Le Gall et Bruyère ciliée favorise un important développement des Graminées telles que la Molinie et l'Agrostis à feuille de soie. Elle provoque aussi une augmentation sensible du nombre des espèces adaptées au milieu humide. Par conséquent cette fauchaison favorise la naissance d'une prairie.

Du XV^{ème} au XVII^{ème} siècle, au moins, le Pays de Morlaix est un pays céréalier : froment, seigle et avoine sont cultivés comme partout en Bretagne. Il faut y ajouter, au cours du XVI^{ème} siècle, l'expansion rapide du sarrasin. D'abord cultivé sur les côtes, et notamment en Pays de Morlaix, le sarrasin nettoie la terre et son intérêt alimentaire est considérable (bouillie). Semé au printemps, il n'est pas un concurrent du blé ou du seigle semés à l'automne. Il naît alors une répartition géographique originale des céréales : les zones proches des monts d'Arrée vers le Relecq et Sizun, par exemple, adoptent le sarrasin tout en gardant l'usage du seigle. Le littoral, par contre, cultive de préférence le froment qui alimente les villes et qui peut être facilement exporté par mer. Dès la fin du XIV^{ème} siècle les oignons étaient cultivés à Roscoff et exportés vers les ports anglais d'Exeter et de Southampton, probablement à partir de Morlaix et de St Pol - de - Léon mais aussi du port de Roscoff qui exportait vers l'Angleterre du froment, des pois, du jambon et de l'ail ^{77 p 5}. En 1661, les artichauts apparaissent à St Pol - de - Léon ^{45 p 195}.

Paysans et produits de la terre se rassemblaient depuis l'époque carolingienne, entre le VIII^{ème} et le X^{ème} siècles, dans un but essentiellement commercial, sous le contrôle des seigneurs qui voyaient là un moyen de renforcer leur pouvoir économique et financier tout en contrôlant le monde rural. C'est à partir de cette époque que l'on distingue

... le *mercatum* : le marché qui se tenait régulièrement, souvent chaque semaine, et où les cultivateurs et artisans de la région vendaient les produits de leur travail : céréales, bestiaux vivants ou morts, fils de lin, de chanvre ou de laine.

... les *feriae*, les foires qui se tenaient une ou deux fois par an, duraient plusieurs jours consécutifs, hors des enceintes fortifiées.

Elles attiraient non seulement les cultivateurs et artisans de la seigneurie mais aussi des seigneuries voisines et, pour les plus grandes, des marchands venus des royaumes voisins ^{78 p 12}. A ces produits viennent s'ajouter, au XVI^{ème} siècle les produits de la manufacture: des draps et toiles de lin, de chanvre et de laine. En effet depuis 1418, les marchands Normands (de Normandie) ayant cessé d'acheter des laines anglaises s'étaient tournés vers les éleveurs de moutons bretons.

C'est à l'occasion de ces foires et marchés que l'on prend connaissance de l'activité du monde rural et de ses relations avec le monde extérieur.

Au Pays de Morlaix, nous avons vu que les céréales représentaient l'essentiel des cultures et que le froment était, pour une grande part, destiné aux villes. Le pain, qu'on fabriquait au XVII^{ème} siècle par miches de 12 livres, était constitué ici de seigle ou d'un mélange seigle - orge, plus rarement de méteil (froment - seigle), parfois froment - orge. Alors que les villes de Haute Bretagne recherchaient les petits pains frais, en Pays de Morlaix, on mangeait du "gros pain" rassis. Ceci avait peu d'importance puisqu'on le mangeait "coupé dans la soupe".

Mais le fond de l'alimentation dans les campagnes bretonnes, à cette époque, était constitué par les bouillies de céréales : orge, avoine, mil, blé noir, avec quelquefois un peu de lait.

La consommation de *chair*, le mot viande n'ayant cours qu'au début du XVII^{ème} siècle, était courante 4 à 5 fois par semaine ici. Elle était rarement rôtie, elle était bouillie et constituait la base des fréquents "bouillons".

Alain Croix signale que l'hôpital de Morlaix n'achetait pas de poisson et le carême était à base de bouillon sans viande. Cependant la moitié des paroisses demandaient à l'évêque la permission de

"manger beurre en carême" ^{74 p 139}.

Le beurre avait, et a toujours, une place considérable dans la cuisine bretonne.

Quant aux légumes : navets, pois, fèves, choux.. ils étaient originaires du jardin familial. Les toponymes n'en parlent pas, mais ils évoquent les fruits qui sont largement consommés dans le monde rural. En Taulé on cite trois lieux-dits où il y a des cerisiers et des pommiers (sauvages ou de culture ?). En St Vougay le poirier apparaît à trois reprises.

Mais le monde rural en Pays de Morlaix ne comptait pas que des cultivateurs ou, tout au moins, les cultivateurs ne s'occupaient pas uniquement du travail de la terre.

Au début du XIII^{ème} siècle, on rencontrait des *textiers* (ouvriers travaillant la toile) dans plusieurs localités de Bretagne et notamment à Morlaix fabriquant des draps de laine dans les moulins à fouler appelés *foulerets*.

Au XIV^{ème} siècle, la toilerie prit son essor et l'on fabriquait des tissus grossiers de chanvre ou de lin, mais aussi des toiles fines de lin, les *crées* de Morlaix, avec lesquelles on faisait des nappes et du linge de corps.

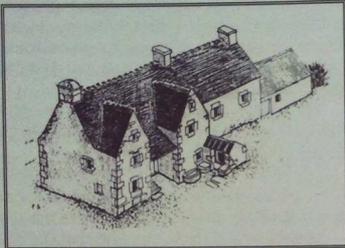
Les fileuses et les tisserands travaillaient dans les exploitations agricoles. Enfin et ce n'est pas la moindre chose, des paysans se faisaient marchands, on les appelait les *Julods* (*Juloded* en breton). C'est donc à juste titre qu'on peut rattacher ces occupations au monde rural. Ceci constitue un paysage historique dans le sens où il rassemble des hommes, des objets, des attitudes et des pensées qui caractérisent un pays à une époque donnée. Pour éviter toute ambiguïté, nous utiliserons le mot breton.

Peut - on parler d'un paysage toilier, rural ?

Certes, c'est dans la ville de Morlaix que l'artisanat toilier du Pays de

Morlaix commercialisait les produits qu'il fabriquait, mais au XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, il n'y avait pas une différence aussi nette qu'aujourd'hui entre le monde urbain et le monde rural. Les *moulins foulereux* où l'on foulait les draps de laine étaient non loin mais en dehors des villes.

Dessin n°16 : Maison de paysan, marchand toilier, seconde moitié du XVII^{ème} siècle.



Reproduction autorisée d'un dessin de Pierre Audibert, extrait d'un article intitulé "Le lin à l'époque des maisons dites 'de tisserands'", paru dans la Revue *Tiez Breiz: Maisons et Paysages de Bretagne* n° 8- 1988. Siège social ; 1 rue Oradour - sur - Glane , 35200 Rennes.

Les Juloded :

Ce mot bas - breton désignait au XVII^{ème} siècle un paysan riche, mais aussi et surtout un paysan - marchand du Léon. Ils furent d'abord paysans - tanneurs puis paysans - tisserands et négociants en toiles entre Morlaix et Landerneau .

Mais c'est au XV^{ème} siècle que la toilerie devint très importante. Les Juloded formaient alors une nouvelle catégorie sociale et ceci dura jusqu'en 1953.

"Ils étaient, écrit Elégoët, généralement alphabétisés, riches au point de se dispenser de travailler de leurs mains et occupaient les postes de commande de leur paroisse ou commune. Leur originalité était telle qu'ils constituaient une caste... Leur apogée se situe vers 1680, après quoi l'on assiste à leur lent mais réel déclin. C'est la Révolution industrielle qui eut raison de leurs activités textiles et marchandes ⁷⁹ p 17".

Leur richesse fut telle, surtout au XVII^{ème} siècle, et leur désir de la faire connaître, que les Juloded furent à la base de la construction de nombreux enclos paroissiaux comme à St Thégonnec et Guimiliau.

La fabrication des toiles, en Pays de Morlaix, du XV^{ème} au XVII^{ème} siècle était rurale. Le lin et le chanvre étaient cultivés dans les courtils, jardins clos proches des maisons, bénéficiant ainsi des engrais humains et des ordures ménagères. La culture du lin, en particulier, n'était pas simple. La plante exige des soins riches et de grands soins comme le sarclage pour détruire les mauvaises herbes. L'espèce locale donnait une tige assez petite. Les graines dégénéraient vite. La fauchaison, manuelle laissait fort à désirer. Le lin cultivé sur la côte nord de la Basse Bretagne n'était pas une plante indigène. Ce dernier, petit, ne convenait pas au filage ni au tissage. Les régions qui cultivaient le lin, comme le Trégor et le Pays de Morlaix, utilisaient depuis la fin du XVI^{ème} siècle des graines venant principalement des pays

du XVI^{ème} siècle des graines venant principalement des pays baltes, notamment de la région de Riga ou de Lübeck. Ces graines de lin étaient importées par Roscoff et Morlaix, redistribuées par bateau dans les ports de Morlaix, Tréguier et St Brieuc.

Les tisserands étaient presque tous des cultivateurs ou des éleveurs. Le filage et le tissage étaient surtout "un travail de femmes" à la veillée. Le lessivage, en Pays morlaisien, se faisait sur le fil alors que le plus souvent, ailleurs, on le faisait sur la toile. On étendait ensuite le fil en écheveaux sur l'herbe pour achever le blanchissage et le séchage. Le tissage venait ensuite. La toile ainsi blanchie était appelée une *créée*. Ces travaux maintenaient la population à la campagne et explique partiellement la densité relativement élevée du peuplement dans la région de Taulé.

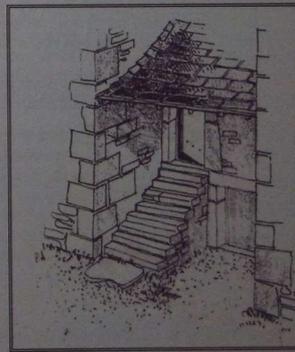
Au XVI^{ème} siècle, il semble bien que la qualité des toiles du Pays de Morlaix était très discutée ce qui entraînait une baisse des prix de vente et des difficultés d'exportation vers l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande. Si l'on ajoute à cela les conséquences de la politique anti - protestante du règne de Louis XIV, on comprend le départ de tisserands de Morlaix qui allèrent créer des manufactures textiles en Angleterre et en Silésie. Autrement dit, en 1789, la fabrication et surtout le commerce des *créées* étaient sinon à l'agonie, du moins en mauvaise santé.

Les Juloded furent étroitement mêlés à cette aventure toilière.

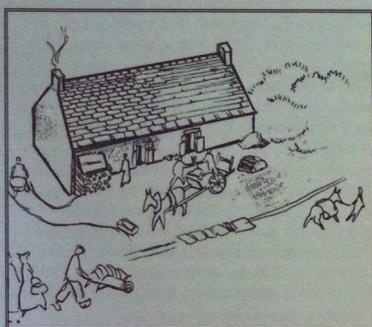
" Si quittant les bourgs, on prend la peine de s'introduire dans le bocage de ces terroirs, on éprouve la surprise de découvrir de belles et vastes habitations à escalier extérieur... Le plus souvent édifiées au XVII^{ème}, ces demeures qui se comptent par dizaines, sont manifestes des réussites julodes. Enfin, à quelques dizaines, voire à quelques centaines de pas de ces maisons des buanderies à fil, nettement plus discrètes symbolisent les activités textiles qui enrichirent, jadis, de nombreux paysans - marchands de toile ⁷⁹ ".

Dessin n°16 : Escalier extérieur de la maison du dessin n° 15 (partie gauche).

Les dessins n°16 et 17 ont la même origine que le dessin n°15 : *Tiez Breiz*.



Dessin n° 17 : Julod



Dessin n° 18 : Une buanderie où l'on faisait blanchir les tiges de lin .
 Origine du dessin identique à celle du dessin n°15 : Tiez Breiz

En juillet les tiges de lin étaient arrachées à la main, pour en prendre la longueur maximum. Elles étaient ensuite égrugées, c'est - à - dire peignées pour enlever les graines. Puis les tiges étaient mises en bottes qui étaient immergées soit dans des fosses appelées *routoirs* en plein air ou à l'abri dans des cuves placées dans des granges ou encore dans le ruisseau des buanderies.

Ces routoirs avaient pour but de dissoudre la gomme qui soudait les fibres de lin.. L'immersion durait une à deux semaines. Ensuite on retirait les tiges , on les faisait sécher sur les près et on les stockait à l'abri.



Dessin n°19 : Inférieur d'une buanderie.
 Au centre on a détourné un petit ruisseau qui sert de routoir abrité.
 Origine du dessin identique à celle du dessin n° 15 : Tiez Breiz

Ce lin était ensuite collecté chez les paysans - cultivateurs par les paysans - marchands ou Juloded, qui le répartissaient chez les paysans - fileurs et tisserands qui travaillaient dans leur exploitation agricole.



C'est aussi dans le cadre de cette exploitation que se trouvait la buanderie où l'on nettoyait les écheveaux de fils de lin dans l'eau chaude additionnée de cendre de Hêtre, c'est ici aussi que l'on foulait les bottes de lin avant la filature. Quelques semaines plus tard, les Juloded collectaient les toiles créées, les écheveaux étaient passés plusieurs fois à la buanderie pour que le fil devienne très blanc. Si l'écheveau n'avait été nettoyé qu'une fois, le fil restait roux et on appelait la toile: *toile rousse* et non *créée*.

Ces toiles collectées par les Juloded étaient vendues, par eux, aux négociants de Morlaix ou de Landerneau qui les revendaient à Bordeaux ou Bayonne, puis elles étaient expédiées 'dans les colonies'. Les *créées* étaient acheminées par mer vers l'Angleterre et l'Espagne.

Il ne faut surtout pas croire que les Juloded avaient abandonné leurs fermes pour devenir marchands. Leurs exploitations étaient relativement grandes puisqu'elles avaient une superficie allant de 12 à 42 hectares alors que les exploitations des autres paysans dans le Pays de Morlaix ne dépassaient guère 8 hectares . Mais les Juloded ne travaillaient pas la terre de leurs mains. Ils se contentaient de donner des directives au maître - valet tandis qu'ils parcouraient foires et marchés. C'étaient les domestiques et les journaliers qui exploitaient la terre des Juloded. Ces derniers employaient ainsi de 3 à 10 domestiques, les journaliers étant moins nombreux.

En 1789, on comptait plus de 400 paysans - marchands en Léon et en 1799, 158 dans le Pays de Morlaix.

Que faisaient - ils de leur argent ?

Les Juloded étaient incontestablement riches. Il était fréquent qu'ils logent dans des manoirs. Par contre ils s'habillaient comme les autres paysans, mais leur garde-robe était plus fournie (on y a compté jusqu'à 50 chemises !). Ils se nourrissaient mieux que les autres paysans, mangeant plus de viande, buvant du vin. Ils donnaient des dots importantes à leurs enfants, mais aussi une bonne instruction (relativement aux enfants des autres paysans). En 1789, 90% des enfants de Juloded, pouvaient signer le registre de mariage.

Ils formaient une sorte de caste, en ce sens qu'ils se mariaient généralement entre eux. Ils s'exprimaient en breton et étaient très religieux.

Tout puissants dans le monde rural de la région toilière, autoritaires, tenant tête aux prêtres et aux fonctionnaires, les Juloded n'avaient pas les mêmes pouvoirs sur les citadins. Les guerres de la Révolution et de l'Empire, la perte du marché anglais entraînèrent le déclin, lent mais continu, de la région toilière du Pays de Morlaix. Au lieu de lutter contre ce déclin en s'adaptant à l'industrie, ils s'abandonnèrent à une vie de rentier, vivant du revenu de leurs fermes. Ce fut la mort par inertie.

Nous ne saurions terminer notre voyage dans les paysages ruraux du Pays de Morlaix, à la fin de l'Ancien Régime, sans parler des Cacous.

Le portrait, que nous avons brossé du paysage rural à cette époque, n'est pas noir, bien au contraire. Depuis la fin du XVI^{ème} siècle, la population bretonne et plus particulièrement celle du Léon, a constamment augmenté, beaucoup plus que la moyenne française.

L'agriculture était prospère, mais l'économie toilière d'abord très florissante périlait en raison des conflits avec l'Angleterre et, peut-être surtout en raison du conservatisme des producteurs et des négociants.

La Basse Bretagne avait moins connu la peste que la Haute Bretagne, sauf dans la partie nord en 1625 - 1627 et sporadiquement jusqu'en 1642. La lèpre avait surtout sévi en Haute Bretagne et, en ce qui concerne la Basse Bretagne, en Trégor et dans le Goëlo. En nous référant à la carte des maladreries de Bernard Tanguy^{76 p 83}, on comptait environ 80 maladreries dans l'ensemble Trégor - Goëlo au XVII^{ème} siècle et 21 dans le Léon.

Jusqu'à vers 1750 - 1760, le Pays de Morlaix ne vivait pas dans la misère, même si la crise sévissait dans certains secteurs de son économie.

Et pourtant, en Bretagne et plus particulièrement en Basse Bretagne de nombreuses familles vivaient comme des parias. On les appelait les Cacous mais aussi Kakous, ladres, mézel, méseaux, caqueux, caquins, cagots, etc..

" Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous abordons aujourd'hui un sujet où les difficultés de tout genre ne sont pas moins considérables que l'intérêt qu'il inspire...^{80 p140}" écrit Rosenzweig.

Si l'on veut comparer ce groupe d'hommes, de femmes et d'enfants vivant dans des conditions assez comparables à un autre groupe humain, il faudrait évoquer les Parias ou Intouchables de l'Inde.



Dessin n° 20: Maison en partie ruinée, de Kakous dans le Léon.^{103 p 7}

Le lieu-dit s'appelait au Moyen Age Ty Ruz. La 'maison rouge'

On peut lire dans le Dictionnaire de la langue bretonne (1752) :

"Cacous, si j'en juge bien, n'a pas de signification commune ; mais on donne ce nom comme une injure aux tonneliers et aux cordiers et principalement à ces premiers, contre lesquels les Bas - Bretons sont si prévenus et animés qu'ils ne voulaient pas les laisser entrer dans les églises, ni permettre qu'on les enterrât en terre bénite. Ainsi ils étaient obligés en plusieurs endroits d'avoir des chapelles et des cimetières. Il a fallu que le Parlement de Bretagne ait donné un arrêt en faveur de ces pauvres gens. Cette prévention est fondée sur une tradition fabuleuse et cependant ancienne, laquelle porte que ces gens sont des Juifs

échappés de la ruine de Jérusalem, après que l'Empereur Titus l'eut prise et détruite (Cité par F. Delagrette dans son dictionnaire en 1752)

Delagrette ajoute :

" Ce serait en vain que l'on chercherait l'origine de ce nom Cacous dans le grec Kakos, d'où quelques uns font venir caquin et cagous dont on a fait au pays du Maine et ailleurs cagous pour gueuler, mendier. Cagous est le même que Cacous et ce nom vient, si je ne me trompe, de l'ancien François caque, certaine mesure faite de douvelles par les tonneliers.. Les Bretons croient que ces Tonneliers d'où leur vient apparemment ce nom Cacous, plur. Cacousiers et en haute Bretagne où le François est le langage commun Caquin, les caquins...Les Bretons croient que ces Tonneliers et Cordiers sont Juifs d'origine, se sont imaginés qu'ils sont tous lépreux et pour cette raison sans fondement, ils en ont de l'aversion et ne veulent pas communiquer avec eux, non pas même après la mort au lieu de la sépulture publique "

Le Dictionnaire historique de la Langue française, Le Robert en 1992, au mot Cagot écrit :

" est emprunté (1535) à l'occitan béarnais cagot 'lépreux blanc', attesté en 1488 comme anthroponyme et d'origine obscure, peut-être du latin cacare (=chier)".

Au moins jusqu'au XVII^{ème}, on retrouve ces noms de Cacous, de ladres, ...frappant les cordiers et les tonneliers au Mans, en Béarn, en Guyenne.. Dans le midi on y ajoute capots qui désigne ceux qui portent le capuchon des cacous, et gabets désigne ceux qui portent une écuelle.

Dessin n° 21 : Kakou du XV^{ème} siècle.

En fait le mot Cacous a été employé dans toute la France en même temps que d'autres synonymes plus locaux.

On désignait donc sous le nom général de Cacous, avec un sens injurieux, les tonneliers et les cordiers que l'on qualifiait également de lépreux et de juifs, ou plutôt de Juifs lépreux.

Pourquoi les cordiers, Pourquoi les tonneliers ?

Les cordiers fabriquaient des cordes de chanvre pour les paysans et les marins mais aussi pour la pendaison sur la place publique des condamnés à mort, et ceci le plus souvent gratuitement. En contrepartie ils ne payaient pas d'impôt sur les marchandises qu'ils vendaient.

Les tonneliers réparaient les petits barils que portaient les Cacous.



Il ne faut pas oublier que les Cacous, au moins au XV^{ème} siècle, ne devaient avoir aucun contact avec la population saine.

La rumeur populaire ajoutait à l'aspect répulsif de la maladie les caractères des habitations souvent isolées sous forme de maisonnettes rurales très pauvres appelées souvent Ti ruz (maison rouge) rappelant le drap rouge cousu sur les vêtements des lépreux. Plus rarement la rumeur populaire disait reconnaître les cacous (mais aussi les Juifs) par leur teint basané.

En 1477, le duc de Bretagne, François II, interdisait "aux caqueux de sortir sans porter, en lieu apparent, sur leurs robes, qui sont grises, une merche [marque] de drap rouge pour les cognoistre d'avec les gens sains non suspects ni entachés d'icelle maladie" 105 p 194 .

Dans son *Dictionnaire de la langue celtique*, un moine de Landévennec, Dom Le Pelletier (mort en 1732) définit ainsi les Cacous : " *Cacous, mot injurieux, pour les Cordiers et tonneliers, censés descendre des Juifs dispersés après la ruine de Jérusalem, et lépreux de père en fils. Il a fallu le Parlement de Bretagne pour qu'ils aient sépulture et exercice normal de la religion.* " 81 p 135 .

Si un individu était soupçonné de lèpre, il était l'objet d'une enquête dirigée par un barbier - chirurgien et c'est le prêtre qui prononçait la confirmation de la lèpre et le déclarait mort pour le monde, autrement dit la séparation définitive d'avec les autres hommes. Un logement écarté dans une maladrerie lui était affecté. Là, il trouvait un petit trousseau composé de 2 chemises, d'une tunique, d'une robe brune ou grise, d'un capuchon, d'une ceinture de cuir, d'une écuelle, d'un petit baril (qui explique l'ostracisme contre les tonneliers), un entonnoir, un couteau, une baguette une crécelle ou des cliquettes ..Il lui était interdit de se mêler à la population .

Sur le territoire de la caquinerie (maladrerie) le kakou occupait une maison dont il avait la jouissance héréditaire avec un puits et un jardin. Dans cette maison, très modeste, il exerçait le métier de cordier et celui de tonnelier pour fabriquer des "mesures à blé", c'est-à-dire des boisseaux. A partir du quinzième siècle les kakous louèrent des terres, en quantité limitée, au voisinage de leurs demeures pour les cultiver et vendre leurs produits à d'autres kakous..

Ainsi le lépreux du Moyen Age était l'objet du mépris. A la fin du XV^{ème} siècle la règle, très sévère, fut de moins en moins respectée, sans doute parce que les lépreux étaient moins nombreux.

La lèpre disparue en Bretagne, l'ostracisme populaire contre les cordiers et les tonneliers subsista et pas seulement en Bretagne pendant très longtemps.

Pourquoi les Juifs ?

On se faisait une curieuse idée des juifs. Ceux-ci étaient confondus avec des Arabes, au nez crochu bien sûr, avares (dont ladre est un synonyme), déicides.

Autrement dit tout ce que l'on considérait comme mauvais et l'on comprend que l'on ait voulu faire venir Cacous du grec Kakos, qui signifie 'mauvais'.

On disait reconnaître, en effet, les cacous (mais aussi les Juifs) par leur teint basané, voire à l'odeur.

- *Vous êtes Juive ? mais vous n'avez pourtant pas le teint basané* ai-je entendu dire il y a moins de cinq ans en Basse Bretagne.

On voit une évolution du mot Cacous. D'abord l'aversion contre les lépreux est liée à la maladie puis elle passe au rejet de tout ce qui semble mauvais donc des Juifs "*qui ont tué le Christ*", enfin c'est le rejet de la profession que pratique, sur ordre ducal, les lépreux ou considérés comme tels. Quand la maladie régresse en Bretagne, dès la fin du XVI^{ème} siècle, on rejette toujours les tonneliers et les cordiers parfaitement sains. Puis la population, souvent pauvre elle-même, rejette ceux dont l'aspect extérieur n'est pas très reluisant comme les mendiants et ceux qui couchent dehors et qui, d'une manière générale sont sales. On exclut donc bientôt les plus miséreux, en fait le 'quart monde'

Pendant le Moyen Age, mais encore longtemps après cette époque, on ne pouvait ignorer autour des caquinerie l'existence d'un monde à part. Ces caquinerie comportaient non seulement les maisons des kakous, leur jardin et leurs terres mais aussi leur cimetière. Les kakous devaient avertir, par leur crécerelle, leur passage. Ils étaient reconnaissables par leurs vêtements. On les connaissait par leur métier, dont on avait besoin. Non seulement on peut parler d'un *Paysage kakou*, mais ce paysage était imposant comme la misère du monde.

Les paysages ruraux en Pays de Morlaix à l'époque contemporaine, de 1800 à nos jours.

"Le processus de décadence dans lequel la Basse Bretagne se trouvait engagée à la fin de l'Ancien Régime fut accéléré par la Révolution dont le bilan est particulièrement lourd pour le Finistère 45 p 365 ."

Nous avons trois sources de renseignements pour mesurer le déclin du Pays de Morlaix entre 1733 et 1852 :

- Le Mémoire de l'Intendant Jean Baptiste des Gallois de la Tour sur l'Etat de la Bretagne, en 1733 83 ;
- Le voyage de Cambry, haut fonctionnaire, en 1794 82 .

- l'enquête agricole de 1852 ⁴⁵

La lecture du Mémoire de 1733, bourré de chiffres, donne l'impression d'une agriculture riche. Il y a des terres incultes certes, occupées partiellement par des landes mais les bonnes terres labourables atteignent 77 % de la superficie des terres dans la région de Lesneven, 61 % à St Pol - de - Léon, 53% à Landivisiau et seulement 33% à Morlaix en partie occupée par la ville. Cambry est muet sur l'occupation des sols. En 1852, 68% des terres paraissent cultivées.

Les céréales constituent pendant ces 119 années la base de la culture, avec le froment bien sûr mais surtout avec du seigle, de l'orge, du blé noir et de l'avoine. En 1733, l'Intendant précisait que les récoltes étaient partout suffisantes pour satisfaire les besoins de la population. Cependant, le Pays était toujours sous le climat du Petit Age glaciaire il arrivait que la récolte soit insuffisante. Dans ce cas on importait du blé d'Angleterre ou de Dantzig. La situation n'avait guère changé en 1794 si ce n'est que les pommes de terre avaient fait leur apparition sans autre précision. En 1852, elles ne couvraient pas 3% des surfaces cultivées. En 1733 et en 1794 la culture du lin et du chanvre était régulièrement citée sans que cela retienne particulièrement l'attention des auteurs; en 1852 les deux plantes ne couvraient pas, à elles deux, 2% des surfaces cultivées.

En ce qui concerne les animaux, le cheval était pendant toute cette période l'animal le plus couramment élevé. En St Pol- de - Léon en 1733 il y avait 1 cheval pour 4 habitants, mais 1 pour 14 habitants en Morlaix et 1 pour 18 habitants en Landivisiau. A part les chevaux, les bovins étaient toujours à la base de l'élevage suivis par les porcs et par les moutons.

En somme, le Pays de Morlaix, comme une grande partie de la Bretagne, avait en 1733, une économie fondée sur trois secteurs : la culture des céréales, l'élevage et la production textile. Contrairement à ce qu'écrivait Arthur Young dans ses " Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789" la Basse Bretagne n'était pas qu'un pays de landes. On cite souvent le chiffre de 43% de terres incultes mais il faut considérer que sous ce terme on plaçait les landes mais aussi les terres en jachère, les zones marécageuses, les dunes, en somme toutes les terres impropres à la culture des céréales.

Par ailleurs, quand l'Intendant déclare que dans telle subdivision du Pays de Morlaix les récoltes suffisaient à satisfaire la population sauf en cas de mauvais temps, il faut pondérer la masse des récoltes par le nombre d'habitants. En cette première moitié du XVIII^{ème} siècle, les secteurs du Pays de Morlaix excédentaires en céréales étaient les moins peuplés et ceux dont le cheptel était le plus important. Les difficultés alimentaires croissaient en même temps que la densité de la population. Par ailleurs, le fumier fourni par le cheptel venait enrichir le sol des terres labourées. Ainsi, à cette époque, le Pays de Morlaix apparaissait, dans son ensemble, bel et bien, comme un pays riche du point de vue alimentaire. Il n'en était pas tout à fait de même pour le textile, presque totalement dans les mains des paysans, mais qui était à leurs yeux, un complément de l'agriculture dont il contrariait parfois les travaux. Si l'on ajoute la médiocrité des routes, l'indigence commerciale des trop

nombreuses foires, la pauvreté des "débouchements" [débouchés] comme on disait au XVIII^{ème} siècle, on comprend qu'il ait pu y avoir coexistence d'une abondance de la production (qui ne tenait pas compte de la poussée démographique) et d'une consommation déficiente pour les plus pauvres.

En 1794, Cambry se réjouissait de la richesse du Pays de Morlaix, de l'abondance de la nourriture sur les marchés et sur les tables paysannes ^{82 p 38}

Mais en 1852, les guerres de la Révolution et de l'Empire sont passées, en laissant de profondes traces : d'après l'enquête agricole

" Le siècle commence en 1801, avec la disette, du fait de la plus mauvaise récolte et de la consommation extraordinaire des escadres réunies dans le port de Brest" ^{45 p 366}

Et pourtant depuis les années 1780 et jusqu'en 1811, la tendance au réchauffement du climat s'est étendue jusqu'au Groenland ^{39 - 1 p 74}. Par conséquent, le mauvais temps ne pouvait être la cause de la disette.

En 1804 - 1805 - 1806, l'abondance des récoltes fut telle que les fermiers ne pouvaient écouler leur production.

En effet, Napoléon I^{er}, empereur depuis 1804 était en guerre contre la coalition de l'Autriche, la Russie et l'Angleterre. De ce fait, les communications maritimes autour de la Bretagne étaient à peu près impossibles, la maîtrise des mers appartenant à l'Angleterre depuis la victoire de l'amiral Nelson à Trafalgar en 1805. L'Empire s'achevait, dans la guerre, en 1815 et Louis XVIII succédait à l'Empereur sans mettre fin aux difficultés du pays.

A cette période agitée, peu propice au commerce international, s'ajoutait une reprise du Petit Age glaciaire. En 1816, 1817, 1818 les printemps et les étés furent particulièrement froids et pluvieux, à tel point qu'on notait une forte avancée des glaciers alpins ^{39 - 1 p 74}. Les conséquences furent dramatiques pour la population bretonne y compris dans Le Pays de Morlaix. Ces trois années furent des années de disette. Les voyageurs dans le Finistère signalèrent dans de nombreux endroits des morts de faim sur les chemins ^{45 p 369}

Cette disette se prolongea jusque vers 1840 époque à laquelle elle fut renforcée par la maladie du mildiou qui s'abattit sur la pomme de terre. Les récoltes de ce tubercule furent détruites dans les pays voisins comme l'Irlande qui achetèrent massivement en Bretagne des pommes de terre non atteintes et surtout des céréales comme l'avoine dont les prix flambèrent. Or, ces deux produits étaient la base de la nourriture des populations les plus pauvres comme les petits paysans, les journaliers, etc.. Ce qui fait écrire au préfet du Finistère en 1847 :

"C'est en effet dans les communes qui avoisinent Morlaix et Saint Pol de Léon, que l'on vit le plus de familles réellement dépourvues de tout moyen d'alimentation, et le plus grand nombre de mendiants parcourir les routes et les campagnes. Cela a pu tenir, sans doute, à ce que, dans ces cantons, l'on sème moins de blé noir que dans l'ancienne Cornouaille, et que par conséquent la

pomme de terre, qui y manqua d'ailleurs, l'année dernière, ...y entre d'ordinaire pour une quantité beaucoup plus considérable dans l'alimentation des campagnes " 39 p 371 .

En clair, les parties les plus riches du Pays de Morlaix, celles qui cultivaient beaucoup de blé furent celles qui connurent non seulement la disette mais la famine. Apparemment la Misère dans l'Abondance n'était pas une expression illogique.

Ces catastrophes alimentaires ne doivent pas cacher un fait, lui aussi bien réel : les progrès de l'agriculture.

De 1820 à 1830, les landes et les jachères furent réduites d'un tiers, les premières par défrichements, les secondes par l'amélioration du sol consécutif à l'arrivée des engrais chimiques, mais également grâce à l'impulsion donnée par les nouvelles écoles d'agriculture.



Photo n°16 : Champ d'artichauts près de Plouescat.

Ce fut aussi grâce à la mise en service d'un bateau à vapeur, partant de Morlaix pour livrer au Havre d'énormes quantités d'artichauts, oignons et choux - fleurs, faisant ainsi la fortune des cultivateurs roscovites.

Était - ce le début d'un élan vers l'innovation et le progrès dans le Pays de Morlaix ?

Pas tout à fait.

Certes, les progrès agricoles, augmentant la productivité, entraîneront une importante baisse des prix des produits alimentaires. On refit les chemins reliant les villages pour qu'ils soient accessibles aux charrettes, peu utilisées au début du XIX^{ème} siècle. Mais surtout, le chemin de fer atteignit Brest par Morlaix. En 1867, on pouvait aller de Nantes à Brest puis de Morlaix à Rennes. En 1913, la voie ferrée joignait Morlaix à Roscoff. C'était important mais les trains étaient lents (20 km/heure) et peu nombreux.

Ce développement considérable des voies de communication, assez modeste en matière maritime, permit une plus grande ouverture aux innovations venant de l'extérieur.

Les charrues furent perfectionnées, les machines à battre remplacèrent le fléau. Ceci rendit possible le recul des landes et la disparition des jachères.

De ce fait la céréaliculture, en Pays de Morlaix, augmenta de 1860 à 1913, mais plus encore les cultures légumières. Le long du littoral, la culture légumière vers 1880 prit un essor considérable.

En 1905, Ardouin - Dumazet écrit :

"Cette culture intensive s'étend sur un parcours de 20 km : d'épais murets de pierres sèches recouverts de terre, plantés d'ajoncs, ferment chaque enclos, donnant ainsi une grande monotonie de paysage. Les artichauts, choux - fleurs et oignons sont presque exclusivement cultivés. La récolte se fait en hiver" 47 p 213 .

Dès 1828, un jeune agriculteur roscovite eut l'idée d'aller vendre ses oignons à Plymouth. Le succès fut rapide. Après 1850, alors que les industries morlaises entraînaient un fort exode rural, des agriculteurs prirent chaque année la route de l'Angleterre où on les nomma "Johnnies". De 200 en 1860 ils passèrent à 1300 en 1909. La crise économique de 1929 freina sérieusement l'arrivée des Johnnies qui n'étaient plus que 1000 en 1932. Après une longue interruption de 1939 à 1955, due à la Seconde Guerre mondiale et aux restrictions imposées par le gouvernement britannique, les Johnnies n'étaient plus que 852 en 1956 et en 1984 ils n'étaient plus que 33⁷⁷. La zone légumière en 1975 atteignait 55% des terres labourables à Roscoff. La quasi totalité des exploitants agricoles de Roscoff, Sibiril et Carantec, cultivaient essentiellement des légumes. Les champs étaient petits, comme les exploitations qui ne dépassaient pas, en moyenne, 8 hectares.

Le travail était morcelé car la prudence vis à vis du gel et des aléas de la vente nécessitait la diversification des cultures. L'élevage, bien que très réduit, faisait partie aujourd'hui plus ou moins remplacés par des machines qui nécessitent de gros investissements entraînant, à leur tour, la concentration des exploitations.

Ceci nous conduit à considérer le parcellaire du Pays de Morlaix. L'examen des plans cadastraux, datant du milieu du XIX^{ème} siècle, nous montre des parcelles généralement rectangulaires tant à Plouénan qu'à Taulé, St Vougay; Plouvorn a des parcelles plus massives et parfois très grandes, probablement plus anciennes que les parcelles rectangulaires.

Ces parcelles sont souvent limitées par des talus en terre, pas très hauts, rarement en pierres sauf dans la zone légumière, parfois plantés d'arbres . C'est le bocage.

Vers 1950, la recherche constante de la productivité par l'utilisation intensive des machines, a amené les cultivateurs à s'interroger sur la place que les talus occupaient. On estime que les talus couvraient à cette date, environ 10% de la surface agricole utilisable (SAU). D'où la destruction de nombreux talus dans le Pays, comme dans l'ensemble du Finistère.

On facilitait ainsi l'érosion des sols et depuis quelques années on reconstruit, non sans frais, les talus.

"Ici l'homme ni le vent n'aiment l'arbre" a-t-on souvent dit et écrit. Le bocage n'existe pas partout. Non seulement il est plus rare dans les régions littorales battues par les vents mais il disparaît localement, par taches, sur l'ensemble du Pays de Morlaix. Ce sont alors les champs ouverts : Mez, pluriel Méziou ou Mezou en breton. En Taulé 5% des toponymes ont le terme Mez, près de 6% en Plouénan, 5% aussi en Plouvorn. Ils se trouvent aussi bien sur les collines que dans les vallées. Ce sont des champs labourés où l'on cultive du lin ou des champs abandonnés depuis longtemps.

Ainsi, petits talus souvent dénudés, remembrements qui les suppriment, champs ouverts depuis longtemps, tout tend à faire disparaître les obstacles à la vue lointaine. D'où cette impression de monotonie que l'on ressent en venant du Trégor.

Le bulldozer est devenu l'outil du changement des paysages ruraux. Les chemins creux dont l'éroitesse et la boue accumulée, gênent le passage des énormes tracteurs et des envahissantes moissonneuses - batteuses, sont élargis, remblayés quand ils ne sont pas asphaltés.

Le bouleversement du paysage rural, fortement encouragé par les subventions, le remplacement de la haie par la clôture électrique surnommée *paotr saout = gardien de vaches*, tout cela transforme la campagne en un *espace agro - industriel*^{45 p 521}. Pour ajouter à l'uniformisation, est venue la révolution du maïs.

En 1950, le maïs - grain et le maïs - fourrage étaient quasiment inexistantes en Pays de Morlaix. En 1970, le maïs - grain couvrait moins de 1% de la SAU, mais le maïs - fourrage encore rare au nord de Plouvorn faisait son apparition dans le sud. En 1988, le maïs - fourrage représentait, en moyenne, 5% de la SAU dans le sud mais restait rare dans les régions littorales.

Les céréales qui, nous l'avons vu, étaient les bases de l'agriculture de ce Pays couvraient, en 1955, moins de 25% de la SAU dans les régions littorales et près de 27% au sud de Plouvorn. En 1988, la part des céréales tombait à moins de 10% au nord et restait stable au sud. L'élevage suivait la même évolution.

Les cultures légumières largement dominantes en 1955 dans les zones littorales, de Plouescat à Morlaix en passant par Roscoff et St Pol - de - Léon, formaient une tache qui s'élargit d'année en année. En 1988, le sud qui jusque là était en retrait par rapport au nord est gagné par les légumes. Cette transformation s'est accompagnée d'une concentration des exploitations.

Dans la zone légumière, la moyenne des exploitations est passée, de 1955 à 1988, d'environ 8 hectares à 14 hectares, avec une augmentation plus grande dans le sud que dans le nord. Le sud où l'élevage a gardé une place importante en favorisant d'ailleurs l'élevage porcin aux dépens de celui des bovins.

Aujourd'hui le paysage du Pays de Morlaix s'est considérablement transformé et l'on distingue une nette séparation économique entre les régions littorales et le sud, plus traditionnel.

Quelle impression retirons - nous de nos longues pérégrinations dans le Pays de Morlaix ?

Nous ne suivrons qu'à demi André Meynier quand il écrit^{84 p 70} :
"Est-ce à ce climat sans brusquerie qu'est dû le tempérament calme et grave de l'habitant? Ce serait évoquer un déterminisme bien imprudent".

Nous n'avons pas vu de gens ni plus ni moins calmes qu'en Trégor. C'est affaire personnelle et non d'un Pays. Nous y avons été chaleureusement accueillis pour décrypter les toponymes.

Pays des grands espaces découverts, pays des églises, des chapelles et des croix au bord des chemins, c'est l'impression la plus forte. Point de surprise en traversant les champs, à la différence du Trégor, ici on voit de loin ce qui s'y fait, ce qui s'y trouve. Nous avons aussi parcouru 600 000 ans d'histoire rurale sans sentir de changements brutaux dans les paysages, mais un cheminement lent, souvent tardif, dans le calme, loin des 'aventures révolutionnaires'.

Le Pays Pagan:

Carte n° 14 : Carte des communes composant le Pays Pagan, tel que nous l'avons délimité.



Etrange ! Les auteurs d'ouvrages sur la Bretagne, en abordant les Pays du Finistère se divisent en trois catégories :

- Ceux qui veulent ignorer jusqu'au nom du Pays Pagan, même s'ils en décrivent quelques aspects
- Ceux qui abordent la question du Pays Pagan mais l'abandonnent aussitôt.

"Pas de limite, pas de caractère propre : la Paganie est à reléguer au rang des légendes dont les fondements sont maintenant oubliés" 84 p 55 "

- Enfin, ceux dont nous sommes, qui ambitionnent d'étudier un Pays Pagan, tout en sachant qu'on leur reprochera d'avoir choisi des limites inexactes.

Nous allons étudier UN Pays Pagan, laissant à d'autres le soin d'en trouver d'autres limites.

André Meynier le définissait ainsi :

"Beaucoup d'auteurs parlent d'un pays 'Pagan' sur la côte de la Manche, peuplé de gens assez rustres, pilleurs d'épaves, naufrageurs, agresseurs de douaniers" 84 p 55 "

Mais on ne peut définir un Pays sur la base de la délinquance. Que signifie le mot Pagan et le nom de ses habitants, les Paganiz ? On l'a traduit par païens, et paganiz désignerait les païens. Pour d'autres auteurs Pagan vient du latin *pagus* d'où est venu le mot paysan. Pendant longtemps, d'ailleurs paysan et païen étaient synonymes.

Non seulement l'accord ne s'est pas fait sur l'origine du mot Pagan, mais les limites du Pays Pagan ne sont pas clairement définies. Cela va de la commune de Plouguerneau seule, au canton de Lesneven considérablement élargi jusqu'à comprendre Plouguerneau et Landivisiau. Et pourtant le mot est attesté en 1672 dans un registre de baptême de Kerlouan.

Nous avons limité le Pays Pagan, à six communes, qui ne semblent pas contestées : Plouguerneau, Guissény, Kerlouan, Brignogan, Plouneour - Trez,

Goulsen et Plouider . Toutes ces communes ont une façade, plus ou moins longue, maritime.

La superficie totale de ces communes est de 13194 hectares, ou 131, 94 km², 14 202 habitants y vivaient en 1993 soit une densité de 108 habitants par kilomètre carré. C'est donc un petit Pays mais densément peuplé.

Carte n° 15 : Le Pays Pagan.

La géologie joue un rôle non négligeable dans l'histoire du Pays Pagan. Le soubassement est constitué de granite migmatique de l'embouchure de l'Aber Wrac'h à Le Curnic (carte n°16) et à l'embouchure du Quilimadec à l'Est.

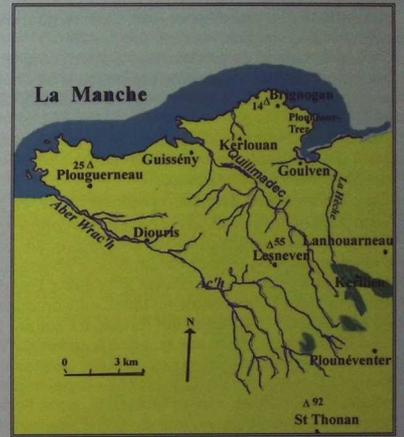
NB: Le mot migmatite et son adjectif migmatique, féminin vient du grec *migma* qui signifie : mélange. La migmatite est un mélange de roches granitiques et gneissiques. Un granite migmatique est donc un granite associé à du gneiss.

Le Quilimadec écrit Ogée en 1843 est une petite rivière de 26,5 km et s'appelle aussi le Hauc, le Lavingat et le Roudouhin.

Depuis le Quilimadec jusqu'à la baie de Goulsen s'étend un massif granitique formé par le granite de Brignogan.

Ces roches ont été usées mais restent hérissées de pointements granitiques qui percent le sol et s'élèvent parfois d'une bonne dizaine de mètres au-dessus de lui.

Photo n° 17 : les et ilots à Lilla.



Ces chicots rocheux, plus ou moins brisés et décomposés ont souvent formé des chaos rocheux.

Ce plateau se prolonge en mer où émergent de nombreuses îles, îlots et rochers bien visibles près de Lilia par exemple .

Entre les blocs de granite, leur décomposition a formé une couche d'arène granitique plus ou moins mélangée d'un limon loessique sur lequel reposent une zone dunaire et la plage. C'est le cas des nombreuses plages de la côte Ouest.

Ces plages sont séparées par des caps et pointes granitiques qui les dominent d'une dizaine de mètres de hauteur. Les pointes elles-mêmes sont ourlées d'un platier très rocheux.

NB: Un platier est une surface, rarement plane, en faible pente vers la mer, située sur l'estran et constituée de roches en place très résistantes.

Plus à l'Est, le plateau se termine brusquement par une falaise morte d'une cinquantaine de mètres de hauteur, s'abaissant d'Ouest en Est vers Guissény. Entre le pied de la falaise et la mer s'étend la zone marécageuse de La Palud qui vient buter contre un épais cordon dunaire d'une douzaine de mètres de hauteur. Cette zone est fermée à l'Est par le ruisseau de Quillimadec.

La falaise se termine sur la mer à la grève de Vougot, les éboulements y sont fréquents car la falaise est constituée, pour une bonne part, de dépôts périglaciaires c'est - à - dire formés de sols gelés profondément, lors des glaciations quaternaires, quand les galets, sous l'effet du froid se brisaient (gélifraction). Ces sols gelés, lors du réchauffement du climat ont formé des coulées de solifluxion. Ce fut la base des sols quaternaires sur lesquels évoluèrent les hommes préhistoriques. On y a trouvé des charbons de bois et des silex taillés, notamment dans l'Anse de Tresseny, au nord de Guissény.

Le Pays Pagan pendant la Préhistoire de 300 000 ans à 3 000 ans avant notre ère.

Les traces les plus anciennes, connues, de l'existence de l'Homme en Pays Pagan, remontent au Paléolithique moyen, entre 130 000 ans et 79 000 ans, avant notre ère. Elles sont situées sur la rive gauche du Quillimadec, en Tresseny, à 500 mètres au nord de Guissény.

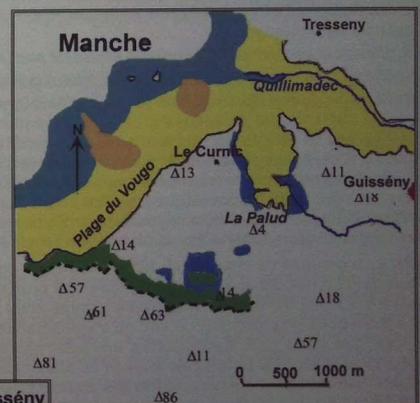
Cette arrivée de l'Homme, relativement tardive, correspond à une période climatique favorable. La troisième glaciation quaternaire, dite du Riss, s'était achevée 10 000 ans plus tôt, environ. Le réchauffement climatique était suffisant pour effacer toute trace de gel du sol et pour permettre l'existence d'une faune et d'une flore des régions tempérées chaudes. Parallèlement, le niveau de la mer s'était élevé bien que restant légèrement au-dessous du niveau actuel.

L'Homme qui foulait la terre pagane était proche de l'Homme de Cro - Magnon, c'est - à - dire un Homo sapiens sapiens, de petite taille. A partir de 85 000 ans avant notre ère il dut affronter un nouveau refroidissement du climat qui annonçait la quatrième glaciation quaternaire, dite du Würm. Elle se manifesta dans le paysage par la disparition des arbres et l'installation d'une steppe à Graminées. Cette glaciation entraîna également une forte baisse du niveau des mers qui put atteindre 170 mètres au-dessous du niveau actuel . Il y eut donc une régression marine qui put localement s'éloigner d'environ 20 km du littoral actuel. Ce faisant la mer découvrit des couches géologiques datant du Crétacé qui contenaient des rognons de silex.

Les hommes s'en emparèrent pour fabriquer des outils solides et coupants. Les découvertes faites à Beg - ar - C'hastel en Kerlouan, de Tresseny et de la Pointe St Michel au nord de Plouguerneau, datées de 35 000 ans à 8 000 ans av. JC, ont permis de constater que tous les outils étaient en silex, roche qui n'existe pas sur le territoire pagan actuel.

Il semble que pendant toute cette période les hommes utilisaient les chaos de rochers qui se dressaient sur le plateau, comme abri. Il y avait plusieurs types d'habitats : des habitats permanents situés à 15 ou 20 km au sud de la côte; des abris temporaires, sortes de bivouacs sur le littoral et peut - être sous la mer actuelle et des habitats secondaires pour exploiter les ressources locales, sortes d'habitats itinérants.

Carte n° 16 : Falaise morte (boisée), et marais de Le Curnic.



Légende de la carte de Guissény

- **Sable**
- **Rochers immergés à marée haute**
- **Bois et rebord supérieur de la falaise morte.**
- **Marais**
- Δ **68 Altitude en mètres**

Vers 7 800 ans avant notre ère, commence un net réchauffement du climat. Le niveau de la mer, qui était, au moment des phases les plus froides du Würm, environ 170 mètres au-dessous du niveau actuel, est remonté à 40 mètres au-dessous

de ce dernier niveau. Dans la région de Plouguerneau, le niveau des plus hautes mers correspondait au niveau des basses mers actuelles. Cette

remontée, rapide jusqu'à 5000 ans avant notre ère, se ralentit avec des brèves remontées et des brèves baisses. Au cours de ces oscillations du niveau de la mer, qui correspondaient à des successions de transgressions et de régressions, de grands cordons dunaires furent édifiés par la mer et provoquèrent la formation de marais et d'étangs littoraux comme à Le Curnic à l'Ouest de Guissény.

En plein Néolithique, en 2800 ans avant notre ère, le niveau de la mer était très proche du niveau actuel^{19 p 437}. Les preuves matérielles de la présence du Néolithique en Bretagne et plus spécialement en Pays Pagan sont peu nombreuses en raison de l'acidité du sol qui détruit les ossements et en raison des travaux agricoles récents. Cependant, deux facteurs peuvent aider à la conservation des vestiges humains :

Le premier facteur est la plus faible acidité du sol que procure la présence du sel.

Le deuxième est la présence de marais où la faiblesse de la teneur en oxygène est favorable à la conservation.

On n'est donc pas surpris par les découvertes faites dans le limon sous l'estran de Curnic et à Tresseny en Kerlouan. C'est là qu'on a trouvé des traces d'habitats néolithiques.

NB: L'estran est l'étendue de terrain couverte par la mer à marée haute et découverte à basse mer. La partie de l'estran constituée de sable qui est, par nature, instable et ne peut retenir la végétation s'appelle la Plage.

Le site de Curnic est une tourbière qui repose sur un ancien sol, très argileux. C'est le sol sur lequel évoluait les hommes qui vivaient ici au cours du quatrième millénaire avant notre ère, plus précisément vers - 3 500 ans. Ce sol repose sur un limon loessique jaunâtre souvent attaqué par les grandes marées. Sur le sol néolithique reposaient de nombreux foyers comprenant des pierres granitiques, brûlées par le feu, et une terre cendreuse noirâtre, très riche en morceaux de charbon de bois. Ces foyers pouvaient atteindre 1 m² encerclant un trou d'environ 20 centimètres de profondeur. Par ailleurs, on a trouvé des trous qui ont été interprétés comme étant des trous de poteaux en bois (bois qui a disparu). Sur ce sol, on a également trouvé des fragments de coupes, des petits bols, des écuelles, une jatte, plusieurs haches polies, des grattoirs en silex, des pointes de flèches en silex finement taillé. Ce sol et le matériel ont été datés d'environ 3500 ans avant notre ère.

L'analyse pollinique de la tourbière a permis de préciser qu'à cette époque il s'agissait d'un marécage parsemé de petits étangs d'eau douce, favorables à une installation humaine permanente.

La progression de l'eau sur le site en passe de devenir un lac provoqua le départ de la population néolithique, probablement assez nombreuse pour constituer une agglomération. Il semblerait que le site fut à nouveau occupé à la fin de l'Age du Bronze, vers 2000 ans avant notre ère^{86 p 51}.



Photo n° 18 : Maison sur pilotis.
Nous faisons l'hypothèse que l'habitat néolithique de Curnic était sur pilotis puisque aucun muret ne semble avoir été trouvé et que le sol était très humide, voire inondable. Ceci ne signifie pas nécessairement que le terrain était inondé. Des maisons gauloises datant de la Tène dans l'Aisne, mais aussi en Italie étaient construites sur pilotis hors de toute zone inondable^{110 p 164}. On peut, encore aujourd'hui, en Galice espagnole, voir de telles maisons (greniers ?)

Des découvertes sont toujours possibles, mais dans l'état actuel de nos connaissances, on constate qu'il n'y a pas eu, en Pays Pagan, de constructions mégalithiques spectaculaires, comparables au cairn de Barnenez, ni même de grands tumulus.

Douze mégalithes ont été répertoriés : 4 en Plouguerneau dont 2 menhirs et un dolmen; 2 en Kerlouan avec 1 menhir et une allée couverte; 2 menhirs en Brignogan, 1 menhir et 1 dolmen en Plouneour - Trez; 1 dolmen en Plouider et une allée couverte en Goulven. Ce qui fait 6 menhirs et 5 dolmens et allées couvertes. On sait que seuls les dolmens et allées couvertes étaient des monuments funéraires.

La modestie du mobilier funéraire contenu dans ces monuments, ainsi que le mobilier trouvé dans les habitats de Curnic et de Tresseny, permettent de penser que les populations néolithiques qui vivaient dans le Pays Pagan n'appartenaient pas à une 'élite princière'. Les choses se compliquent à partir de l'Age des métaux. Les premiers signes d'une activité métallurgique de l'Homme sont apparus vers 7 500 ans avant notre ère^{26 p 154}, en Iran, sous forme de perles en cuivre natif, naturellement presque pur, probablement travaillé à froid. Vers 5 000 ans avant notre ère, la métallurgie du cuivre gagna le centre et le Sud - Est de l'Europe: Hongrie, Roumanie, Basse vallée du Danube, Chypre. A cette époque la Bretagne est à la fin du Paléolithique et ignore la culture et l'élevage.

La métallurgie du cuivre n'atteint le sud de la France (Hérault) que vers 2200 ans avant notre ère. C'est l'Age du Cuivre, encore appelé le Chalcolithique.

Les premières utilisations du cuivre natif en Armorique sont datées d'environ 2000 ans avant notre ère.

Les objets en cuivre natif : pointes de lance, 7 poignards que l'on a qualifiés de 'chypriotes', 2 haches et 2 tiges de bronze étaient - ils

authentiques ou était-ce une importation douteuse du XIX^{ème} siècle ? Le problème n'a pas été résolu.

L'Age du Bronze fut, par contre, bien présent dans le Pays Pagan, avec de longues épées 'langues de carpe', en particulier en Kerlouan et en Plouguerneau.

Les analyses polliniques effectuées dans les sites reconnus de l'Age du Bronze, ont montré que l'on pratiquait à cette époque des défrichements par le feu. La destruction des arbres entraînait d'abord la naissance d'une ptéridaie (ensemble de Fougères aigle), qui spontanément laisse la place à une lande jeune à genêts (*balanec* en breton). Si l'on coupe cette lande jeune les Graminées prennent la place de la lande surtout si le sol est enrichi par de la cendre³³. Cela donne une pâture. Les labours et la céréaliculture prenaient la suite.

Photo n° 19 : Genêt à balai (*Cytisus scoparius*).

C'est une Légumineuse dont les racines portent des nodosités (petites boules) qui fixent l'azote de l'air. Une fois coupée la plante libère cet azote dans le sol, ce qui favorise grandement la croissance des Graminées.

Des pollens de céréales ont été effectivement trouvés dans les tourbières de Curnic en Guissény.

On peut avoir une impression de violence devant ces découvertes d'épées, de poignards et de haches que l'on trouve dans ces sites de l'Age du Bronze. Il faut nuancer cette impression. Les haches, quel qu'en soit le modèle, pouvaient servir pour abattre et débiter des arbres. Quant aux poignards et aux épées, il est vraisemblable que pendant les Ages du cuivre et du bronze, ce n'étaient que des armes d'apparat que l'on inhumait avec le propriétaire, probablement un chef. C'étaient donc des armes symbolisant le pouvoir plutôt que des armes de combat.

Vers l'an 800 avant notre ère, apparut, dans les zones côtières, l'exploitation du sel marin. Mais il est probable que ce sel était déjà utilisé au Néolithique.

Comment l'homme du Pays Pagan 'payait' - il 'les haches de dolérite provenant des ateliers de Plussulien (près de Corlay, dans les Côtes-d'Armor)? On peut faire l'hypothèse qu'il 'payait' avec du sel.

Le climat du Pays ne permettait pas d'obtenir du sel par l'intermédiaire des marais salants.

Il fallait faire évaporer l'eau de mer en la chauffant dans un récipient, appelé *auge*. Ce fut le cas à Curnic, en Guissény où on a trouvé un four à sel.

Le processus semble avoir été le suivant, selon Danzé^{36 p 166} :

"Au printemps et en été, on labourait le sable de l'estran..." afin que les grandes marées puissent déposer sur cette surface irrégulière donc plus grande que la



surface plane d'une plage, un maximum d'eau salée. Le sable était ensuite ramassé et transporté près d'une nappe d'eau douce (ou une source) pour le laver. L'eau du lavage, salée, était mise dans des récipients d'argile que l'on disposait au-dessus du feu. Au fur et à mesure de l'évaporation, on complétait certains vases avec la saumure des autres. Petit à petit la concentration en sel augmentait jusqu'à former un pain de sel sec que l'on pouvait transporter ou stocker. Ceci explique la localisation de la production du sel. Il fallait : l'eau salée de la mer, une grande plage pour accumuler l'eau salée, beaucoup d'eau douce pour le lavage, du bois pour le chauffage. Tout cela était réuni sur le site de Curnic.

Il paraît évident que cette production d'envergure dépassait les besoins en sel du site et qu'elle générait un commerce. Seules la conservation des viandes animales, gibier et poisson, peut expliquer l'ampleur de cette production. Le stockage de ces viandes salées permettait d'assurer de la nourriture pendant tout l'année et d'être moins dépendant des hasards de la chasse ou de la pêche. Ces viandes salées pouvaient être aisément transportées sur de grandes distances.

Une des conséquences de cette production de sel fut la nécessité de la sédentarisation de la population. La céréaliculture, à elle seule, n'entraînait pas la sédentarisation ou seulement une sédentarisation saisonnière. Par ailleurs, il est probable que cette production occupait un nombre non négligeable de personnes, et ceci au printemps et en été au moment où les travaux de la céréaliculture étaient importants. Il y avait donc un appel de main-d'œuvre. Si c'est exact, d'où venait-elle ? Nous n'avons pas de réponse sérieuse à cette question. Si une population extérieure est arrivée, elle ne devait pas être hostile.

L'Age du Fer, qui succéda à l'Age du Bronze vers 700 ans avant notre ère, est divisé en deux époques :

- L'époque de Hallstatt, ou Premier Age du Fer, de 700 ans à 600 ans environ, avant notre ère.

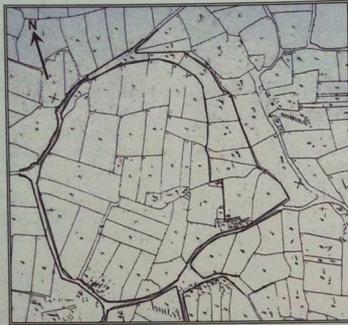
- L'époque de la Tène, de 600 ans à 75 ans avant notre ère.

Nous avons déjà évoqué l'époque de Hallstatt. A l'époque de la Tène, la plus grande partie de la population du Pays Pagan devait vivre en habitat dispersé et souvent sur un point élevé. On a découvert, près de Guissény, à Toulhouarn, des vestiges d'un habitat situé près de la crête de la falaise morte. Ce site était entouré de fossés à section triangulaire, parallèles aux courbes de niveaux. Ces fossés contenaient des objets datés de 450 ans avant notre ère, donc de la Tène : restes de cabanes en bois incendiées, foyers, meules pour écraser des céréales et fragments de poteries.

Si l'on se réfère aux cas comparables situés hors du Pays Pagan, comme celui de Kersigneau - St Jacques en Plouhinec, à l'Est d'Audierne, on peut dire que ce genre de site de l'Age du Fer était entouré de fossés, de talus et parfois de palissades, qui délimitaient des enclos^{31 p 266}. Ces clôtures ne constituaient pas des défenses, tout juste des protections contre les loups et les voleurs. On n'a pas l'impression que ce Pays vivait dans l'insécurité.

Fossés, murets et talus ont disparu depuis fort longtemps et des chemins ont souvent pris leur place. Mais la forme de l'enclos reste visible.

Carte n° 17 : Enclos (trait renforcé) extrait du cadastre napoléonien de Plouguerneau, feuille 2, section de Lesmel ⁸⁷.



La confusion est possible avec les vestiges de fermes gallo-romaines ou avec les rans médiévaux. Seules des fouilles sérieuses pourraient faire le partage entre ces divers types d'enclos agraires.

Nous ne possédons pas de renseignements archéologiques précis sur les enclos agricoles du Pays Pagan. Seul le parcellaire des champs nous révèle leur existence. Cependant des recherches récentes sur des vestiges gaulois de ces exploitations agricoles de l'Age du fer hors de Bretagne ont confirmé l'existence d'enclos fermé par un muret précédé d'un large fossé et d'un talus.

Les enclos de forme elliptique ou seulement curviligne sont généralement datés de la Tène moyenne (entre 250 ans av. J.C. et 120 ans av. J.C.). A la Tène finale (entre 120 ans av. J.C. et 52 av. J.C) les limites des enclos deviennent rectilignes. Mais cette modification n'eut pas de conséquence sur le contenu de l'enclos.

Il semble que le couple talus - fossé ait été déterminé par la volonté de faire un talus, le fossé n'étant que la conséquence du talus. En effet, les fossés étaient souvent rapidement comblés par ce qu'il faut bien appeler des ordures de la vie quotidienne.

A l'intérieur de l'enclos, il y avait de une à une dizaine de constructions, souvent alignées à proximité des fossés. Ces constructions étaient parfois séparées les unes des autres, par une palissade. Le plan des maisons tendait au début de la Tène vers l'ovale, puis devint rectangulaire.

Les mobiliers trouvés, en particulier dans les fossés, montrent que les constructions étaient spécialisées : habitation, grenier, grange, étable... Certaines étaient fermées à clé, d'autres non.

Incontestablement, il y avait des habitats riches où l'on trouvait : parures, bijoux, armes, amphores, monnaies.. et des habitats pauvres qui en étaient dépourvus. La séparation sociale apparaissait encore plus nette avec les enclos aristocratiques qui possédaient un porche et un petit enclos funéraire privé. Ceci évoque déjà ce que seront les *villae* gallo-romaines.

Dans ces enclos, on cultivait des céréales, surtout du blé et du seigle, et on élevait des porcs, des moutons et des chèvres.

L'occupation romaine du Pays Pagan ne semble pas avoir modifié

profondément le paysage rural. Pas de cadastre romain, comme dans la région de Rennes, pas de nouvelles constructions affichant un style romain. Seules des monnaies romaines trouvées à Plouguerneau rappellent leur passage. Il y avait tout de même la route romaine qui passait par Plouguerneau et se terminait à la plage St Cava.

Les paysages ruraux en Pays Pagan pendant le Moyen Age, du VI^{ème} au XVI^{ème} siècle (550 à 1532)

Il y a de nombreux exemples de ces enclos en Pays Pagan qui pourraient confirmer leur ancienneté. La *Vie de Saint Goulven*, écrite il est vrai au XII^{ème} siècle indique que les parents de ce saint auraient débarqué, en 540, non loin du village de ce nom, en venant du Cornwall. Ce qui nous intéresse, c'est la donation faite à Goulven par le comte Even ^{90 p 156} :

"Le comte Even lui accorda de bon cœur et donna au monastère autant de terre que Goulven pourrait en cerner en un jour. Or, au fur et à mesure que Goulven s'avancait, le sol s'élevait à ses talons, formant une sorte de fossé [fossé et talus sont confondus à cette époque. YB] distinguant ainsi cette nouvelle donation du reste des terres du seigneur du Léon".

Photo n° 20 : Penity en Goulven. Au fond la Grève de Goulven. Au premier plan une partie de l'enclos où se trouve aujourd'hui une chapelle.



On peut en conclure que les talus existaient en ce pays avant le sixième siècle et qu'ils constituaient une affirmation de la propriété, sans parler de l'affirmation d'un caractère sacré inviolable. Nous avons très peu de renseignements sur l'arrivée de Bretons insulaires en Pays Pagan. Cependant, Bernard Tanguy écrit à propos de Plouguerneau ^{3 p 164} :

"Le nom de cette paroisse bretonne primitive ou ploë est d'origine ethnique et laisse supposer un établissement majoritaire d'émigrés bretons venus de la Cornovia insulaire, aujourd'hui la Cornouaille anglaise"

De son côté, Kerlouan désignait au XIV^{ème} siècle une paroisse provenant du démembrement de la paroisse primitive de Ploesezni, mot formé avec ploë = plou = paroisse et sezni désignant Saint Sezni, moine irlandais qui aurait vécu au sixième siècle († 529). Il aurait débarqué avec 70 de ses disciples sur une grève du rivage de la commune de Kerlouan où il aurait bâti un Pénit (maison de prière) avant de fonder un monastère à Guissény, nom formé avec Gui = gwik = bourg et sény = sezni. Il aurait franchi le Quilimadec à Treissény mot formé avec treiz = trei = passage et szeni ^{50 p 364}.

Bien sûr, les *Vies des Saints*, ne sont pas des modèles d'oeuvres historiques. Leurs auteurs voulaient avant tout propager leur foi et édifier leurs fidèles. Mais à l'insu de leurs auteurs, ces *Vies* peuvent nous fournir de précieux renseignements. Quel intérêt auraient ils eu à déformer l'origine géographique des immigrants et leur lieu d'arrivée en Armorique ? Certes, ils ont pu grossir l'effectif des disciples et même donner à leur héros des caractères qui appartenaient à d'autres, décrire avec des yeux du douzième siècle des événements du cinquième siècle, falsifier des noms. A nous d'essayer de séparer le grain de l'ivraie.

Nous en concluons donc, que des Bretons insulaires sont arrivés, par petits groupes et progressivement vers le quatrième et le cinquième siècles, en Pays Pagan. Etaient-ils en nombre suffisant pour marquer de leur empreinte le paysage rural ou se sont-ils noyés dans une population beaucoup plus nombreuse ?

Il apparaît que l'Armorique, à la fin de l'époque gallo-romaine, a connu une nette diminution de l'activité humaine, suffisamment nette pour qu'elle entraîne la diminution des cultures céréalières et de ce fait une forte diminution des pollens de blé que l'on a constaté dans les analyses polliniques.

"Au moment où s'effondrait l'Empire romain, dans le tourbillon des peuples qui parcouraient l'Europe, ce qui se passait en Armorique dut paraître bien secondaire" ^{12 p 21}.

La plupart des auteurs estiment qu'à la fin du IV^{ème} siècle de notre ère et au V^{ème} siècle, l'ensemble de la Gaule comptait environ 6 millions d'habitants et que ce nombre tomba à 3 millions quand les invasions des Vandales, Alains, Suèves, Wisigoths, Francs, Goths et Huns, ravagèrent l'Europe entre 406 et 490 ans ^{59 p 23}.

L'Armorique du cinquième siècle ne dépassait probablement pas 300 000 habitants. Ce fut donc dans une région peu peuplée que débarquèrent les Bretons insulaires et leur influence n'a pas du être négligeable. Ceci ne veut pas dire que le Pays était vide et couvert de forêts.

Les avis divergent encore pour savoir comment les Bretons insulaires furent accueillis par les Armoriciens et plus précisément par les Paganis. Quoi qu'il en soit ces immigrants semblent avoir agi avec prudence en ne cherchant pas à modifier les limites politico-administratives du Pagus Daoudour, le "Pays entre deux eaux" qui s'étendait de l'Aber Wrac'h au Queffleuth. Les moines d'Outre-Manche, que l'on appelait les Saints, créèrent de toutes pièces une organisation ecclésiastique basée sur les paroisses primitives appelées *Ploë* ou *Plou* rassemblant une communauté de fidèles. Ce Plou eut bientôt pour centre un bourg ou *Gwik*.

On ne sait presque rien sur le paysage rural de ces plous dans les premiers siècles de leur existence. Il apparaît seulement que du IX^{ème} au X^{ème} siècle, la céréaliculture était toujours dominante et que le Pays se repeuplait. On comprend que cette période ait pu être qualifiée de "siècles obscurs".

C'est pourtant pendant cette période que les Vikings pillèrent les monastères bretons. Il ne semble pas que le paysage rural en ait été profondément modifié.

C'est à partir du XI^{ème} siècle que des changements apparurent et la source essentielle de renseignements est, encore une fois, la toponymie. Nous avons relevé, sur les cadastres napoléoniens datant du début du XIX^{ème} siècle de Plouguerneau, Guissény et Goulven, 532 toponymes ainsi que les lieux - dits des communes de Kerlouan, Brignogan, Plounéour-Trez et Plouider cités sur la carte IGN au 1/25 000.

Les toponymes en Ker dominent largement l'ensemble des toponymes puisqu'ils représentent au minimum 25% des toponymes et atteignent 39% en Plouguerneau. Ces noms en Ker désignaient toujours un lieu habité et, ainsi orthographiés, ils étaient très rares avant le XI^{ème} siècle et après le XIII^{ème} siècle.

Par ailleurs, dès le XI^{ème} siècle, le terme Ker - était très souvent suivi par le nom d'un homme que l'on considérait comme ayant été le fondateur d'une exploitation agricole familiale. C'est ainsi qu'en Plouguerneau 14% des noms en Ker - étaient suivis d'un nom d'une personne : Kerelven que l'on peut traduire par *Chez Even*, Kerizoc = chez Isaac, Kerazan = chez Azan,... Mais ceci ne nous aide guère pour restituer le paysage rural de cette époque.

Viennent en deuxième position les toponymes en Ker - se rapportant au relief avec les toponymes en crec'h = colline (8%) ainsi que des toponymes relatifs aux plantes (8%) comme le Sureau, le Chêne vert, le Chêne pédonculé, l'Orme, le Lierre et les Fèves. Ceci évoque un relief vallonné sillonné de cours d'eau.

Le terme Coat ou ses dérivés (non associés à Ker -) désignant la présence de la forêt, ou le plus souvent, d'un bois n'apparaît que 3 fois dans les 356 toponymes de Plouguerneau et également 3 fois dans les 160

toponymes de Guissény. On peut donc émettre l'hypothèse, très vraisemblable, que les forêts étaient quasi inexistantes au Pays Pagan aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles. En fait, elles devaient être réduites à des bois de faible superficie comparables au bois qui recouvre actuellement le front de la falaise morte de Vougo.

Cette hypothèse peut être renforcée par l'existence de nombreux champs ouverts, c'est-à-dire non clos par des talus : 29% des toponymes de Plouguerneau sont en Mez ou en Méchou (pluriel de Mez) et 19% des toponymes de Guissény.

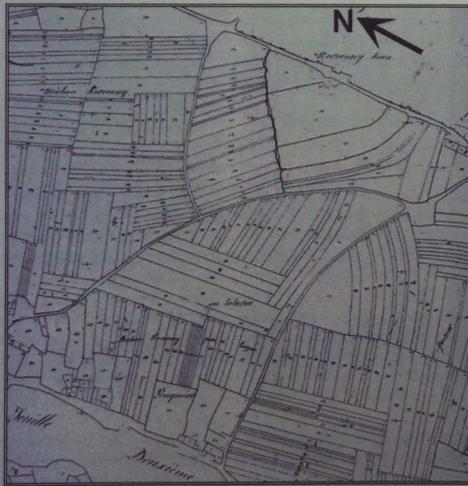
Ainsi le paysage rural du Pays Pagan, à cette époque, apparaît très ouvert, comme il l'est encore aujourd'hui.

On constate l'existence de plusieurs types de champs.

- Des champs plus ou moins irréguliers de forme massive ou rectangulaire et de superficie très variable. On en voit sur la carte n°17. Ces champs sont très anciens, datant de l'ancienne Gaule ou même du Néolithique. Ils sont le résultat de vieux défrichements de la forêt (probablement des chênaies).

- Des grands champs groupés formant un ensemble elliptique comme sur la carte n° 17. Leur groupement ressemble à des Rans comparables à ceux créés, en même temps que la quévaise par les moines cisterciens aux onzième et douzième siècles. Mais l'influence monastique en Pays Pagan ne paraît pas avoir été importante à moins qu'elle ait été indirecte. Ces ellipses culturelles sont plus récentes datant probablement de la fin du Moyen Age entre le XIII^{ème} et le XV^{ème} siècles.

Carte n° 18 :
Champs
ouverts, Mez
et Méchous
en
Plouguerneau



On distingue
les grands
champs,
anciens
divisés en un
très grand
nombre de
petites
parcelles non
closes allant

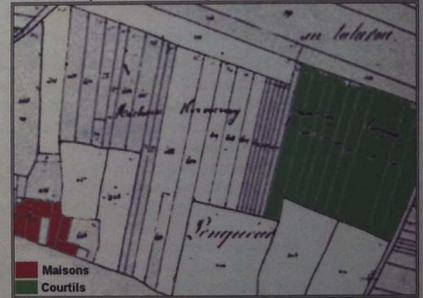
de 2 à 20 mètres de large pour 45 à 100 m de longueur. La plus grande de ces parcelles "en lanières" ne dépasse pas 2500 m² et la plus petite atteint environ 100 m².

- Troisième type de champs, des champs étroits, en lanières correspondant à la division des champs anciens.

Ces champs en lanières sont des champs ouverts. Or le vieux principe "il n'y a pas de champs aveugles, sans entrée de champ" implique que ces champs soient en bordure d'un chemin, ou qu'ils fassent partie d'un ensemble communautaire dans lequel chaque membre de la communauté peut accéder librement à sa parcelle en passant sur les autres parcelles de la communauté. Il ne serait pas pensable de traverser un champ de blé pour accéder à un champ de lin. La communauté doit donc s'entendre pour que les parcelles soient ensemencées de telle manière que le travail agricole ne soit pas gêné, ce qui implique une organisation de la rotation des cultures, c'est-à-dire des assolements.

Carte n° 19 :
Agrandissement d'une
partie de la carte n° 18

Ces champs ouverts
constituaient des Méchou,
appellation que le cadastre
napoléonien a conservé et
qui mérite quelques
explications.



Le champ, en breton moderne, se dit *park* (pluriel *parkou*), mais il désigne parfois "un champ clos par un talus" dans le Sud Finistère ^{55 p 12}.

Le vieux breton désignait un champ non clos par le terme *maes*, que l'on trouve encore dans un toponyme à Plestin - les - Grèves. *Maes* a donné de nombreuses variantes comme *maez*, *meiz*, *mez*, *meij*, etc. avec des pluriels aussi divers que *mézou*, *méchou*, *méjou* etc. Les deux derniers termes, *méjou* et *méchou* désignaient autrefois des groupes de parcelles non closes. Bien qu'ils soient des pluriels, on emploie ces termes au singulier : le *méchou*. Par exemple le Méchou Kervenny sur les cartes n° 18 et 19.

Au Moyen Age chaque parcelle du méchou appartenait à un exploitant différent mais le méchou constituait une seule unité fiscale, par exemple pour le paiement de la dîme ^{84 p 27}.

Le cadastre napoléonien de Plouguerneau, daté de 1841, est riche en enseignements. Nous prendrons comme premier exemple la Section N1, dite de l'Armorique, et plus particulièrement la feuille 1, à l'ouest de Lilia. la carte n° 18 en reprend une petite partie située à l'est de Enez Perch

(Ile aux rames pour les pois).

Trois lieux - dits en Ker occupent la totalité du terrain, soit environ 20 hectares, ce qui constitue fort peu de terres pour trois hameaux ainsi nommés:

- Kervenny bras et bian, formé avec Ker qui désignait au IX^{ème} siècle, sous la forme Caer, une place fortifiée. Dès la fin du neuvième siècle, Caer se transforma en Kaer. Le sens évolua parallèlement pour désigner non plus un lieu fortifié mais un domaine rural qualifié également de Ran. Kaer et Ran semblent avoir coexisté au X^{ème} siècle. Au onzième siècle on n'employait plus que caer puis Ker. A cette époque Ker, en milieu bretonnant désignait une exploitation agricole familiale, équivalent du terme *villa* en Haute Bretagne

67 p 300. Très souvent, Ker était accompagné du nom du fondateur de l'exploitation. Ce n'est pas le cas ici puisque *venny* accompagné de Ker est dérivé de *minic'hi* terme désignant un refuge d'un monastère ou d'un ermitage.

Peut - on dater avec précision la naissance de Kervenny ? Non "car il n'existe pas d'acte officialisant sa dénomination" 4 p 23. On peut seulement dire qu'il est postérieur au X^{ème} siècle, et probablement au XI^{ème}. On peut avancer aussi qu'il est antérieur au XIII^{ème} siècle car c'est à cette époque qu'en pays bretonnant on a cessé de créer de nouveaux Ker, remplacés par Ty.

- Kervézen est le deuxième hameau. Il a été formé avec Ker et vézen, terme dérivé de gwez = arbre. Si le copiste du cadastre napoléonien a confondu vézen et nézen, le sentiment de Deshayes est qu'il s'agit non de Kervézen mais de Kernézen où nézen dérive, sous la forme plurielle de Asen = ânes. D'où la traduction libre possible du "Village des Anes" au sens propre ou au sens figuré ?

En 1841, Kernézen rassemblait une douzaine de maisons, probablement des fermes. C'était donc plus un hameau qu'un village qui semblait régner sur un méchou, appelé *Méchou Kervenny*.

Ce méchou était constitué d'une quinzaine de parcelles non closes et, pour la plupart non bordées par un chemin. Ces parcelles allongées et étroites ne dépassaient pas 1 000 m² chacune. La plus grande mesurait 96 m x 10 m, la plus petite 50 m x 2 m. Deux parcelles avaient 96 m x 1,50 m.

Ces champs linéaires sont certainement le résultat de la division de parcelles plus grandes qui avaient accès au chemin conduisant de Kernézen à Lilia.

Ceci conduit à deux réflexions :

- Quand et pourquoi ces grands champs ont - ils été divisés ?
- Comment pouvait - on cultiver de telles lanières et que cultivait - on ?

Ces champs laniérés sont évidemment postérieurs aux grands champs irréguliers où l'on peut soupçonner des vestiges d'ellipses culturelles à l'ouest de Lilia avec de nombreuses parcelles curvilignes.

- Kerscao est le troisième hameau, le plus petit. Le cadastre ne porte pas la mention de méchou mais le maillage des champs est comparable à celui qui jointe les deux autres hameaux. On peut donc supposer que les parcelles laniérées sont regroupées en méchous.

Nous constatons, ici encore, que beaucoup de ces parcelles n'ont pas d'accès à un chemin.

Il est possible, maintenant, de tenter de trouver des réponses à nos deux réflexions précédentes. Les douzième et treizième siècles ont été considérés comme le Siècle d'Or du Moyen Age.

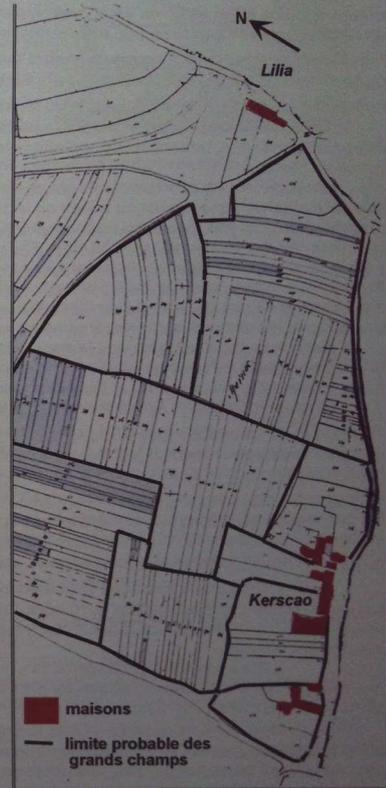
Carte n° 20 : Maillage des champs en Plouguerneau. Extrait du cadastre de 1841, hameau de Kerscao.

"Ce fut l'époque où les campagnes médiévales ont pu faire vivre le maximum de population" 91 p 203 "

Toute l'Europe occidentale connut un essor démographique considérable, un grand développement technologique et artistique. Une forte augmentation de la production agricole.

Nous avons vu qu'avant la conquête romaine, la Gaule comptait entre 5 et 7 millions d'habitants, donc entre 8 et 12 habitants au km². Il apparaît que la paix romaine s'accompagna d'une augmentation de la population gauloise jusqu'à 9 millions d'habitants au cours du troisième siècle de notre ère. La période des invasions, jusque vers l'an 1000, fut marquée par

une profonde diminution de la population dans toute l'Europe à tel point que certains contemporains y virent l'annonce de la fin du monde. Les grandes épidémies du deuxième et du sixième siècle ajoutèrent à la peur qui s'empara des populations et les firent prendre le chemin de l'exode.



Contrairement à ce que l'on a pu écrire ^{91 p 7}, il n'y a pas eu, du troisième siècle à l'an 1000, de détérioration des conditions climatiques, mais un réchauffement, modéré certes, mais suffisant pour provoquer un grand retrait des glaciers alpins, comme l'a montré Leroy - Ladurie ^{39 - 2 p 40}, et une transgression marine sur la côte nord de la Bretagne avec submersion de la forêt de Scissy en l'an 709 dans la Baie du Mont Saint Michel ^{21-1 p 19}.

Il y a donc une autre explication à la perte d'au moins 4 millions d'habitants en Gaule, ramenant la population gauloise au niveau d'avant la conquête romaine.

L'historien Duby décrivant la Gaule de l'an mil, en parlait comme des îlots de clairières disséminées au milieu de terres incultes. Ce qui fut probablement vrai pour bien des régions gauloises ne dut pas correspondre à la Domnonée et plus précisément au Pays Pagan. Bien que des terres aient pu y être abandonnées et reconquises par la lande et la forêt, les immigrants de Bretagne insulaire n'arrivèrent pas, entre le cinquième et le huitième siècle, dans un pays désert. Qu'aurait valu l'installation des moines à Penity, en Goulven, s'il n'y avait eu personne à convertir au christianisme ?

Il est donc vraisemblable que la population armoricaine du Pays Pagan fut renforcée par les "cousins" de Cornwall. Il n'y eut donc pas de dépopulation, mais localement, le développement de la population.

Le grand géographe André Meynier a étudié la question du laniérage des champs ^{46 p 155}. Rappelant qu'on a parfois fait du laniérage une conséquence du surpeuplement agricole et le point de départ d'institutions communautaires, il indiquait qu'on trouvait des champs en lanières dans de nombreux pays d'Europe, notamment dans l'Allemagne des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles après les guerres dévastatrices de cette époque et le repeuplement qui suivit. Prenant ensuite, au nord de l'Allemagne, l'exemple des campagnes frisonnes du XVIII^{ème} siècle, il dégagait deux hypothèses :

- Première hypothèse: Le laniérage s'est établi de façon à assurer à chaque habitant un fragment de terre labourable. Le fait que certaines des parcelles soient "aveugles" impliquait une forme de gestion collective et un assolement triennal.

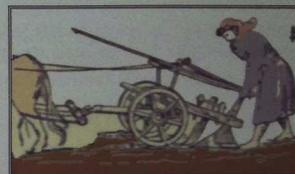
Cette hypothèse expliquerait la présence de petites parcelles mais pas nécessairement en lanière. D'ailleurs près des trois hameaux il y a de très petites parcelles non laniérées.

- Deuxième hypothèse: Le laniérage dans les régions de champs ouverts (openfield) serait la conséquence et non la cause de l'assolement triennal rendu nécessaire pour augmenter la production. La division en petites parcelles permettait à chacun d'avoir un fragment de terrain dans chaque sole.

NB: "L'ensemble des parcelles occupées par une même culture forme une sole et le mode de combinaisons des différentes soles constitue l'assolement

On appelle rotation l'ordre suivant lequel les cultures se succèdent sur chaque parcelle ^{110 p 49,}

Dessin n° 21 : Charrue du Moyen Age.



Le fait que de nombreuses parcelles soient "aveugles" permet de penser qu'il existait une gestion communautaire de la terre (le méchou) et que cette communauté était sous l'autorité d'un monastère. Les toponymes en *méchou*

Kervenny évoquent une protection religieuse probablement antérieure au XI^{ème} siècle. Gestion qui devait s'accompagner d'un assolement biennal ou triennal.

Que des grandes parcelles aient été divisées en petites parcelles, en raison de l'essor démographique, ne surprend pas. Mais pourquoi des parcelles en lanières et non des parcelles ramassées ? La technologie a ses exigences. Le labour exigeait l'utilisation de l'araire ou de la charrue.

L'araire, engin léger ne nécessitant qu'un bœuf ou un âne pour le tracter, avait plusieurs inconvénients. Son socle ne pénétrant pas profondément dans le sol un peu argileux, ne faisait que l'égratigner. De plus, il exigeait deux passages perpendiculaires l'un à l'autre. Par conséquent, l'araire était le plus souvent l'engin des champs plus ou moins rectangulaires. Il n'était donc pas utilisé au XIII^{ème} siècle en Pays Pagan.

La charrue, engin à roues, est lourde mais peut labourer profondément le sol. Elle nécessitait souvent 4 bœufs ou, parfois un cheval en tête et 2 bœufs (utilisés jusqu'au XIX^{ème} siècle). Ceci faisait un attelage d'au moins 4 à 5 mètres de long, qui devait faire un demi-tour à chaque extrémité du champ, alors que le conducteur devait déplacer la charrue pour un nouveau sillon. Cette partie du champ n'était donc pas labourée, mais parfois travaillée à la houe. Le paysan avait intérêt à réduire au minimum le nombre de ces demi-tours, ce qui était réalisé avec les champs laniérés.

Que cultivait-on ?

Des céréales avant tout et, parmi elles le blé était la plus estimée pour faire du pain, le "pain des villes".

Plusieurs espèces de blé étaient alors cultivées :

- le blé engrain dont nous avons déjà parlé, (*triticum monococcum*) que l'on a longtemps cultivé dans les terrains pauvres en Gaule, était originaire du Moyen Orient ^{26 p 104}. Il est encore cultivé à titre expérimental en Ardèche. C'était la céréale alimentaire de base depuis le Néolithique. Cependant il devint moins important à l'Age des métaux et surtout au Moyen Age pendant lequel le blé engrain devint progressivement une mauvaise herbe des champs cultivés en blé épeautre ^{110 p 61}.

- l'épeautre (*triticum spelta* ou *speltoïdes*), hybridation du blé dur et d'une mauvaise herbe des champs de céréales du Moyen Orient était également cultivé en Gaule et pendant le haut Moyen Age.

Semé en automne, cette céréale d'hiver n'avait que des rendements médiocres, 1 kg de graines ne donnant guère plus de 10 kg de blé.

Autre céréale d'hiver, le seigle dont la farine, moins appréciée était mélangée à celle du froment pour faire du "pain de campagne" .

Dessin n° 23 :Epeautre.....

-l'Amidonnier (*Triticum dioicum*) a la même origine que l'engrain. Mais la farine de ce blé ne pouvait servir pour faire du pain. Elle servait à confectionner des galettes. L'espèce est encore cultivée en Turquie.

Dessin n° 24 : Froment

- le Froment (*Triticum aestivum*) est le blé cultivé aujourd'hui en Bretagne.



Dessin n° 25 : Amidonnier.....

Céréale de printemps, l'avoine était nettement moins aimée que le blé et servait aussi à nourrir les chevaux qui tendaient à remplacer les bœufs. On trouve la présence de l'avoine dans *méchou mez pilat izella* où pilat désigne une céréale proche de l'avoine.

Les autres cultures semblent peu représentées sauf les fèves et le lin. L'importance des céréales se retrouve dans l'abondance des moulins. Ce sont, le plus souvent, des moulins à eau : on en comptait 7 en moins de 1 km entre Kerneac'h an traon et l'Aber Wrac'h, au sud - ouest de Plouguerneau.

Selon Marteville et Varin continuateurs d'Ogée, au milieu du XIX^{ème} siècle le Quilimadec faisait tourner quatorze moulins.

Ce paysage rural de Plouguerneau est - il valable pour la totalité du Pays Pagan ?

Le cadastre napoléonien de Guissény, réalisé en 1840, nous montre de grandes similitudes avec celui de Plouguerneau, notamment en ce qui concerne le maillage des champs. On peut noter cependant un nombre particulièrement élevé d'ellipses culturales isolant des parcelles étroites, parfois laniérées, toujours ouvertes, à proximité du bourg de Guissény.

Les toponymes évoquant l'existence de terres incultes sont plus nombreux qu'en Plouguerneau, ainsi que les toponymes signalant des défrichements. C'est le cas autour de Kervaro, sur le revers de la falaise morte où l'on note Craon Riou et Craon Kervaro, formés avec Craon = Krann qui désignait un essart d'ajoncs et de fougères, c'est - à - dire un terrain défriché pour le mettre en culture. Ceci est un indice sérieux du défrichement d'une chenaie qui fut ultérieurement remplacée par une lande jeune à Ajoncs d'Europe et Fougère aigle³³.

Mais il n'est pas certain que ces toponymes, qui ne sont pas en Ker, soient du XII^{ème} ou du XIII^{ème} siècle. Si l'on en croit Deshayes, spécialiste des toponymes bretons, le terme krann n'est apparu dans les textes qu'au XV^{ème} siècle. Les défrichements en Guissény auraient donc été tardifs ou, plus probablement, il y aurait eu après une période de prospérité au treizième siècle une période d'abandon des terres au quatorzième suivi d'un nouvel essartage. Si l'on utilisait un assolement biennal, la dernière culture était suivie d'une période de repos, une jachère. Sinon, il fallait " engraisser" la terre sous peine de voir le rendement des récoltes diminuer. L'engrais artificiel n'existant pas il fallait trouver un engrais naturel. On pense, bien sûr, au goémon.

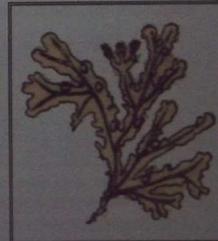
Toute la côte du Pays Pagan, avec ses nombreux platiers rocheux, est riche en algues que l'on a appelées d'un terme général : goémon.

Le fumier provenait de deux sources distinctes :

- le fumier chaud était fait à partir de la litière des vaches, bœufs et plus rarement des chevaux. On y ajoutait, vue la faible importance des animaux, des couches intercalaires de goémon, généralement des Fucus et non des Laminaires.

Dessin n° 26: Varech vésiculeux (*Fucus vesiculosus*)

Bijin ou *bezhin* en breton ancien.



Dessin n°27 : *Laminaire digitée* (*Laminaria digitata*)



- Le fumier froid était constitué de rameaux d'ajonc, de Fougère aigle, de paille, que l'on étalait dans la cour de la ferme où vaquait un ou plusieurs porcs, et dans les chemins boueux où les plantes pourrissaient lentement. Ce fumier était donc mélangé de terre ou de sable. On y ajoutait des déchets de poissons, des feuilles mortes et le tout pouvait être ajouté au fumier chaud.

A l'Est de Guissény, entre Kerlouan, Brignogan et Plounéour - Trez, le paysage agraire changeait. Les champs clos par des talus, plus ou moins couverts d'arbustes, devenaient nombreux, surtout aux abords de Kerlouan. Les champs ouverts, sans avoir disparu, faisaient place au bocage. Les ellipses culturales, parfois accompagnées d'un toponyme en Ran sont encore perceptibles au nord - est et au sud - est de Kerlouan (Toulran), ainsi que près de Plounéour-Trez (Le Croazou). Les fougères à Fougère aigle (Radenneg en breton) étaient présentes à Kerradénec (nord - est de Kerlouan), à Radénoc (sud - est de Brignogan) et sont datées de la fin du XVI^{ème} siècle ou même du XVII^{ème}. Elles sont, encore ici, la conséquence de défrichements forestiers. Ceci est corroboré par les toponymes voisins évoquant des genêtiers (Genêt à balai) comme Balanogan et Balaénou en Plounéour - Trez attestés à la fin du XVII^{ème} siècle.

En somme, au travers de la toponymie dans laquelle les paysages ruraux historiques se mêlent et se superposent, les paysages agraires du Pays Pagan ont enregistré une première période de conquête du sol vers les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, due au surpeuplement et caractérisé par un émiettement des champs ouverts dans un vieux paysage de grands champs irréguliers. Une période d'abandon et de régression semble avoir suivi au XIV^{ème} siècle, entraînant une deuxième reconquête du sol aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles.

"Le XIV^{ème} siècle et la première moitié du XV^{ème} siècle doivent être marqués d'une croix noire, celle des générations qui virent s'abattre sur l'Occident l'une des crises les plus redoutables qu'ai connu l'humanité ⁹² p 149."

La peste, la guerre, la faim, décimèrent les populations d'Europe occidentale et la Bretagne ne fut pas épargnée.

La peste, que véhiculait le rat noir des forêts sibériennes déferla dès 1337 vers l'Europe occidentale atteignant l'Italie en 1347 et l'année suivante la moitié sud de la France, jusqu'à la Loire.

En 1349, elle sévissait sur toute la France et l'Angleterre. La Bretagne fut touchée la même année et certaines des paroisses du Léon perdirent 50% de leur population. Les médecins, impuissants, diagnostiquèrent que les puces étaient le vecteur de la peste entre le rat et l'homme. La forme pulmonaire de la peste était transmissible d'homme à homme. Avec des hauts et des bas la peste sévit jusqu'en 1361. A la peste s'ajoutait la lèpre qui rejetait les Cacous dans les maladreries.

Aux épidémies s'ajouta la guerre. A partir de 1341, la Cornouaille et le Léon furent le théâtre de la Guerre de Succession qui opposa jusqu'en 1364, Jean de Montfort puis son fils à Charles de Blois, entrant ainsi dans la Guerre de Cent ans (1350 - 1450).

Ainsi l'économie rurale fut bouleversée, privée de paysans et amenée vers l'abandon des terres retournant à la friche ou à la forêt.

Kerhervé, citant le duc de Bretagne qui évoquait ses terres de Lesneven en 1455 :

" Pierre, par la grâce de Dieu, Duc de Bretagne ...il est venu à notre connaissance que le fait de notre domaine est grandement diminué et chaque jour diminue....que plusieurs des devoirs et rentes sont...de nulle valeur...ainsi que plusieurs de nos fours, moulins et cohues (halles) sont chues en ruine " ⁹² p 158

Partout les défrichements furent arrêtés dès la première moitié du XIV^{ème} siècle. Guerres et peste en sont partiellement responsables.

Nous ne sommes guère renseignés sur les conditions dans lesquelles le paysage rural se reconstitua à partir du XVI^{ème} siècle. Le Pays Pagan n'apparaît pas dans les textes des grands ordres religieux de l'époque. L'activité maritime semble avoir pris une place qu'elle n'avait pas au XIII^{ème} siècle, non seulement par la pêche mais aussi par l'utilisation du goémon. L'utilisation des algues comme engrais est attestée au XVI^{ème} siècle, mais il faudra attendre l'ordonnance de Colbert en 1681 pour que récolte et utilisation du goémon, soient officialisés.

Les paysages ruraux en Pays Pagan pendant l'époque moderne, du XVII^{ème} au XX^{ème} siècle (1600 à 1999)

Aux XVI^{ème} et au XVII^{ème} siècles, " l'originalité de la Bretagne, à laquelle le Finistère participe pleinement est de bénéficier d'un essor démographique qui se poursuit tout au long de ces deux siècles " ⁹³ p 223

Et pourtant, le Petit Age glaciaire sévit sur toute l'Europe occidentale. Il y eut 33 années froides et pluvieuses entre 1617 et 1650^{39-1 p69}, avec froid quasi glaciaire entre 1640 et 1643.

La peste avait déjà frappé la Basse Bretagne en 1598-1599 et la mortalité fut une nouvelle fois considérable, y compris en Pays Pagan.

Longtemps épargnée par les guerres de religion, le duc de Mercoeur ayant pris parti pour les Guises contre le roi de France, la Basse Bretagne fut ravagée par la Guerre de la Ligue.

"...un grand nombre du menu peuple, tant à la ville qu'aux champs pâtirent beaucoup et bonne partie moururent de nécessités sans qu'il y eut moyen de les soulager, à cause de la ruine générale et la dépopulation des champs par les gens de guerre; et fut la misère si grande es quatre années...la guerre apporta la famine puis la peste à ce qui échappait à la cruauté des soldats, ou plutôt des brigands.." écrivait, dans ses Mémoires le contemporain chanoine Moreau^{93 p 225}

La guerre de la Ligue cessa en 1597 mais la peste reprit ses ravages à quatre reprises, en 1625, 1631, 1639, 1654 puis elle disparut; mais elle fut relayée au XVIII^{ème} par des épidémies de variole, de typhus, de typhoïde et de dysenterie. Ces épidémies, à la différence de la peste qui venait de l'Est, arrivèrent par le port de Brest touchant de plein fouet la Basse Bretagne.

Cependant, en 1733, l'Intendant de Bretagne Jean-Baptiste des Gallois de la Tour, dans un bref Mémoire sur la subdélégation de Lesneven qui englobait le Pays Pagan, relevait que 77% des terres étaient labourables

"produisant des froments, seigles, orges, mils, fèves, pois, chanvres, blés noirs". Le reste, soit 23% des terres étaient "incultes en montagnes, rochers et marais", mais il ajoutait aussitôt que "on pourrait rendre ces dernières terres labourables en faisant des saignées pour faire écouler les eaux"^{83 p 205}.

La région lui parut densément peuplée mais on arriverait à douter de ses chiffres puisque pour une superficie de 72 km² il comptait 18 100 personnes ce qui donne 253 habitants / km². Cependant Jean Tanguy attribue pour le XVIII^{ème} siècle une densité de 100 à 200 h/km² dans les communes de Guissény, Kerlouan et Brignogan^{95p53}. Aujourd'hui (en 1990), les 7 communes retenues ont une moyenne de 115 habitants / km².

L'Intendant poursuit en écrivant :

"La récolte est toujours plus que suffisante pour la subsistance des habitants. Ils transportent les grains superflus dans les magasins de Brest et dans les villes voisines...Il s'y recueille du foin dont la plus grande partie se consomme dans le pays...Il y croît aussi du lin, du chanvre, quelque peu de fruits; point de cidres ni vins. Cette dernière liqueur se tire de Bordeaux".

L'intendant trouve aussi 2237 chevaux, 2137 vaches, 1792 moutons et 1275 porcs. Il précise "il n'y a point de bœufs" ce qui signifie qu'à cette époque on ne tractait pas la charrue avec des bœufs, mais avec des chevaux.

Soixante plus tard, en 1794, Cambry visitant le district de Lesneven auquel appartenait le Pays Pagan (que Cambry ne cite pas), fait une description détaillée de la zone littorale, de l'Aber Wrac'h à Guissény. Laissons-le parler:

"Le sol est excellent...près du rivage. Il est peu boisé, ou plutôt il ne l'est point; quelques mauvais taillis, des châtaigniers en petit nombre, les allées d'ormeaux qui décorent les manoirs et les châteaux séparés, éloignés, épars à de grandes distances, sont les seuls arbres qu'on y trouve...le paysan ne brûle que du genêt, des landes et de la paille " ^{82 p 141}.

"Les pommes de terre dont les habitans (sic) de la côte commencent à sentir le prix (la valeur), et qu'ils cultivent en abondance, prouvent qu'ils ne sont pas incorrigibles".

"Le goémon, sur le rivage, le fumier ordinaire et les cendres sont les seuls engrais qu'on emploie"

"Les chevaux servent au labourage...mais "ils fatiguent leurs beaux chevaux dans des routes de traverse, qui jamais ne sont réparées" ^{82 p142}

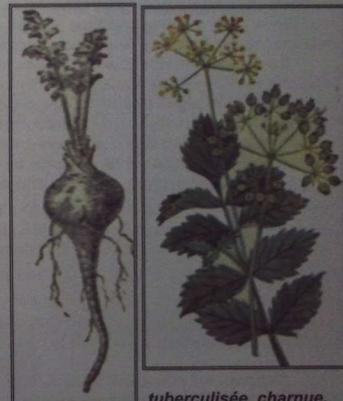
...Les chevaux sont nourris, à la côte, de paille d'orge, de fèves, de panais, de trèfle, de landes pilées (ajoncs) avec l'herbe des champs; on ne leur donne ni avoine ni foin"

Dessins n° 28 et 29 : Panais cultivé (*Pastinaca sativa* var. *Edulis*).
A droite, la partie aérienne.
A gauche la racine pivotante,

Peu utilisée

aujourd'hui comme légume mais longtemps utilisée dans le Finistère pour la nourriture des chevaux.

Avant 1789, il y avait un haras à Goulven et à Plouider. Cambry concluait : "Plouguerneau, Kerlouan, Guissény produisent les meilleurs chevaux du pays". S'il n'y avait pas la guerre, la pêche elle aussi, serait prospère car "la côte est poissonneuse, mais les pêcheurs servent sur nos flottes et dans nos armées" ^{82 p143}.



tuberculisée, charnue.

Le goémon était souvent répandu dans les champs comme engrais , jusqu'à 4 charrettes par journal de terre en Plouneour - Trez.

Le goémon, représenté non seulement par les Fucus mais aussi par les Laminaires, était aussi brûlé pour faire de la cendre que l'on répandait dans les champs. Les charrettes de goémon n'alimentaient pas que les champs côtiers mais aussi l'intérieur des terres où l'on apportait du goémon de rive venant de l'estran, comme le Fucus. On l'appelait aussi le goémon noir (*bezhin du*) , celui qui est rejeté sur la côte par les tempêtes de printemps. Les paysans - goémonniers l'échangeaient souvent contre du bois.

En 1774, l'évêque du Léon écrivait :

"Si tant est qu'on puisse appeler aisés des gens qui ne peuvent se nourrir que de pain d'orge cuit sur le foyer dans la cendre de mottes brûlées [écobuage, YB], qui n'ont d'autres choses pour chauffer leur soupe que du fumier détrempé et séché au soleil ou du goémon sec à défaut de toute espèce de bois" ^{94 p 30}

On utilisait du goémon séché, haché et mélangé à de la bouse de vache pour former des galettes que l'on séchait en les collant sur les murs des maisons, ce qui a donné lieu à de grasses plaisanteries.

Il est peu probable que les algues aient été consommées par les habitants en Pays Pagan puisqu'on n'en trouve pas trace dans les textes. Mais il est vrai qu'une algue très fine *Chondrus crispus* fut utilisée dans l'alimentation en Bretagne. Par contre certaines algues faisaient partie de l'alimentation des vaches (le goémon à vache = bijin - saout).

A partir des cendres de goémon on fabriquait de la soude pour les verreries et de l'iode, mais, à notre connaissance aucune usine d'iode ne fut créée en Pays Pagan. Le XIX^{ème} siècle a connu un essor considérable de la chimie des algues, notamment avec les alginates dont profita surtout le Trégor. Les chimistes, en particulier allemands, s'intéressèrent à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} aux propriétés géliifiantes des algues fines du genre *Chondrus*. Ces algues furent épuisées vers le milieu du XX^{ème} siècle sur les Côtes du Trégor. Les industriels se tournèrent alors vers le Pays Pagan et l'on vit

"les paganiz conquérir toute la côte jusqu'au Conquet. Ils restaient sur place le temps d'une marée et revenaient avec de pleines charrettes de goémon sec et blanchi. Bientôt, bientôt partout où ils allaient récolter le lichen, les locaux prenaient l'habitude d'en faire autant." ^{94 p 40} Cette algue était appelée en breton: le *carraghen*.

Mais le Pays Pagan dans l'esprit de la population, est aujourd'hui encore, synonyme de "Naufrageurs de la mer" .

Pour illustrer ceci nous ne pouvons mieux faire que de citer l'auteur d'un ouvrage spécialisé sur la question ⁹⁵ :

" Novembre 1927, le voilier le Corrèze s'abîme sur les brisants de la commune de Plouguerneau. En une nuit malgré la présence du syndic (personne chargée de représenter la paroisse), des douanes, de l'équipage, les planches de la coque et du pont, les madriers, les agrès, les voiles, 500 mètres de cordage, 800 sacs vides, 20 poulies, 70 paquets de cigarettes, 40 paquets de tabac, les vivres, les ancres, les chaînes, la literie, les rechanges du capitaine et des hommes, leurs montres, leur argent, leurs souliers, disparaissent comme par enchantement".

Le pillage a été pendant très longtemps lié à la guerre, le vainqueur infligeant au vaincu une punition en lui prenant, par la force, ce qu'il possède. C'était un acte légal et au temps de Napoléon I^{er} un acte toléré. C'est l'ordonnance de 1681 qui réglementa en France, pour la première fois le pillage des navires marchands et de leur équipage. A partir de 1791 ce furent les juges de paix qui s'occupèrent des naufrages. Pour être plus discrets les pillages n'ont pas disparu et pas seulement en Pays Pagan.

L'Anse de Goulven :

L'Anse de Goulven et ses abords présentent un paysage singulier différent de ce que nous avons vu près de Guissény.

Photo n° 21 : Anse de Goulven.

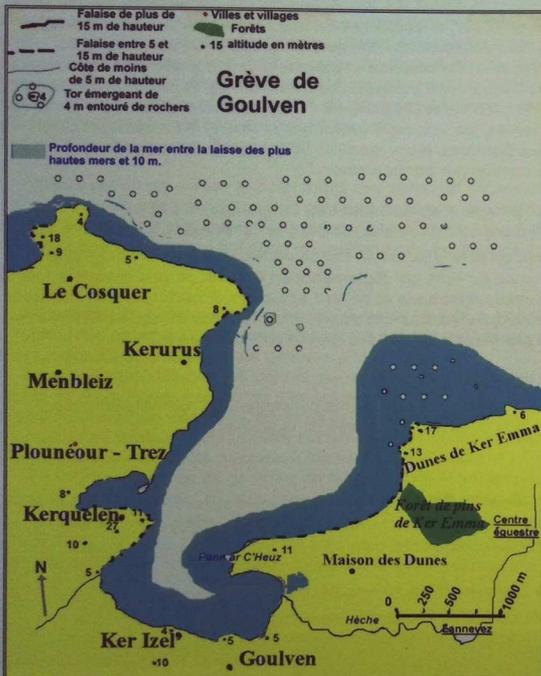


Photo n° 22: Flèche de sable de Penn ar C'heuz dans la grève de Goulven

Le Léon se termine, ici, sur la mer par une plate-forme littorale d'où surgissent de

nombreux îlots que certains appelaient autrefois des *monadnocks* granitiques ⁹⁶ et qu'aujourd'hui on nomme des *tors*.

On les trouve aussi au large de la Grève de Goulven.



Carte n°21:Grève de Goulven.

NB: Une grève est une partie de la plage couverte majoritairement non de sable, mais de graviers et de galets.

Il subsiste des difficultés sur l'emploi des mots *monadnocks* et *tors*. Pour beaucoup d'auteurs il s'agit de reliefs résiduels. Pour certains les *monadnocks* sont des reliefs qui résultent de la destruction d'une péninsule. Pour d'autres, lors d'une transgression, les blocs de granite disjoints par l'élargissement des fissures, semblent empilés les uns sur les autres. Nous choisissons cette dernière définition.

Dans l'Anse de Goulven la transgression a dégagé les collines de leur matériau meuble, ne laissant en relief que le noyau granitique.

Dès le XVII^{ème} siècle un cordon dunaire s'accrochait à une île sur environ 500 mètres. C'était ce que l'on appelle aujourd'hui une 'queue de comète'. L'espace libre entre les bancs de sable et la côte fut comblé petit à petit par le sable qu'apportait le vent. Ce cordon fut plus ou moins bien fixé par des plantations et la croissance de plantes adaptées au sable et au sel, comme le Carex des sables et la Fétuque rouge⁹⁸.

L'Anse est partiellement barrée par une flèche sableuse (Penn ar C'heuz) qui progresse vers l'Ouest.

Aujourd'hui la flèche littorale de Crec'h Heuz n'est fixée au continent que par son extrémité Est et ne s'allonge que par sa partie Ouest sans trouver, pour le moment, un autre point fixe. C'est ce que l'on appelle une flèche à pointe libre.

Les flèches à pointe libre ne sont considérées comme des flèches que si elles font face aux houles dominantes. Celles-ci viennent du nord-est et par suite ne heurtent pas de face le cordon de sable qui est frappé de trois quart arrière (à cause de la barrière de récifs) donc comme s'il fuyait la houle. C'est pourquoi on peut appeler ce cordon une Queue de comète bien qu'elle ne se développe pas à l'abri d'une île.

Quel que soit le type de flèche ; à pointe libre ou queue de comète,

" elles ne survivent que par le renouvellement de leurs constituants, ce qui leur donne une regrettable instabilité, dans la mesure où le bilan entre apports et départs varie rapidement en fonction des combinaisons aléatoires...des facteurs de déplacement des particules^{21p 333}."

De ce fait, le sable qui part, emporté par les courants, glisse depuis le point d'ancrage vers la pointe, et ne revient pas. Il y a donc amaigrissement d'une part des dunes de Ker Emma et engraissement de la flèche.

À l'embouchure de la Flèche, l'énergie de transport de l'eau du ruisseau qui décrivait, au préalable, de nombreux méandres, perd encore de sa puissance et dépose des sédiments très fins qui constituent la vase. Elle couvre une superficie non négligeable entre Penn ar C'heuz et la côte au nord de Goulven. C'est une modification naturelle du paysage littoral.

Les dunes de Ker Emma :

Rappelons la définition de la dune

" Ce qu'on appelle dune est une accumulation de sable mis en place par le vent. La dune forme un relief."

La destruction, par érosion des roches en place, comme le granite ou autres roches, laisse un mélange de grains de toute taille et de nature physico-chimique variée. Pour qu'il ne reste que du sable grossier (de 2 mm à 0,2mm) de diamètre ou du sable fin (de moins de 0,2 mm à plus de 2 µm ou 0,002 mm) il faut qu'il y ait eu un tri des matériaux meubles.

Le premier agent de transport, donc de tri, a été la mer, qui a amené le sable vers le haut de la plage...ce qui ne fait pas une dune.

Le vent a repris ces matériaux. En fonction de la force des vents dominants dans le secteur, la granulométrie de ce sable varie. Force et direction du vent ont varié dans le temps. Selon que la dune est fixe ou mobile, la végétation s'y fixe ou non. Dans le cas où elle s'installe, elle retient le sable et arrête celui que le vent transporte..

C'est le cas à l'est de la Grève ou Anse de Goulven où s'étend un important massif dunaire allongé sur 7 km le long de la mer et appelé *Dunes de Ker Emma*. L'ensemble dunaire est limité à l'ouest par le cordon dunaire de Penn ar C'Heuz où, nous l'avons dit, la sédimentation l'emporte sur l'érosion, tandis qu'à l'est le cordon de Ty an Aot qui s'allonge d'Ouest en Est ferme presque l'Anse de Kernic et s'érode.

Ces dunes appartiennent au Conservatoire du littoral et des Rivages lacustres. Elles bordent une très grande plage où les touristes semblent nombreux. Les dunes de Ker Emma sont fort anciennes puisqu'elles se sont formées depuis l'âge du Fer, c'est-à-dire il y a environ 2500 ans.

" En 1766, Buffon remarque l'ensevelissement par le sable poussé par le vent de nord-est d'un canton dans le Léon.
Jusqu'à Goulven la menace est la même⁹⁹."

Photo n° 23 : Epi d'Oyat



Photo n° 24: Lotier corniculé (*Lotus corniculatus*)

On planta alors des fascines, longs fagots de branchages unis par des liens. La mer et le vent recouvrirent le tout et l'on recommença. On implanta ensuite une végétation constituée de Lotier corniculé et de Saule noir cendré.

A l'abri de cette dune naissante on tenta de faire quelques cultures grâce au goémon.



Pendant la deuxième guerre mondiale on construisit une défense fixe contre la mer par des enrochements et surtout par du béton. Ce fut un échec, la mer passa outre.

Dernière phase (à quelle date ?) on a planté des oyats qui par leurs rhizomes horizontaux et verticaux fixent le sable.

Au pied du revers, à l'abri du vent, de rares buissons de troène et de sureau noir n'atteignent pas 2 m de hauteur. Un peu plus loin, en arrière de la dune s'étend une pelouse très rase fortement piétinée.



Photo n°25 : Crête du cordon dunaire de Ker Emma.

La dune littorale ne peut exister que s'il y a eu à un moment donné de l'histoire géologique, une plage devant elle. Il n'y a pas de dune s'il n'y a eu que des platiers rocheux.

Cette dune ne se maintient en place, ou même ne s'installe, que si le vent ou les hommes ne transportent pas le sable de nouveau ailleurs, ou que les courants marins ne fassent le même travail. On ne reconnaît que difficilement la marque du transporteur, car sur cette côte nord l'accumulation dunaire ne permet guère de dire si le vent est le seul transporteur.

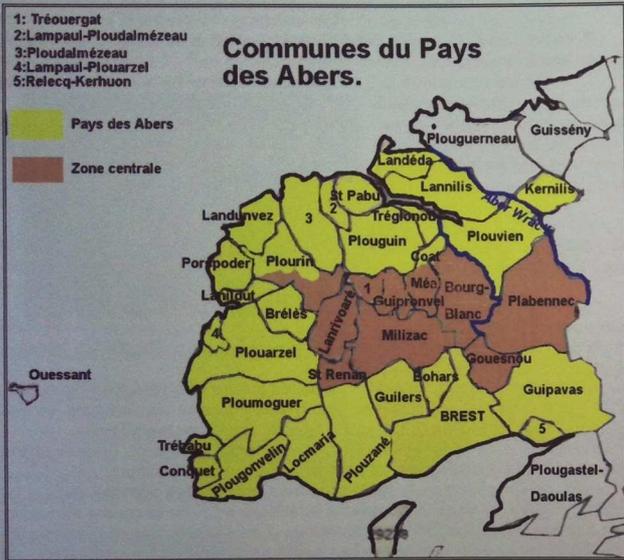
D'une manière générale, le sable dunaire a une grande porosité et sa capacité de retenir l'eau est, en surface, inférieure à 5% de la masse du sable sec, et ne dépasse guère 20% en profondeur. Les plantes pionnières doivent être capables de se fixer rapidement en pénétrant profondément dans le sable (parfois plus de 2 mètres) en y développant un important chevelu de racines. Il n'y a pratiquement pas de sol ou très peu.

Si la plante survit alors que l'eau du sable est en très petite quantité, c'est à l'humidité de l'air qu'elle le doit.

La végétation dunaire et, par suite, tout le paysage dunaire est très fragile, surtout en été. Or le piétinement estival menace les dunes de Ker Emma.

Le Pays Pagan est donc bien autre chose que le Pays des pilleurs d'épaves. Il ne mérite pas l'ostracisme dont il est l'objet.

Le Pays des Abers.



Carte n° 22 : Communes du Pays des Abers.

Nous avons vu, à plusieurs reprises, que le niveau de la mer a beaucoup varié au cours de l'histoire de la Terre. Lorsque le climat se refroidit une partie de l'eau tombée est "mobilisée" sous forme de neige ou de glace et ne regagne pas les océans, dont le niveau baisse au fur et à mesure que la période froide (glaciaire) s'allonge et s'amplifie. Cet abaissement du niveau de la mer entraîne le recul de celle-ci par rapport au littoral initial: c'est la régression marine.

C'est le contraire qui se produit quand le climat se réchauffe. La glace des glaciers, mais aussi celle qui est contenue dans les sols, se transforme en eau liquide qui s'écoule vers la mer. Le niveau de celle-ci s'élève et elle s'avance sur le continent submergeant la partie inférieure des vallées. C'est la transgression marine.

Ces vallées envahies par la mer sont ainsi devenues des abers, encore appelées Rias.

Depuis plusieurs millions d'années, la Terre a connu ces alternances de réchauffement et de refroidissement, de transgression et de régression marine. Le dernier refroidissement qu'a connu l'Europe occidentale, notamment la

Bretagne, s'est achevé vers 1860. Ce fut le Petit Age glaciaire qui avait commencé vers 1350.



Carte n° 23: Le Pays des Abers.

Le réchauffement s'est poursuivi jusqu'à nos jours.

Lors de la dernière période glaciaire, dite du Würm, entre 60 000 ans et 18 000 ans avant notre ère, le niveau de la mer était entre 120 et 140 mètres au-dessous du niveau actuel. Les eaux qui s'écoulaient lors des saisons estivales formaient des rivières torrentielles qui creusaient le plateau léonard avant de rejoindre la mer à plusieurs dizaines de kilomètres au large des côtes actuelles.

Vers 15 000 ans avant notre ère, le réchauffement créa un climat tempéré sec.

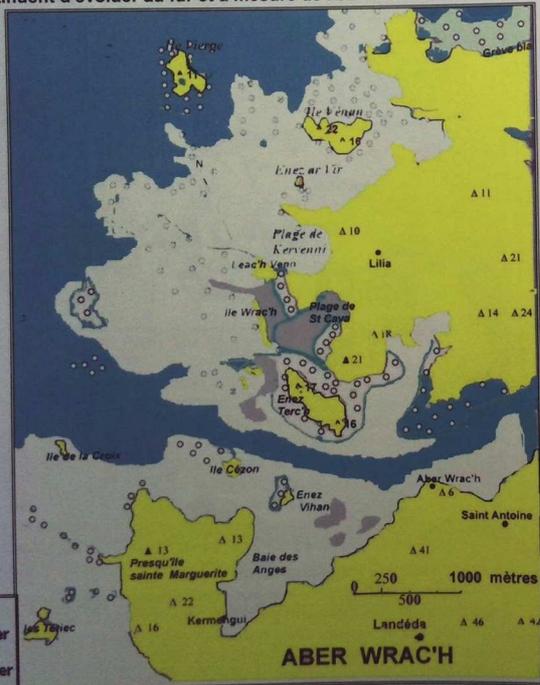
C'était la période du Post glaciaire, encore appelée Holocène. La transgression marine amena une submersion des vallées façonnées par les rivières et tailla dans ces vallées un paysage marin.

Cette submersion se fit par étapes constituées par des transgressions plus ou moins rapides suivies d'arrêts dans la montée des eaux, qui pouvaient durer de 500 ans à 1000 ans.

4 000 ans avant notre ère, la mer était proche de son niveau actuel ^{21 p 17}.

Après une petite régression au XVII^{ème} siècle (Le siècle de Louis XIV), une pause d'à peine un siècle fut suivie d'une nouvelle transgression qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, avec une accélération depuis 1860. Celle-ci est liée à la Révolution industrielle et à la production de gaz à effet de serre.

Par conséquent, les abers bretons sont nés pendant l'Holocène, il y a près de 10 000 ans. Ils continuent d'évoluer au fur et à mesure de l'élévation du niveau de la mer.



Carte n° 24 : Embouchure de l'Aber Wrac'h.

On remarque l'importance de la zone des faibles profondeurs au large du trait de côte.

Avant la transgression holocène, le *trait de côte*, c'est-à-dire la limite la plus extrême que puissent atteindre les eaux marines lors des fortes tempêtes survenant aux plus hautes mers de vives eaux, était le reflet d'un système d'érosion terrestre et non maritime ^{21 p 735}.

La mer pénétrant dans la vallée a une double fonction :

- Elle transporte des sédiments venus du large, tout au moins du plateau continental dont la profondeur est généralement inférieure à 200 mètres.

- Elle est capable d'attaquer les versants de la vallée en créant des petites falaises, arrachant aux versants des sédiments qui participent au comblement de la vallée. Ceci n'est possible, cependant, que si l'entrée de la vallée est suffisamment ouverte pour que l'agitation des vagues y soit assez forte.

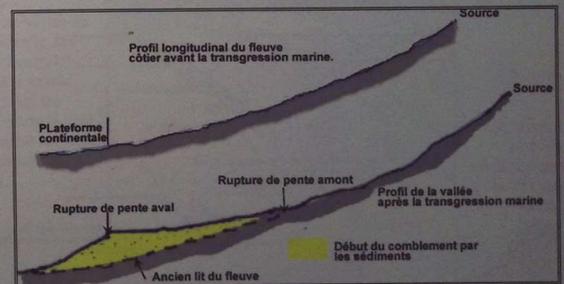
Ces fonctions de la mer, dans la partie de la vallée qu'elle envoie sont contrariées par l'action du fleuve qui, lui aussi, transporte des alluvions avec une énergie qui dépend de sa pente longitudinale.

NB : Le profil longitudinal d'un cours d'eau est caractérisé par la dénivellation qui existe entre sa source et le point où il rencontre la mer.

Cette énergie du fleuve dépend aussi du débit, donc de la superficie de son bassin versant qui l'alimente en eau et en sédiments.

Si le fleuve a une pente suffisante et un grand bassin versant et si la côte est précédée d'un large plateau continental en pente douce facilement parcouru par les houles du large, la partie de la vallée ennoyée par la mer est progressivement remblayée par le sable. Dans le cas contraire et si les sédiments sont trop peu importants, le fond de la vallée reste celui d'une vallée fluviale et ne se comble pas, ou les modifications de la vallée sont très modestes. C'est ce type de vallée que l'on appelle un *aber* ou une *ria*.

Le profil en long de l'aber véritable ne comporte aucune rupture de pente à la jonction entre la partie fluviale et la partie envahie par la mer.



Dessin n° 29 : Profils longitudinaux d'un fleuve côtier avant et après la transgression marine holocène.

De même le profil transversal de la vallée ne comporte aucune rupture de pente notable entre la partie aérienne du versant et sa partie submergée par la mer. C'est l'aber idéal.

Qu'un seul facteur : pente longitudinale ou transversale ; largeur, profondeur, pente du plateau continental, charge en sédiments de la mer ou du fleuve, superficie du bassin versant, variations climatiques, constructions humaines comme des barrages, chemins de halage, empièvements, ... soit différent d'un fleuve côtier à l'autre et l'évolution de l'aber sera différente.

Si le comblement l'emporte dans la partie ennoyée, et si le versant est entaillé par la mer, on ne devrait plus parler d'aber mais d'estuaire. Si ces deux facteurs varient d'un fleuve côtier à l'autre c'est que l'évolution de ces abers est ou a été différente.

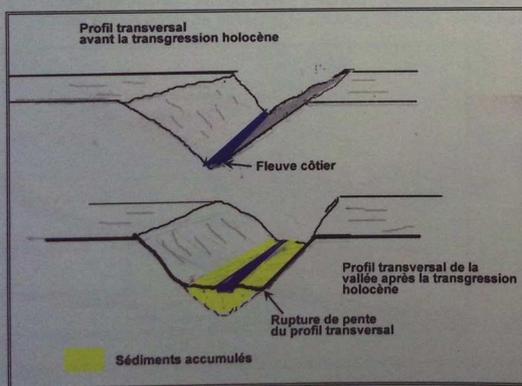
J.P Pinot écrivait :

" Dans la pratique, ce que nous appelons rias [ria = Aber] est ce qui a, vu à pleine mer, l'aspect d'une ria...mais où la partie cachée du remblaiement, le colmatage du fond du lit, est souvent déjà très avancé; sans cela nous n'aurions guère de rias au monde"²¹ p 506

L'évolution actuelle des abers, se manifeste par l'arrivée de sédiments fluviaux qui s'accumulent dans la zone ennoyée par la mer, et par l'accumulation de sédiments marins dans la même zone. Ainsi sont créées deux ruptures de pente :

- En amont de la zone ennoyée, une rupture de pente de forme concave, correspondant au contact des sédiments accumulés avec le profil longitudinal du fleuve.
- En aval de la zone ennoyée, une rupture de pente de forme convexe, au contact des sédiments avec le fond marin du plateau continental.

L'aber a-t-il fait place à l'estuaire ? Non, pas encore. On ne pourra parler d'estuaire qu'avec le comblement du profil transversal, c'est-à-dire lorsque apparaîtra une rupture de pente entre le versant et le fond de l'aber.



Dessin n° 30 : Profil transversal d'un fleuve côtier avant et après la transgression holocène.

En définitive, quel est le facteur dominant dans le comblement de l'aber: le fleuve ou la mer ?

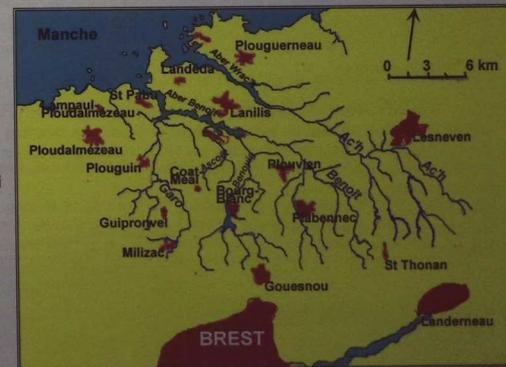
Tout dépend de la forme et de l'exposition de l'embouchure. Si l'embouchure est large, ouverte aux houles longues du large, les apports de sédiments marins sont plus importants que les apports fluviaux, sauf s'il s'agit d'un grand fleuve drainant un grand bassin versant.

Si l'embouchure est étroite ou non exposée aux grandes houles, les sédiments marins pénètrent difficilement dans la vallée et les apports fluviaux sont plus importants que les apports marins sauf si le fleuve est particulièrement petit drainant un petit bassin versant. Selon la combinaison de ces facteurs l'évolution de l'aber sera différente. La probabilité que deux fleuves côtiers soient, en tous points, égaux est faible.

Les abers Wrac'h et Benoît

L'Aber Wrac'h:

Le réseau hydrographique de l'aber Wrac'h, tel que le montre la carte a été formé sur un relief de plateau ondulé, qui a déterminé un tracé fluvial sinueux.



Carte n° 25 : Réseaux hydrographiques de l'aber Wrac'h et de l'aber Benoît.

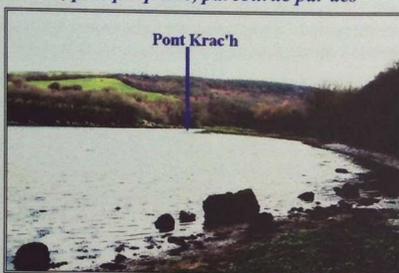
Le plateau ondulé est incliné du sud-est vers la côte et du nord-est vers le sud-ouest. En conséquence, le réseau est dissymétrique puisque ses principaux

affluents viennent d'un seul côté: la rive droite.

En amont de Le Diouris, point le plus éloigné atteint par la mer, le fleuve devrait s'appeler l'Ach. Ce dernier nom, d'où dérive peut-être Wrac'h, est celui d'une ancienne communauté religieuse. La vallée se rétrécit fortement et le chenal de l'Ach est enserré par de la vase, formant une importante slikke.

NB: Le terme flamand slikke désigne des vasières qui s'étendent à proximité des rivages, formant une surface lisse, presque plane, parcourue par des chenaux de marée au tracé irrégulier. ^{114 p 44}

Photo n°26: L'Aber Wrac'h au Pont Krac'h.



C'est à cet endroit resserré que se termine pratiquement l'Aber Wrac'h bien que la mer remonte un peu plus loin. C'est ici que se trouvait le premier point de passage d'une rive à l'autre depuis l'embouchure. D'origine gauloise ou gallo-romaine, cette chaussée de pierres avait une soixantaine de mètres de longueur. Elle est aujourd'hui effondrée et ses vestiges ne sont visibles qu'à marée basse. Elle est aussi connue sous le nom de Pont du Diable.

L'embouchure de l'aber Wrac'h est largement ouverte ce qui favorise la pénétration des houles du large, malgré la présence des îles. Cette ouverture au nord-ouest a également facilité, en 1978, l'entrée de la marée noire consécutive au naufrage du pétrolier Amoco Cadiz. Le pétrole a partiellement détruit la flore du schorre qui s'est fortement appauvrie.

Photo n° 27: Îles à l'embouchure de l'Aber Wrac'h.



En aval de l'Aber Wrac'h, près du petit port qui porte ce nom, ainsi que sur la rive droite près de Menez Perroz, la côte rocheuse abrite de nombreuses algues du genre *Fucus*. Ce genre se répartit en plusieurs espèces qui s'installent en fonction de la salinité de l'eau. Par exemple le

varech vésiculeux (*Fucus vesiculosus*) et *Fucus serratus* qui n'a pas de flotteurs se trouvent dans les endroits les plus salés et les plus abrités ^{115 p 234}.

Du pont de Paluden ou de celui de la route de Plouguerneu à Lannilis on a une excellente vue sur l'aber Wrac'h.

Photo n° 28 : Vue sur l'embouchure de l'Aber Wrac'h.



L'allure en zig - zag du tracé du fleuve est la conséquence du système de failles dit 'en baïonnette' qui l'a orienté.

Photo n° 29: L'aber Wrac'h en amont de l'embouchure à marée basse.



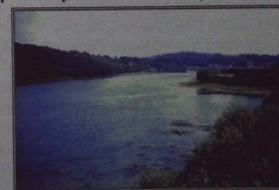
On remarque, de part et d'autre du chenal, la slikke, sans végétation.

La rupture de pente entre le versant boisé et la slikke se présente comme une microfalaie. Ceci constitue un témoin de la transformation de l'aber en estuaire.

Au contact avec le versant de la vallée, la slikke fait place à un schorre de largeur variable.

A la différence de la slikke qui est recouverte par la marée chaque jour et fait donc partie du domaine maritime, le schorre n'est submergé que lors des grandes marées mensuelles et, parfois, pour la partie bordant le pied du versant, quelques jours par an seulement. Le schorre marque donc l'avancée extrême du domaine continental.

Photo n°30: L'Aber Wrac'h en aval de Loguivy.



Après avoir remonté l'Aber jusqu'au Pont de Paladen où le rétrécissement

de la vallée devient important, on aborde une vallée où le chenal, à marée basse, se faufile entre les dépôts sablo-argileux.

Photo n°31 : L'Aber Wrac'h vers Loguivy. Vue vers l'amont.



Fucus vesiculosus, *Fucus serratus* et *Fucus spiralis* font partie des Algues brunes ou Goémon noir.

Ce sont des algues d'une cinquantaine de centimètres de long, supportant les eaux fortement salées et, pour la première des eaux plus agitées que les autres Fucus.

En remontant l'Aber Wrac'h jusqu'au pont de Paluden où l'eau est relativement calme, on constate que ces trois algues disparaissent. Elles sont remplacées par *Fucus ceratoïdes* qui ne supporte que les eaux à peine saumâtres des vasières littorales et les eaux très calmes.

A 5 kilomètres, environ, en amont du pont de Paluden, au niveau de Le Diouris où l'eau de mer fait progressivement place à l'eau douce, la vallée de l'Ach se rétrécit encore fortement et ses versants se couvrent d'une chénaie - hêtre qui a presque 'les pieds dans l'eau'.

Plus en amont encore, le réseau hydrographique draine un grand bassin versant au nord de Saint Thonan. L'Ach et son prolongement l'Aber Wrac'h parcourent ainsi un vaste glacis au nord des Monts d'Arrée, glacis qui s'incline jusqu'à la Manche. Ce fut, il y a bien longtemps, la voie normale qu'empruntaient une partie importante des eaux de la Haute Cornouaille.

"Ce réseau fut démantelé lorsque, à la faveur de bandes de terrain moins dur se constituèrent la rade de Brest et la vallée de l'Elorn qui conduit désormais les eaux des monts d'Arrée vers l'ouest. De cet épisode subsistent de longues vallées à peu près mortes, des seuils abandonnés, des estuaires trop larges pour les infimes ruisseaux qui s'y jettent..."^{84 p 70}

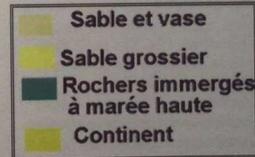
Mais revenons vers l'Aber Wrac'h pour connaître la place qu'il a eue et qu'il a encore dans la vie des hommes.

Il y a environ 10 000 ans avant notre ère, le réchauffement commençait à se faire sentir après la dernière grande glaciation du Würm qui avait provoqué une régression marine considérable puisque le niveau de la mer avait baissé jusqu'à 120 ou 140 mètres au-dessous du niveau actuel. Le trait de côte était à plusieurs dizaines de kilomètres au large de sa position actuelle.

La carte n° 26 nous permet de constater qu'à l'exception des îles qui sont constamment émergées, toute la zone qui se trouve entre l'isobathe - 10 m (profondeur 10 mètres) et le continent était constamment à sec pendant la glaciation et jusqu'à une époque relativement récente, au début de notre ère. Lors du réchauffement climatique et de la transgression holocène qui suivit envahissant tout le plateau continental et se rapprochant



du continent actuel, les collines de Guénioc, Tariec, Roc'h Avel, devinrent des îles.



Carte n°26 : Le littoral à l'embouchure des abers Wrac'h et Benoît.

Légende de la carte n° 26

"Si nous considérons un haut lieu funéraire comme l'île Guénoc en Landéda (Finistère), avec ses quatre cairns mégalithiques complexes alignés sur la crête [altitude 16 m .YB], il commandait un vaste paysage aujourd'hui submergé par la remontée des eaux, où devait se dérouler la vie pastorale et agricole d'une communauté. Comme pour les autres cas similaires, il est trop tard pour étudier sur le terrain ce territoire perdu..."^{119 p 452}

On pourrait ajouter à l'île Guénioc dont le nom dérive de Guethnoc que l'on peut traduire par *combattant*, l'île Tariec qui possède un cairn et un menhir et l'îlot de Roc'h Avel où l'on a trouvé dans un dolmen à chambre circulaire en pierres sèches des restes de plusieurs individus^{119 p 444}, ainsi qu'un fragment de meule daté par les charbons qui lui étaient associés du Néolithique vers 4000 ans avant notre ère.

Les mégalithes de Roc'h Avel à environ 500 mètres à l'ouest de la presqu'île Sainte Marguerite ont été ravagés par la remontée du niveau de la mer, mais ils restent ,comme les îles voisines ,les témoins de l'installation des premiers établissements agricoles de la région.

Il est difficile d'imaginer le paysage de ce littoral avant que la transgression holocène l'ait totalement submergé. Cependant, les travaux de Marie-Thérèse Morzadec-Kerfourn dans l'Anse du Koréjou, en Plouguermeau, à 5 kilomètres plus à l'est peuvent nous éclairer ^{16 p 159}.

Nous pouvons faire l'hypothèse, car dans les deux cas il s'agit d'une côte à écueils, que le paysage était alors composé de petites collines d'une quinzaine de mètres de haut et d'une superficie inférieure à 5 hectares. Entre ces collines granitiques, entourées de chaos de rochers, il est vraisemblable que subsistaient des marais plus ou moins colmatés par des roseaux. La palynologie révèle, en effet, l'existence d'une grande abondance de pollens de Graminées. Dans les endroits les plus secs, la chênaie se développa avec le Chêne pédonculé, le Tilleul, le Frêne, l'Erable et le Noisetier. Ce sont ces arbres et arbustes qui ont fourni les charbons de bois de Roc'h Avel.

La découverte à Guénioc d'un mors en bronze et d'objets de harnachement pour chevaux, la découverte de fragments de meule à Roc'h Avel, permettent de penser que des exploitations agricoles existaient sur ces îles dès le Néolithique probablement, et certainement à l'Age du Fer. Une jeune femme, inhumée en position repliée dans le couloir d'un dolmen ruiné à Guénioc, portait aux chevilles des bracelets en bronze et en fer ^{119 p 238}.

Les trois hectares de Guénioc ont servi d'habitat néolithique. Des traces de fond de cabane ont été trouvées sur les pentes ouest de l'île. On peut être étonné de la richesse archéologique de cette île après le passage de pilliers de tombes à la fin de l'Age du Bronze et le saccage de ce qui restait lors de la Tène au dernier siècle avant notre ère. Ensuite le petit souterrain au sud-ouest servit d'abri ainsi que les couloirs et chambres des cairns avant de devenir des dépôts d'ordures. Mais ces dernières sont des mines de renseignements.

C'est ainsi qu'on y a trouvé beaucoup de poteries et une amphore vinaire servant au transport du vin. Entre les quatre cairns de Guénioc des enclos elliptiques sont encore visibles par les petits murets de pierres sèches. Ces enclos datés des VI^{ème} au VIII^{ème} siècle, donc du Haut Moyen Age ont, sans doute, été construits sur une ancienne exploitation agricole néolithique.

Les champs, entourés de petits talus, étaient relativement grands et de forme irrégulière, ressemblant à ceux que l'on a souvent appelés les *celtic fields*. Les labours étaient effectués avec un araire et les traces des sillons en billons sont encore visibles sur des photos aériennes rasantes.



Photo n°32: Labour à l'araire. ^{110 p 39}

NB: L'araire constitué d'un soc triangulaire rejetait la terre de chaque côté, à chaque aller - retour dans le champ. Il créait ainsi des sillons ayant la forme d'une butte appelée billon, lequel était séparé du billon précédent par un creux appelé dérayure. Il y a 5000 ans environ cet araire était en bois et il était tracté par des bovins.

Sur Guénioc, les labours étaient localisés sur les versants ouest et est. Le reste était - il voué à l'élevage ?

Cette exploitation, avec au moins deux maisons basses en pierres sèches, était encore habitée au XII^{ème} siècle.

Qui fut le constructeur et l'exploitant ? Des paysans gaulois, puis gallo-romains et enfin bretons ou des moines venus des îles britanniques ?

Il existe encore le socle d'une croix aujourd'hui disparue, mais ceci ne suffit pas pour affirmer que l'île était l'ermitage d'un moine.

Si l'on songe que dès le Haut Moyen Age, les petites collines étaient devenues des îles, que celles-ci étaient exposées à tous les vents et aux embruns salés, que des barrières de récifs et des petites falaises en rendaient l'accès difficile voire périlleux surtout à Guénioc, cela devait convenir à un ermite en principe peu soucieux de rentabilité. Et, de plus, il est vrai que les moines venant de Bretagne insulaire, débarquant en Armorique, firent souvent un séjour sur une île. Ce fut le cas pour Saint Paul Aurélien à Ouessant et à Batz, avant, le cas échéant, de gagner le continent.

L'Aber Wrac'h et l'Ac'h ont-ils servi de voie de pénétration nord - sud vers la Bretagne intérieure ou étaient-ils un obstacle aux communications est - ouest ?

Selon la *Vie de Saint Briec*, le saint, d'origine galloise, aurait débarqué vers l'an 464, avec 160 disciples, en Armorique à *Portus Achim* ou Achm, lieu qu'on a identifié comme étant l'actuel petit port d'Aber wrach ^{63 p 40}. Mais Briec ne s'est pas aventuré vers le sud en remontant le fleuve. Bien au contraire, c'est vers l'est, vers le Trégor (le Jaudy) qu'il serait allé fonder un monastère. Bien que les renseignements sur l'activité des ports du Pays des Abers pendant l'époque romaine soient à peu près inexistantes, on sait que le port d'Aber Wrac'h existait puisqu'on y a trouvé des monnaies romaines datant du I^{er} siècle ^{40 p A114}. Par ailleurs, on sait qu'une grande voie romaine partant de Carhaix aboutissait non loin de là, dans l'anse de St Cava, sur la rive droite de l'embouchure de l'Aber Wrac'h.

Michel de Mauny, citant un compte du receveur ducal pour le Léon en 1394, écrit que

"le port de Paluden au nord de Landéda était le point central de l'estuaire et...depuis le IX^{ème} siècle jusqu'au XVI^{ème} siècle a été le havre le plus fréquenté et le plus important de cette partie de la Bretagne" ^{57 p 176}.

De Mauny confond probablement Paluden et le port d'Aber Wrac'h. Le premier se trouve à 4 kilomètres environ à l'est du second.

De ce petit port,

"partaient des navires de toutes sortes : des vessels, bâtiments ronds commodes pour la charge, des escafes très allongés...Leurs destinations étaient l'Angleterre et Bordeaux où ils apportaient des blés, des fèves, des porcs, du poisson sec, des suifs, du cuir et de la viande salée. Ils revenaient chargés de vin de Bordeaux et généralement sur lest d'Angleterre" ^{57 p 177}.

La plupart de ces activités maritimes déclinèrent au cours du temps. Mais la récolte du goémon est restée, jusqu'au XX^{ème} siècle, très vivante.

"Entre toutes les îles, les unes plates, d'autres montagneuses, les unes régulières, les autres déchiquetées, passent sans cesse les barques de pêche de l'Aber wrac'h, du Corréjou, de l'Aber Benoît et de Porsal, venant de lever les casiers de crustacés ou pêcher le goémon. A mer descendante, ces mêmes barques vont au large, sur les fonds accessibles, procéder à la coupe des goémons destinés à la fabrication des sels de potasse dont on extraira l'iode et le brome ; la mer, pendant les tempêtes, rejette à la côte d'énormes quantités de ces varechs; ces varechs récoltés sont mis à sécher, puis incinérés dans des grandes fosses de pierre, dont la fumée des foyers donne aux îles un si fantastique aspect..." ^{47 p 189}.

Aujourd'hui, les goémoniers distinguent deux sortes de goémons :

- Le *goémon de rive* qui rassemble toutes les algues accrochées aux rochers émergeant à basse mer et que l'on peut atteindre à pied sec. Du point de vue botanique, ce goémon comprend les Laminaires et les Fucus.

Depuis l'ordonnance royale de 1681, le goémon de rive est réservé aux habitants des paroisses riveraines. Chaque famille a sa place sur la grève et le paysan qui perd sa terre perd aussi sa place pour récolter le goémon. Après les tempêtes qui arrachent les algues, c'est en haut des plages, à la laisse de haute mer, qu'il faut ramasser le goémon qui est alors appelé *goémon - épave*. Le goémon de rive est récolté pendant l'hiver et le printemps.

Au siècle dernier, les paysans les plus pauvres et les femmes de marin transportaient le goémon de rive sur leur dos.



Photo n° 33: Goémonier

D'autres utilisaient une charrette tirée par des chevaux.

- Le *goémon de fond* est récolté, en été, en bateau. Il comprend essentiellement des laminaires.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, les marins démobilisés de la marine de guerre avaient le droit de récolter le goémon de fond. Rapidement, les cultivateurs des communes côtières obtinrent le droit d'embarquer avec les marins professionnels pour ramasser le goémon de fond.

Ils s'en servaient comme engrais. Vers 1920, on comptait de Morlaix au Conquet, 610 bateaux goémoniers sur les 990 bateaux recensés sur cette côte. Ils recueillaient environ 10 000 tonnes de goémon de fond par an.

En définitive, toute l'activité passée ou présente sur l'ensemble Aber Wrac'h et Ac'h, s'est concentrée sur l'Aber Wrac'h et plus particulièrement sur son embouchure. Il ne semble pas que ce cours d'eau ait été, à un moment quelconque de son histoire, une voie de pénétration vers l'intérieur de la Bretagne. Par contre, c'était un obstacle à franchir.

Qu'en est-il réellement d'une hypothétique '*route du sel*' qui serait partie du port d'Aber wrac'h pour se diriger vers St Thonan, en passant par Kersaos (saos = saoz, surnom donné aux Anglais : *Le village de l'Anglais* ?).

L'Aber Benoît:

Nous avons vu, à propos de l'Aber Wrac'h, que l'évolution normale d'un aber (ou d'une ria) est son comblement progressif par apport de sédiments fluviaux et marins. L'aber se transforme donc en estuaire que J.P Pinot définit ainsi :

"..on entendra par estuaire, la basse vallée d'un fleuve, envahie par la mer lors de la dernière transgression, et progressivement transformée depuis par un comblement partiel, créateur de terre ferme, par lequel les irrégularités topographiques des berges sont colmatées, tandis que le chenal central, façonné par les courants de marée qui s'ajoutent au débit propre du fleuve, a un calibre de plus en plus grand de l'amont vers l'aval " ^{21 p 535}.

Dans le cas de l'aber comme dans celui de l'estuaire, le facteur déterminant de l'évolution de la vallée est le comblement, mais dans l'aber ce comblement concerne, avant tout, le fond de la vallée, tandis que dans l'estuaire, le comblement remonte loin vers l'amont et sur les berges qui sont définitivement émergées (sauf crue exceptionnelle).

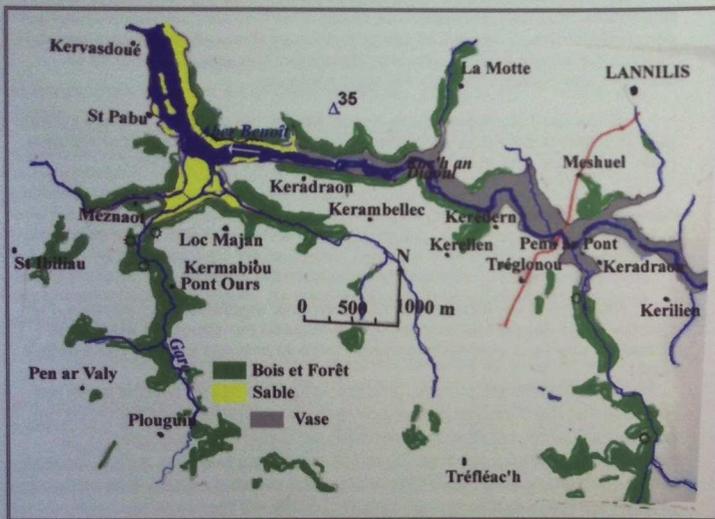
Trois conditions sont donc nécessaires pour que se forme et se développe un estuaire :

- Il doit y avoir élévation du niveau de la mer, sans que se produise une élévation du continent (comme en Scandinavie). Depuis l'Holocène avec une accélération depuis le milieu du XIX^{ème} siècle nous assistons à une telle élévation du niveau de la mer, accompagnée d'un recul des côtes.

- Il doit y avoir une mer à marée, ce qui permet à une importante masse d'eau appelée *volume oscillant*, de remonter la vallée loin vers l'amont (flux) et de redescendre (reflux ou jusant) quotidiennement. Ce volume oscillant diminue de l'entrée vers l'amont.

- Il doit y avoir un bassin versant capable de fournir un quantité de sédiments suffisamment importante pour assurer le comblement.

Le chenal de l'aber Benoît est la continuation du lit mineur du fleuve. Le chenal qui, en amont de Tréglonou, se confond avec le lit mineur du fleuve, s'élargit considérablement à partir de Roc'h an Diaoul.



Carte n° 27 : L'Aber Benoît à la fin de l'Aber proprement dit et au premier pont en venant de la mer.

A marée montante le courant du flux ou flot, suit la rive gauche de l'aber, en raison de la vitesse de rotation de la Terre qui le dévie vers la droite (force de Coriolis) tandis qu'au moment du reflux le courant de la marée descendante, pour les mêmes raisons, suit la rive droite de l'aber.

Ceci n'est évidemment pas spécial à l'Aber Benoît et reste vrai aussi pour l'Aber Wrac'h.

D'une manière générale, que la raison en soit l'élévation du niveau de la mer qui ralentit le débit du fleuve en amont, ou les travaux effectués par les hommes le long du fleuve, les fleuves apportent aujourd'hui plus de matériaux fins que de matériaux grossiers.

Ceci explique que la partie fluviale des deux abers soit envasée.

La grande différence qui existe entre eux, réside dans le fait que l'Aber Wrac'h proprement dit est vaseux, localement très vaseux, tandis que l'Aber Benoît maritime est sableux jusqu'à Tréglonou, voire jusqu'au Moulin du Châtel.

Les dunes de la presqu'île Sainte Marguerite, de Kervigorn et de la pointe de Korn ar Gazel (voir carte n°26), reculent devant la mer. La destruction progressive de ces dunes par les violents courants de flot, en marées de vives eaux, libère des quantités considérables de sable non retenus par la végétation comme nous le verrons plus loin. Ce sable remonte la vallée, entraîné par le flux (ou flot) le long de la rive gauche.

Photo n° 34: L'embouchure de l'Aber Benoît vue depuis Korn ar Gazel.



Le courant de flot occupe d'abord toute l'épaisseur du chenal, le sable plus ou moins grossier roulant sur le fond. Dès que le flot se ralentit dans une crique, le sable grossier se dépose. En continuant vers l'amont le courant de flot rencontre le courant fluvial dont l'eau moins dense passe au-dessus du courant de flot. La perte d'énergie qui en résulte pour ce dernier amène le dépôt d'une grande quantité de sable dans la région de Tréglonou.

Photo n°35 : la vallée de l'aber Benoît, à Penzès en amont de Tréglonou.

Les alluvions déposées forment de nombreux îlots dans le fleuve.



Les versants de l'Aber Benoît près de Tréglonou, se terminent au contact du fleuve, par un petit muret de pierres sèches, mal entretenu. Il domine de quelques dizaines de centimètres une large terrasse alluviale d'une quinzaine de mètres et couverte de végétation.

En contrebas de ce schorre, une large slikke vaseuse, dépourvue de végétation enserre le chenal.

Le versant lui-même est occupé par une chênaie - hêtraie, clairsemée, comportant le Chêne pédonculé, le Hêtre, le Châtaignier, de rares Pins noirs et quelques Cyprès de Lambert. Le sous-bois, très dense, est nettement dominé par les Ronces et secondairement par la Fougère aigle. Plus près du sol le Lierre est très fréquent.

Près de Saint Pabu, le sable rend l'accès de l'aber difficile le jour et dangereux la nuit pour les bateaux.

Est-ce pour cette raison que l'Aber Benoît, ou l'Aber Biniquet comme on disait il y a quelques siècles, ne fit guère parler de lui avant le III^{ème} siècle, époque de l'occupation romaine.

A partir de l'an 245, les Saxons, Frisons, Goths et Francs déferlant sur l'Empire romain affaibli, la peur s'empara des populations, notamment sur les côtes de la Manche et de l'Atlantique. Dans la cité des Osismes, par exemple, ceux qui avaient une certaine richesse enfouirent leurs trésors. Pour la seule décennie 270 - 280 ans, on compte aujourd'hui 26 trésors enfouis et non récupérés par leurs propriétaires, dans le nord du Finistère ^{9 p 75}.

A Mesnaot, à moins d'un kilomètre au sud de Saint Pabu, tout près de l'Aber Benoît, on découvrit à la fin du XIX^{ème} siècle 10 000 à 11 000 monnaies romaines en bronze, pesant 61 kg. Ces monnaies dataient de 250 à 350 ans, donc en pleine invasion de l'Empire par ce que l'on appelait les 'Barbares'. A proximité de ce trésor, on découvrit aussi une coupe à boire en argent et deux vases du même métal.

Enfin, aboutissant au manoir de Mesnaot, il y avait un aqueduc datant de la même époque, de trois kilomètres, fait de tuyaux en argile enterrés dans une tranchée en moellons, reliant le manoir à la fontaine St Ibliau (ou St Hibilio) ^{40 p A186}.

Qui était donc ce gallo-romain (?) propriétaire de tant de richesses ? Nous l'ignorons. Mais il représentait une société fortement inégalitaire.

Depuis l'époque romaine St Pabu semble vivre au rythme des récoltes de goémon.

Bien que l'on sache assez peu de chose sur l'utilisation du goémon au Moyen Age en Bretagne, cela ne signifie pas qu'on l'ignorât.

Dès le VI^{ème} siècle :

"les paysans point trop éloignés du littoral [moins de 20 kilomètres, YB] ont très tôt su tirer parti des vertus fertilisantes des laminaires, à tel point que celles-ci figurent mentionnées dans les plus anciennes lois armoricaines ^{41 p 87}"

Il était, en effet, écrit que personne ne devait détenir *"la forêt humide ni sèche, ni ses algues de mer à moins qu'il ne les donne comme nourriture pour les bovins ^{op.cit}"*.

Les Bretons insulaires portèrent la même attention à cette ressource utilisée comme engrais.

Très tôt, on constata que c'est le monde agricole qui influence le plus cette gestion des algues marines de rive, pas le monde des marins.

Au XVII^{ème} siècle, la population augmentant et l'agriculture devant accroître sa production, la coupe du varech se développa dans de telles proportions que l'on craignit que cela nuise à la reproduction du poisson. L'ordonnance de Colbert en 1681 organisa et réduisit la coupe du goémon en Normandie et en Bretagne. Devant les protestations des paysans, mais aussi des producteurs de soude et des verriers, le roi en 1739 dut assouplir ces mesures.

La recrudescence de la récolte des algues, et en particulier des laminaires, entraîna le développement des flottilles de goémoniers à Plouguerneau et St Pabu. Les ressources locales en goémon menaçant de s'épuiser, on partit exploiter de nouveaux secteurs. Ce fut l'époque des *goémoniers migrants* depuis la fin du XIX^{ème} au milieu du XX^{ème} siècle.

Vers 1920, les goémoniers de St Pabu allaient couper le goémon jusque dans l'archipel de Molène, entre Le Conquet et Ouessant. On y dénombrait 130 bateaux goémoniers. Ceux de St Pabu coupaient surtout près de la petite île de Balanec. Mais on y brûlait les algues pour faire de la soude et l'on se séparait ainsi de l'activité agricole. D'autres goémoniers de St Pabu choisissaient la côte de Porspoder; plus rarement ils allaient vers l'est autour de l'île de Batz ou sur les côtes du Trégor. Ils s'y heurtaient parfois à l'hostilité des Iliens.

L'hiver on revenait à St Pabu et le goémonier redevenait paysan sur la petite exploitation familiale (5 à 6 hectares), ou bien on se louait 'à la journée' dans les fermes pour faire des fagots, au prix de 50 centimes pour 160 fagots par homme et par jour.

"Vers 1960, le métier de goémonier demeurait identique à ce qu'il était au siècle précédent. Depuis cette date il s'est radicalement transformé ^{94 p 246}"

Le goémon-épave est toujours utilisé comme engrais mais charrettes et chevaux ont disparu du paysage.



Dessin n° 31: Lithographie de Benoît (1867). Récolte du goémon en Léon.



Photo n° 36: Un cultivateur vient de ramasser du goémon - épave et le transporte avec son tracteur pour l'épandre sur ses champs.

La récolte se fait maintenant sur les plages avec les fourches hydrauliques des tracteurs. Mais les engrais chimiques remplacent de plus en plus le goémon dont la récolte décline régulièrement, sauf pour l'industrie des algines.

La page des cultivateurs - goémoniers semble bien tournée.

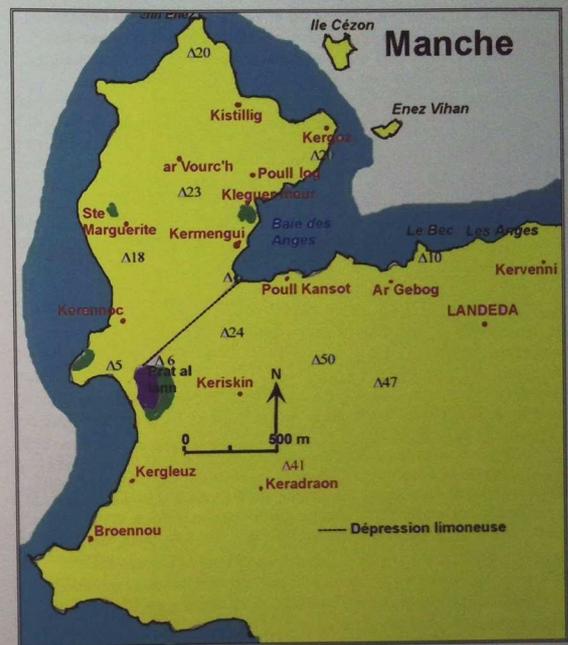
Le pays entre l'Aber Wrac'h et l'Aber Benoît

Le pays des deux abers, entre l'Aber Wrac'h et l'Aber Benoît, appelé parfois 'la presqu'île', présente deux paysages bien distincts, centrés autour de deux agglomérations :

- La région côtière de Landéda.
- La région intérieure de Lannilis.

La région côtière de Landéda

Elle correspond à la commune du même nom. Sur une superficie de 1097 hectares, elle rassemble, hors touristes, 2710 habitants (1990) soit 247 habitants par km², ce qui est considérable.



Carte n° 28: La presqu'île Sainte Marguerite dans la commune de Landéda.

Le parcellaire des champs révèle l'existence de deux catégories :

- les champs de forme allongée, en 'lames de parquet'
- les champs de forme massive.

Les champs allongés sont essentiellement littoraux et particulièrement nombreux dans la partie orientale de la presqu'île Sainte Marguerite. C'est, en particulier, le cas à Kistillig (ou Quistillig), ar Vourc'h, ar Zail.

La presqu'île Sainte Marguerite est si importante dans le paysage de la commune de Landéda qu'elle mérite qu'on s'y arrête.

Elle se présente aujourd'hui comme un ensemble dunaire ne dépassant pas 23 mètres d'altitude. Elle est séparée des hauteurs de Landéda par une dépression limoneuse n'atteignant que 6 mètres d'altitude. Cette dépression coupe la base de la presqu'île depuis Prat al Lann jusqu'à Kermengi (Kermenguy).

Photo n° 37: Les dunes de la presqu'île Sainte Marguerite.



Les toponymes en *méchou* qui illustrent la division en petites parcelles allongées

sont au nombre de 45, soit 31% des toponymes dont 75% d'entre eux sont situés dans la presqu'île de Sainte Marguerite. C'est dire que le paysage agraire de la presqu'île est très ouvert.

Selon Chauris, on peut diviser la presqu'île en trois parties (voir carte n° 28) :

- A l'est, le long de la côte baignée par l'Aber Wrac'h, les parcelles sont irrégulières et massives et entourées d'un talus (voir carte n° 29). Le sous-sol est constitué de roches cristallines riches en granite et en gneiss. C'est la partie rocheuse, rocailleuse, de la presqu'île. Elle fut probablement habitée pendant le Haut Moyen Age vers le XI^{ème} siècle. On y trouve encore les hameaux de Kergos (ou Kergoz = *le vieux village*), de Ar C'hinquer qui évoque un lieu habité et surtout de Poullloc (ou Poull log) mot attesté en 1632 et qui aurait pour signification '*Ensemble de mares*'^{4 p 91}.

- Au Centre, autour de Kistillig, Ar Vourc'h et Kleguer meur, le socle rocheux est recouvert de limon loessique favorable à la culture des céréales. Le plan cadastral de 1844 permet de dégager d'anciennes ellipses culturales autour de Kistillig. Ce petit village apparaissait comme un petit centre politique et économique. Son nom dérive du breton Kastell qui désignait un château, le suffixe ig = ic indique qu'il s'agissait d'un petit château.

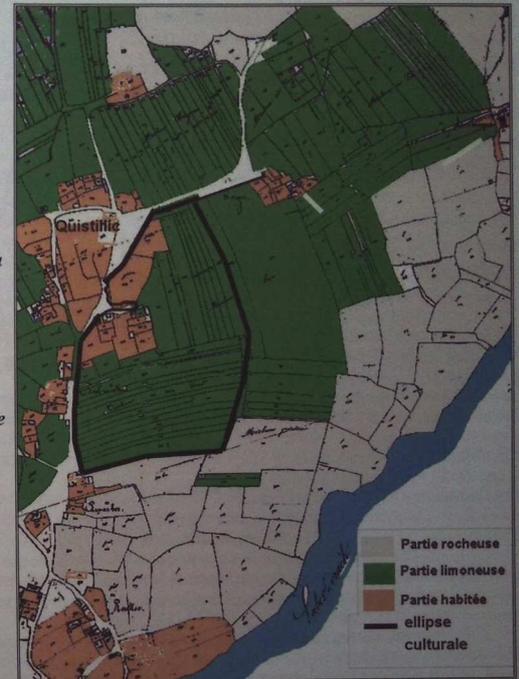
Le plus souvent ces ellipses culturales sont divisées en parcelles très allongées, très étroites, puisque bon nombre d'entre elles ne dépassent pas deux mètres de large.

Comment pouvait-on travailler de telles parcelles ?

Toutes les parcelles ne s'ouvraient pas sur un chemin, ce qui entraînait l'obligation de participer à un certain assolement et à utiliser un araire qui diminuait le nombre de rotations.

Carte n° 29: Plan cadastral napoléonien simplifié de la partie nord-est de la presqu'île Sainte Marguerite.

On remarquera l'extrême étroitesse des parcelles autour de Quistillig et la grande différence entre la forme des parcelles sur la partie limoneuse et sur la partie rocheuse.



Une fois la terre travaillée à la houe ou à l'araire, il fallait semer ou planter.

Il y a trois façons de semer :

- *Le semis à la volée*, classique avec 'le geste large du semeur'. Selon Plaine l'Ancien, il fallait 141 kg de blé pour ensemençer un hectare et un homme pouvait couvrir ainsi quatre hectares par jour. C'était donc une méthode rapide mais très coûteuse en semences et qui interdisait tout sarclage. Il était adapté à une culture extensive sur de très grandes surfaces 110 p 53

NB: Le sarclage consiste à couper, arracher, les mauvaises herbes qui poussent en compagnie de plantes semées ou plantées. Il a pour effet de

nettoyer la terre et de l'ameublir. On utilise des outils légers, car moins fatigants que la houe, appelés: sarcloir, binette et serfouette.

Ces outils existent toujours. Des archéologues en ont mis à jour en 1986 de formes quasi identiques et datés du IV^{ème} donc de l'époque gallo-romaine. Mais il en a été trouvé en diverses régions datant d'une large période allant du I^{er} au XVII^{ème} siècle. Par ailleurs, de nombreux textes anciens relatent l'utilisation de ces outils.

Dessins n° 34 (binette) et 35 (serfouettes).

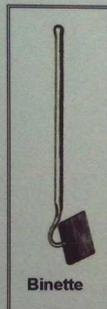
- Le semis en ligne était lié à l'existence du râteau depuis le XI^{ème} siècle. La ligne pouvait être tracée sur la terre avec l'extrémité en bois du manche du râteau. Quinze kg de blé suffisait pour un hectare. Mais c'était long puisqu'il fallait trois ou quatre personnes travaillant cinq jours pour ensemercer un hectare. Par contre, le sarclage y était possible.

- Le semis en poquets se pratiquait en déposant sur une ligne des petits groupes de graines. Les avantages et les inconvénients étaient les mêmes que pour le semis en ligne. Il convenait pour les grosses graines comme celles de Légumineuses.

En conséquence, l'exploitant pauvre ou celui dont les récoltes précédentes avaient été mauvaises et qui, de ce fait, avait peu de semences, avait intérêt à semer les céréales en ligne. Cela convenait parfaitement à une exploitation familiale ou à un exploitant riche disposant de nombreux esclaves ou serfs. Par ailleurs, le semis en ligne était quasi indispensable pour les plantes nécessitant de nombreux désherbages comme les petits pois, fèves ou féveroles.

Ce paysage agraire de champs en lanières exista non seulement au Moyen Age, mais aussi au XIX^{ème} siècle puisque le premier cadastre de Landéda date de 1844. A cette date les parcelles en lanières de Sainte Marguerite étaient vraisemblablement travaillées à l'araire et ensemençées en plantes sarclées. Quant aux parcelles irrégulières situées à proximité des lieux habités, elles étaient, selon les notes manuscrites de ce cadastre, occupées par des pâturages.

La troisième partie, longeant la côte ouest, est totalement couverte de



sable et constitue le massif dunaire de la presqu'île (photo n° 37).

Il y a là un bel exemple d'adaptation des activités humaines au milieu naturel, et surtout au milieu géologique.

Aujourd'hui, deux dangers menacent la presqu'île Sainte Marguerite : ... Le plus ancien est le recul de la côte.

Nous avons déjà vu, à propos des dunes de Ker Emma, que la dune est une accumulation de sable mis en place par le vent. Dans le cas d'une dune littorale, le sable a d'abord été apporté par la mer vers le haut de la plage à partir des sables plus ou moins grossiers de l'avant - plage et de la plage.

NB: L'avant - plage est une étendue de terrain toujours immergée, constituée de beaucoup de sable qu'elle échange avec la plage qui borde le continent.

Il ne peut y avoir de massif dunaire littoral sans qu'il soit précédé ou qu'il ait été précédé, d'une plage et d'une large avant - plage largement alimentées en sable.

Le sable apporté par la mer, de granulométrie hétérogène, est repris par le vent qui le transporte en fonction de son énergie et de la masse de chaque grain. Le vent fait donc un tri et seuls les sables fins sont transportés.

Une dernière condition est essentielle : un massif dunaire littoral ne peut se maintenir durablement que si le sable transporté par le vent est fixé par la végétation.

Bien que de fines particules organiques, provenant souvent des laisses de haute mer, puissent être transportées par le vent, le sable dunaire est très pauvre en matière organique parce que les poussières d'origine organique, généralement très légères, sont transportées par le vent au - delà du massif dunaire littoral.

Le sable est, d'autre part, très perméable et l'eau de pluie qui tombe sur les dunes les traverse rapidement. Nous avons mesuré les vitesses d'infiltration et de filtration dans 71 sables dunaires.

NB : Il y a infiltration lorsque l'eau traverse le sable sec ou tout au moins non saturé d'eau. Il y a filtration lorsque l'eau traverse le sable saturé d'eau.

La vitesse moyenne d'infiltration a été de 7 mètres en une heure. Cette vitesse tombe à 4 mètres en une heure dans le cas d'une filtration.

Le massif dunaire constitue donc un milieu sec. Pour survivre, les plantes doivent prospecter avec leurs racines ou leurs rhizomes, un important volume de sable. Nous avons trouvé, au mois d'août, dans les vingt premiers centimètres de sable de 0,15 % à 0,33 % d'eau (1,5 g à 3,3 g d'eau par kilogramme de sable sec). La concurrence entre les plantes à la recherche de l'eau, aboutit à les éloigner les unes des autres. Cette végétation est dite ouverte.

Photo n° 38 : Presqu'île Sainte Marguerite. Végétation de Graminées très basses. Feuilles très étroites diminuant l'évaporation. Les nombreux sentiers arrivent à détruire le manteau végétal. La végétation s'ouvre.



Les plantes doivent pouvoir supporter aussi un sol neutre ou même basique dans ce milieu exposé aux embruns.

Le massif dunaire est donc, par nature, un milieu très fragile.

L'élévation du niveau de la mer vient aggraver l'attaque du front dunaire par la mer, surtout lors des tempêtes survenant au cours des grandes marées. Cela suffit pour faire reculer le front dunaire, même si la végétation a commencé à fixer la dune.

"Si brutale que soit l'attaque sur la dune, la mer ne frappe pas sans prévenir. En effet, le recul du front dunaire n'est que la reprise à la dune des matériaux naguère excédentaires sur la plage et entreposés là, et dont la plage a maintenant besoin pour reconstituer un profil qui soit en équilibre avec les houles du moment. Il n'y a donc recul de la dune qu'en réponse à un recul préalable de la plage tout entière...Lorsque, dans les jours précédents la vive-eau, la mer a fait fortement démaigrir la plage, on peut s'attendre à un recul du front dunaire si la tempête dure jusqu'à la vive-eau"
21 p 202

La dune se reconstituera et ce recul ne sera probablement qu'un épisode dans la vie de la dune. Mais il est des cas où le recul est irréversible :

- Si la dune a perdu une partie de sa végétation.
- Si la direction des houles change en raison d'une modification

du climat.

Il apparaît que le massif dunaire de la presqu'île Sainte Marguerite soit, pour le moment, au stade d'un recul épisodique réversible.

La deuxième menace réside dans les conséquences des activités humaines:

Photo n° 39 : Presqu'île Sainte Marguerite. Maigres touffes d'Ajoncs, graminées rases. On aperçoit plusieurs chemins. Malgré tout, les dunes ne sont pas très détériorées.



Nous avons relevé la présence des Ronces et des Orties qui accompagnent, généralement, la production de matières azotées. La présence du Fenouil et de l'Absinthe vraie est souvent liée au passage de l'homme. Le piétinement qui croît en même temps que le nombre de visiteurs est reconnaissable par le développement du Plantain lancéolé.

Un passage fréquent et non dirigé au travers des dunes met en péril cette fragile végétation qui, si elle disparaissait permettrait au sable dunaire d'être repris par le vent.

En résumé, la presqu'île Sainte Marguerite n'est plus en harmonie avec sa géologie.

La partie orientale de la commune de Landéda, à l'est du bourg, présente un paysage agraire différent de celui de la presqu'île.



Carte n° 30: Plan cadastral napoléonien de Landéda, section C, feuille 1. Les ellipses culturelles.

Il y a toujours des ellipses culturelles, parfois très grandes (environ trois hectares) et souvent appelées Rans.

Ces ellipses ont été divisées en parcelles rectangulaires allongées, dont certaines sont très étroites (moins de 5 mètres de large).

En 1844, seulement cinq méchous étaient mentionnés par le cadastre, mais on discerne sur le plan cadastral des ellipses incluses à l'intérieur d'ellipses plus grandes. C'est le cas de la grande ellipse de Kervenny (1 +3), à l'intérieur de laquelle est venue se loger plus tard l'ellipse n°2 de Mezedern (carte n° 30). Notons que, selon Deshayes⁴ p 170, venny dérive de *minic'hi* qui procède du vieux breton *menehi*, emprunté au latin *monachia*. Ce dernier mot signifiait 'lieu de refuge ou zone de franchise' d'un monastère ou d'un ermitage. Le moyen breton l'a traduit par *minihy* et le français par *sauveté*.

NB: Le mot *minihy* ou *minihy* est apparu dans les textes vers le XI^{ème} siècle en Bretagne bretonnante. Le territoire du *minihy* était, par définition, une terre d'Eglise et relevait du pouvoir d'une seigneurie ecclésiastique. Le *minihy* avait donc un caractère sacré et:

"jouit de si grands privilèges, est entouré d'un tel respect religieux que personne n'a osé jusqu'à maintenant [douzième siècle, YB] soit l'enfreindre soit y dérober quelque chose avec violence sans qu'aussitôt il n'ait ressenti dans sa chair le châtement de son audace" 67 p 355.

Les limites de ces *minihis* étaient matérialisées par un talus ou par des croix qui, par leur présence, indiquaient l'existence d'une sauvegarde, d'un refuge contre l'autorité laïque. Les croix jalonnaient un chemin qui était souvent suivi par une procession solennelle appelée '*troménie*' (mot à mot : le tour du *minihy*).

Dans le cas présent, il apparaît que les chemins que nous avons signalés par un trait épais, ainsi que certaines parcelles, constituent ce qui reste visible des anciennes limites, avant les remembrements, d'anciens Rans. Une partie importante de ceux-ci ont formé un *minihy*. Il est vraisemblable qu'au moins une partie des chemins qui entourent le *minihy*, étaient aux XII^{ème} - XIII^{ème} siècles, occupés par un fossé doublé d'un talus. Quelle était la seigneurie fondatrice de ce *minihy* ? Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses, mais on sait qu'un monastère des Cordeliers (Franciscains) fut édifié en 1507 à Notre - Dame - des - Champs par Anne de Bretagne. Cependant, ceci nous paraît bien tardif pour dater les premières ellipses culturelles de Kervenny dont les toponymes sont en Ker.

NB: Il est troublant de constater les faits suivants:

- Avant le XIV^{ème} siècle (le nom de Landéda date de 1330), Landéda faisait partie de la paroisse de Ploudiner aujourd'hui disparue au profit de Lannilis.

- Selon la Vie de Saint Goueznou écrite entre le XI^{ème} et le XIII^{ème} siècle, la famille de ce saint, originaire des Iles britanniques, débarqua en Armorique près de Lannilis.

- Comme pour la Vie de Saint Goulven, le saint reçu d'un seigneur local une terre pour y construire un ermitage à la condition qu'il creuse un fossé délimitant un *minihy* en une nuit (une journée pour Goulven). Dans les deux cas les saints parcoururent un circuit probablement ellipsoïdal tandis que se creusait derrière un fossé doublé d'un talus. Goueznou créait ainsi un domaine monastique, un *minihy* dont le tracé était encore visible au siècle dernier sous le nom de 'Fossés de St Goueznou'.

La reconnaissance de ce *minihy* donne lieu, chaque année, à une *troménie* de 17 kilomètres. Ce saint est toujours vénéré dans la région de Plouguerneau.

Il ne nous semble pas que les ellipses culturelles de Landéda aient été des dépendances du domaine monastique de St Goueznou, mais il n'est pas impossible que l'on s'en soit inspiré. Au profit de qui, nous l'ignorons.

La région intérieure de Lannilis:

La région est un plateau ondulé d'environ 50 mètres d'altitude, doucement incliné du sud - est vers le nord - ouest.

Le pays, fréquenté dès le Paléolithique, à l'Age de la Pierre taillée, apparaît surtout à travers les découvertes des archéologues, découvertes datées du Second Age du Fer, la Tène, vers 450 ans avant notre ère.

On dressa, alors, de grandes stèles dans les cimetières comme à Pembrat Vihan à l'est de Lannilis 31 p 242. On pratiquait encore l'incinération comme tend à le prouver le couteau trouvé dans une urne cinéraire à Lannilis 31 p 304.

Vers 250 ans avant notre ère, avant la conquête romaine, une population nouvelle apparut dont ne sait pas s'il s'agissait d'une immigration de Celtes ou d'une évolution sur place de la population. Malheureusement, la pratique de l'incinération chez les peuples de la région, n'a pas facilité le travail des anthropologues.

" Avec tous les défrichements, attestés par la palynologie, et les créations de petites fermes à enclos, il y aura eu un net accroissement de la population en quelques siècles. Avec prudence, nous l'estimerons, à la fin de l'Age du Fer, pour la Bretagne entière [dans ses limites actuelles, YB], de l'ordre de 150 000 à 300 000 habitants, peut - être moitié moins, peut - être un peu plus, pour suggérer une fourchette raisonnable. Soit une densité moyenne oscillant entre 3 et 10 habitants au kilomètre carré, avec peu d'agglomérations dépassant la centaine d'individus, et encore pas mal de zones pratiquement pas peuplées en permanence " 31 p 357.

Ce qui donnerait les résultats suivants avec l'hypothèse de 3 h/km²:
Commune de Lannilis, 2351 hectares : 70 habitants (en 1990 : 4370 h)
Commune de Plouvien, 3370 hectares: 101 habitants (en 1990 : 2894 h)

Avec l'hypothèse de 10 h/km² :
Commune de Lannilis : 235 habitants.
Commune de Plouvien : 570 habitants.

La population, entre les deux abers, un peu avant l'occupation romaine, était particulièrement peu nombreuse.

Pendant l'occupation romaine en Armorique (de 57 av. JC à 486 après JC), la région de Lannilis se fit remarquer par la richesse décorative de ses poteries utilisées pour conserver le produit des récoltes mais aussi les cendres funéraires. On les a retrouvées non seulement en Lannilis, mais aussi à Penhoat sur la rive droite de l'Aber Benoît au sud - ouest de Lannilis, à Poulfougou près de l'Aber Wrac'h, à La Motte à l'ouest de Lannilis où l'on a trouvé aussi des briques de l'époque romaine près d'un camp retranché de la même époque ^{40 p A-118}. En 1794, Cambry signalera encore l'existence de "50 à 60 poteries dans les communes de Lannilis et de Plouvien" ^{82 p 170}.

Ceci signifie qu'il y avait une forte activité artisanale, donc une population en nette augmentation par rapport à la période précédente.

Que cultivait-on, à cette époque, autour de Lannilis et de Plouvien ?

Certainement des céréales et plus particulièrement du froment dont le stockage et le transport pouvaient être effectués dans des poteries. Quant au vin clair de Bordeaux dont on a retrouvé les traces dans les poteries, il évoque à la fois l'activité artisanale et le commerce. Mais nous n'en savons guère davantage si ce n'est que la production agricole ne mettait pas la population à l'abri de la disette.

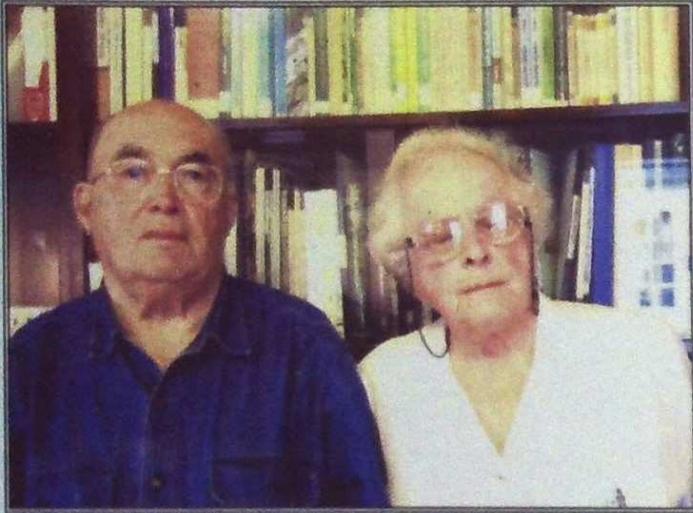
Cette prospérité, si prospérité il y eut pendant la Pax romana, n'exista plus au XVII^{ème} siècle.

Le recteur de Lannilis, après la cherté de 1661 observait :
"que même les plus aysés auroient senty la famine...s'il n'estoit venu beaucoup de fourment et de seigle desus mer" ^{74 p 297}.

Et sur le registre des baptêmes de Lannilis, de 1659-1669, on lit :
"En cette année mil six cents soixante-deux il y a eu en ces quartiers une si grande disette de bleds que les plus vieux disent n'avoir veu de pareille...on ne trouve point d'avoine parce qu'elle estoit manquée...et encore à peine trovoit on du bled aux marchés" ^{45 p 229}.

Aujourd'hui, la région de Lannilis - Plouvien est toujours essentiellement agricole mais les céréales n'ont plus la place dominante qu'elles avaient autrefois. En 1988, les céréales, hors le maïs - fourrage, représentaient moins de 2% de la SAU (Surface agricole utilisable). L'élevage des bovins et des porcins a pris la première place ¹²¹. Les cultures sont, pour une part, liées à l'élevage comme le maïs - fourrage.

En conclusion, le pays d'entre les deux Abers, apparaît déséquilibré dans ses activités : la presqu'île Sainte Marguerite présente un paysage rural tourné vers la mer; la région De Lannilis - Plouvien, plus effacée est tournée vers l'agriculture et la poterie .



Yves Bourlet, né en 1923, a commencé sa vie professionnelle comme ouvrier d'usine à Caen. Maquisard puis ouvrier agricole, il commence ses études supérieures en 1946. D'abord instituteur, il passe son CAPES (Histoire - Géographie) en 1952 et devient professeur en 1953, notamment au Lycée Félix Le Dantec à Lannion. A 57 ans, Yves Bourlet soutient une thèse de Doctorat d'Etat en Géographie, section Biogéographie végétale après s'être recyclé, depuis

1970, en Botanique et en Pédologie.

Françoise Bourlet née Alexandre en 1918, entre en 1940 dans la Résistance comme agent de liaison. La guerre finie, elle devient professeur de Physique - Chimie notamment au Lycée Félix Le Dantec. Elle épouse Yves Bourlet en 1953. A la retraite elle se reconvertit à l'Informatique pour traiter les nombreuses données recueillies sur le terrain avec son mari.

Retraités à Pleumeur-Bodou nous nous sommes occupés des plantations à Cosmopolis, dans notre commune.

Nous avons publié trois ouvrages "*A la découverte des paysages naturels en Trégor*" décrivant des randonnées botaniques. Nous avons présenté certains de ces paysages à l'Université du Temps Libre de Lannion lors de sorties botaniques.

Elargissant notre propos, nous avons publié une "*Histoire des Paysages ruraux du Trégor, du Goélo et du Trégor morlaisien*".

Le présent travail étudie l'Histoire des Paysages ruraux du Léon.

Cet ouvrage est plus fouillé que celui du Trégor, non par une volonté délibérée de notre part, mais parce que le terrain que nous avons découvert est très différent de celui du Trégor.

Nous entamons aujourd'hui l'étude de la Haute Cornouaille. Nous ne savons pas encore où le terrain nous conduira.

Ensuite viendra la Basse Cornouaille. Nous aurons ainsi parcouru toute la Basse Bretagne.

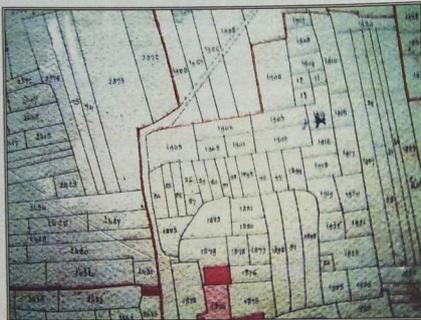
Plus tard viendra la Haute Bretagne...

Mais cela est un autre jour !

**PRIX : 30 Euros pour l'ensemble
des deux parties**

Quand l'action du vent est particulièrement forte, les plantes se serrent les unes contre les autres formant de petits coussins arrondis appelés coussinets.

Carte n° 41 : Ouessant. Extrait du Plan cadastral napoléonien de 1842 de Ar Frugillou dans le secteur de Ar Stiff..



Les parcelles sont souvent laniérées, mais de superficie encore plus petite qu'en Loc Gweltas. On peut noter l'existence d'ellipses ou de pseudo-ellipses culturales.

Revenus près de Ty Krann, nous nous dirigeons vers Frugillou. Les champs sont en lanières mais plus larges qu'en Loc Gweltas et clos par des talus de pierres et de terre. Ces champs sont tous abandonnés, mais les traces de cultures anciennes subsistent comme: la Grande Oseille (*Rumex acetosa*) ou la Petite Oseille (*Rumex acetosella*), l'Ortie qui fréquente de préférence les sols enrichis en matière organique et, d'une manière générale, les sols riches en nitrates.

Mais la plupart des champs autour de Frugillou sont couverts d'une lande haute. Afin de servir de base de comparaison voici une lande haute à Ajonc d'Europe à maturité c'est-à-dire au maximum de son développement au cours de son évolution.

Photo n° 110: Trégor, Pleumeur - Bodou. Lande haute à Ajonc d'Europe au stade de la maturité.



Photo n° 111: Ouessant, Sud de Ty Krann; Lande haute sénile, à Ajonc d'Europe.

Les troncs d'ajonc atteignent 6 à 7 cm de diamètre à 1 m au - dessus du sol. Il ne reste plus que de maigres houppiers (ensemble des branches et rameaux de la

partie supérieure de l'arbre ou arbuste, non compris le tronc).

Que se passe-t-il entre ces deux stades de l'évolution ? Répondre à cette question revient à dire ce qui s'est passé à Ouessant autour de Frugillou.

Au stade de maturité l'ajonc d'Europe a grandi, pouvant atteindre 2 m de haut. Branches et rameaux le long du tronc, rendent la lande quasi impénétrable. Chaque année de grandes quantités d'aiguilles sont tombées et la litière peut atteindre 10 cm d'épaisseur. Sous la voûte serrée des Ajoncs d'Europe qui entraîne une très forte diminution de la luminosité, la Fougère aigle et les Ronces qui coexistaient lors de la jeunesse de la lande haute ont beaucoup diminué d'importance et les mousses ont chassé les herbes. A ce moment de la plénitude de cette lande on peut affirmer^{33 p 56} que la lande ne prospère que sur des sols ayant une terre arable d'au moins 30 centimètres d'épaisseur. Une diminution de cette épaisseur a pour conséquence une diminution des réserves en eau et une diminution de la hauteur de la lande qui ne mérite plus le qualificatif de haute.

Ce passé très brièvement résumé nous amène à considérer que ces champs abandonnés à la lande haute avaient des possibilités culturales certaines. La disparition des cultures n'est pas due ici à une prétendue médiocrité des sols.



Carte n° 43 : Carte de l'occupation des sols en 1844.

La comparaison des cartes n°42 et n°43 montre que toute la région où nous avons signalé la présence de landes hautes et des ptéridaies étaient, il y a 159 ans, cultivées. Il est plus difficile de savoir à quelle date les cultures ont été abandonnées.

Nous ne possédons que fort peu de renseignements sur ce sujet.

En 1696, l'île avait environ 85 habitants par kilomètre carré, ce qui était beaucoup. En 1990, la densité était tombée à 75 h/km² ce qui était encore plus qu'honorable. On ne pouvait donc pas parler de dépeuplement.

Un fait frappe le regard de tout observateur un peu attentif: le nombre très important de maisons rurales qui sont en ruines, mais non réduites à l'état de gravats. Si ceci a un sens, il signifierait que l'abandon de la campagne et celui des cultures ne seraient pas vieux, au cours du XX^{ème} siècle, peut-être.

La présence des orties et des Oseilles dans certaines parcelles indiquent que l'abandon est postérieur à la Deuxième Guerre mondiale. L'évolution des landes hautes ne permet pas une datation précise car la vitesse de leur évolution dépend de l'environnement climatique, agraire et humain. On a noté, en Angleterre, que le passage d'un stade à l'autre a pu exiger plusieurs siècles. Nous avons constaté, quant à nous, que sur le littoral du Trégor le même passage s'est fait en trois ou quatre décennies.

Penn ar land

Du point de vue géologique, Penn ar Land est formé par un plateau granitique dans lequel est entaillée la côte sud de l'île d'Ouessant. Il ne s'agit plus du granite à deux micas de Loc Gweltas, mais du granite de Porz Guen, moins faillé et constitué de gros cristaux dispersés dans une masse plus fine, notamment au sud-ouest en Feunteun Velen.

Il y a plusieurs paysages ruraux sur ce plateau vallonné de penn ar Land. La presqu'île proprement dite de Penn ar Land est un vrai plateau dominant la mer à une trentaine de mètres d'altitude par des falaises abruptes souvent échanquées de petites anses.

Photo n° 112 : Ouessant, Penn ar Land. Falaises sur la côte nord.

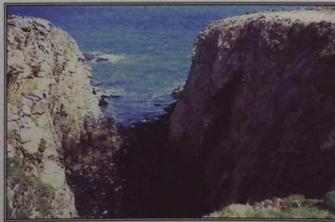


Photo n° 113: Ouessant, Penn ar Land; La lande basse à Callune.

Les taches vertes sont celles de l'Ajonc de Le Gall en coussinet. Le reste de la végétation est de la Callune.



Carte n° 44: Ouessant, Penn ar land. Carte d'occupation du sol en 2003.

Photo n° 114 : Ouessant; Penn ar Land. Détails de la lande basse à Callune. Les petits points blancs qui semblent saupoudrer la végétation sont des lichens.

Balayée par le vent du nord et du nord-nord-est, la lande basse à Callune et Ajoncs de Le Gall couvre la quasi totalité du plateau.



Cette végétation ouverte (elle ne couvre pas la totalité du sol) ne dépasse pas une vingtaine de centimètres de hauteur. Elle est tapie contre la surface du sol en formant des coussinets qui dissimulent la surface caillouteuse du plateau. La marche n'y est pas aisée. La Callune est très largement dominante et, littéralement, sculptée par le vent. Le vert plus clair de l'Ajonc de Le Gall tranche sur le vert très sombre de la Callune à cette époque de l'année (avril 2003).

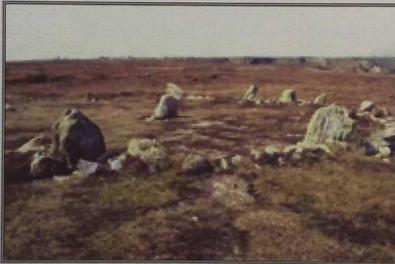
Pourquoi tant de Callune ?

La Callune supporte aussi bien les pentes exposées au vent que les pentes abritées. Elle se développe bien sur des sols très pauvres, ici le sol est très pauvre en matière organique et ne dépasse pas 10 cm d'épaisseur ce qui n'est pas un obstacle car ses racines pénètrent peu dans le sol. Elle supporte les sols secs ou humides, mais pas le calcaire. En résumé c'est une plante de sols très pauvres, très peu épais, déficients en phosphates et en calcium. Elle n'a guère de concurrent dans la conquête de la pauvreté.

Il n'y a guère que les moutons qui peuvent s'en accommoder et même parfois la faire disparaître. Ici la concurrence viendrait des lapins. La vie de la Callune est en moyenne de 25 à 30 ans. Les moutons ne sont pas très loin mais nous n'en avons pas vus sur ces landes.

Un mauvais sentier traverse la lande et conduit au site mégalithique situé non loin de la croix de St Paul au lieu-dit Kroaz ar C'halvar.

Photo n° 115 : Ouessant, Penn ar Land. L'enceinte mégalithique.



On n'emploie plus le terme Cromlec'h pour désigner une enceinte mégalithique.

C'est une ellipse dont le grand axe, est - ouest mesure 13 mètres et le petit axe nord - sud 10 mètres. Au centre, il ne reste

plus qu'un petit menhir sur les deux qui existaient au début du XX^{ème} siècle. On pense, généralement, qu'il s'agissait d'un observatoire astronomique bénéficiant d'une très large vue sur la mer et permettant ainsi l'observation du soleil au lever et au coucher. Entre l'enceinte et le bord de la falaise (23 mètres de hauteur) s'élève un petit menhir. Était-ce une indication de l'existence d'un site mégalithique important ? Était-ce un amer ?

Une autre question reste sans réponse : Le paysage agraire autour de ce site mégalithique était-il, il y a 5000 ans environ, le même qu'aujourd'hui, une grande lande basse à Callune et Ajonc de Le Gall ?

Sans revenir sur nos pas nous empruntons un minuscule sentier pour aller vers l'ouest en direction de Kroaz ar C'halvar puis de Ker Noaz. La lande à Callune fait rapidement place à une lande moyenne à Ajonc d'Europe, inférieure à un mètre de haut puis, progressivement, d'environ 1,50 mètre de haut.

Ce faisant nous passons devant un champ clos d'un muret de pierres sèches abandonné et envahi par une lande haute à Ajonc d'Europe.



Photo n° 116 : Ouessant, Penn ar Land. Un champ clos abandonné et envahi par la lande haute.

Nous avons dans le secteur de Kadoran, autour de Frugillou, l'évolution d'une lande haute à Ajoncs d'Europe vers son stade de maturité. Ici nous sommes à un autre stade de l'évolution d'une lande haute³³. En même temps que les Ajoncs grossissent en vieillissant, ils se réduisent petit à petit au houppier et meurent. Il s'affaissent sur le sol. La Fougère aigle et les Ronces occupent le terrain. C'est le stade de sénilité de la lande haute puis de dégénérescence. Sous climat tempéré de type atlantique on voit apparaître des arbustes et jeunes arbres comme le Chêne pédonculé, le Saule et le Bouleau selon l'humidité du sol. Mais ici les conditions climatiques qui règnent sur le plateau interdisent le développement des arbres. Nous assistons donc à l'invasion du champ par la ptéridaie. L'aboutissement de l'évolution ne sera pas la forêt. Au mieux le Prunellier pourra s'installer. Seules des compagnes de la chénaie atlantique comme le Chèvrefeuille et la Ronce formeront des broussailles. Ce sera le terme de l'évolution à moins que l'homme n'intervienne, par exemple en créant une prairie. C'est ce que nous trouvons à l'entrée de Ker Noaz.

Photo n° 117 : Ouessant; Penn ar Land. Prairie avec moutons blancs et mouton noir autrefois très répandu dans l'île.



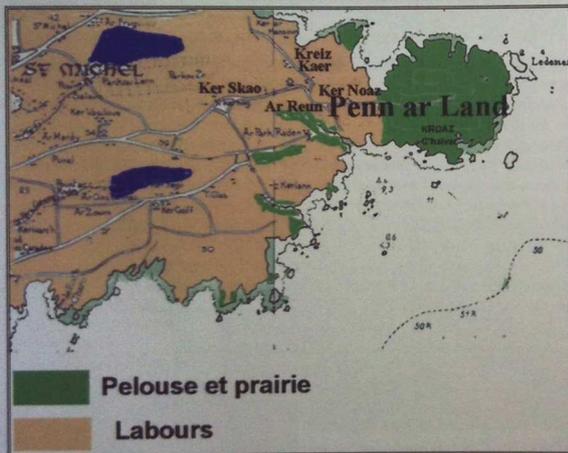
Photo n° 118: Ouessant, le village de Kernoaz dans une dépression du relief. Les arbres sont présents.

Nous continuons la route en direction de Kreiz kaer. Le fond de la dépression est occupé par un marais. La dépression sert aussi de refuge à une grande maison entourée de grands arbres.

Photo n° 119: Ouessant . Penn ar Land. Près de l'aérodrome tous les champs sont en prairie. Des petits abris ont été construits pour protéger les moutons du vent.



Les flèches désignent un abri pour moutons



Carte n° 45: Carte d'occupation des sols en 1844

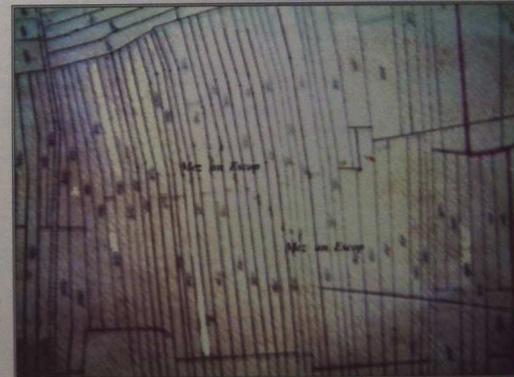
La comparaison avec la carte n° 44 montre une différence considérable en 159 ans. Les cultures ont disparu au profit des prairies naturelles mais aussi au 'profit' de la lande. Cet abandon est lié à la diminution de la population de l'île.

De la Baie de Lampaul à la Baie de Stiff

Cette troisième zone est une dépression centrale de direction SW-NE, véritable gouttière rassemblant les eaux. Elle est constituée de granites broyés et surtout de micaschistes. Ces derniers sont des schistes dans lesquels se trouvent de nombreux micas noirs et surtout blancs (muscovite). Ces roches sont, par rapport aux granites des plateaux, beaucoup plus tendres. Elles ont été fortement érodées et l'ensemble constitue une zone basse entre les plateaux nord et sud. C'est la partie la plus peuplée. C'est là que se trouve le bourg de Lampaul.

Carte n° 46 :
Ouessant, Cadastre napoléonien de 1842. Section de Lampaul feuille de Mez ar Vennac'h.

Parcelles lanzières très étroites portant la mention 'Mez an Escop, en français champ ouvert de l'Evêque. Référence à St Paul Aurélien ? Terres d'église autrefois ?



Nous terminerons ce voyage en Ouessant par un passage de Jacques Lescoat ^{141 p 97}.

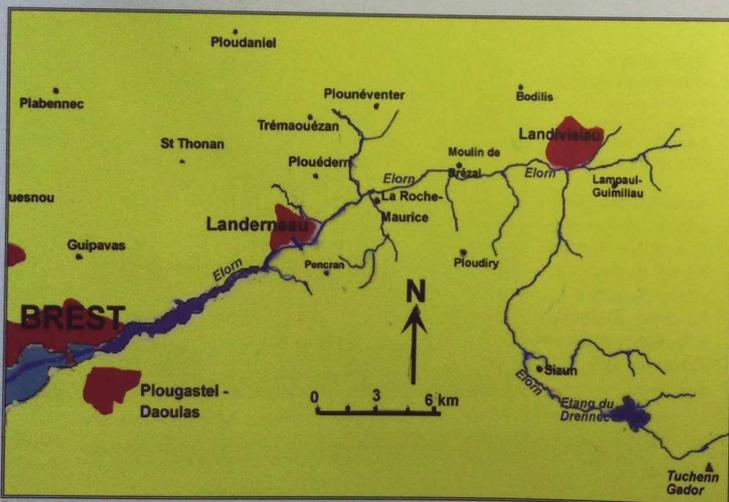
Ouessant

" Ses tempêtes sont les plus vives. Ses vents sont les plus violents. Les courants sont les plus forts. Ses côtes sont de granite et ses écueils innombrables. La végétation est rare. Ses murs de pierres sèches se mettent à siffler lorsque le souffle de l'air annonce les grandes dépressions qui gonflent la mer et rendent les vagues très rondes, bientôt agressives.

Ouessant, de la Bretagne, elle a choisi l'extrême.

Mais lorsque viennent le printemps puis le début de l'été et que le temps se repose, l'île prend alors, de la Bretagne, la lumière et la douceur. Plus encore que les tempêtes océanes, elles sont ici extrêmes."

La vallée de l'Elorn



Carte n° 47: Réseau hydrographique de l'Elorn.

La vallée de l'Elorn ne constitue pas et n'a jamais constitué un pays. Elle est la limite sud du Léon, tout au moins en grande partie. C'est une zone de contact entre le Léon et la Haute Cornouaille.

Nous ne retiendrons pas, dans l'étude des paysages ruraux de la vallée, la partie de celle-ci qui est située en amont de Landivisiau, en Haute Cornouaille.

Par ailleurs, nous ne pensons pas, du point de vue géographique mais aussi historique, qu'il faille retenir, dans cette étude, ce que l'on a parfois appelé 'le Pays de Landerneau - Daoulas'¹⁵⁷. Ce dernier engloberait, en effet, 22 communes que nous situons, pour une part en Haute Cornouaille. Il comprendrait, par exemple, l'ancienne Ploe Ermeliac, aujourd'hui Irvillac^{45 p 106}, datant du XI^{ème} siècle, qui dépendait de l'Evêché de Cornouaille et non de celui de Léon comme Landerneau, Landivisiau et La Roche - Maurice.

Le tracé de la vallée de l'Elorn est avant tout le produit de l'histoire géologique du plateau léonard. Histoire que nous pouvons résumer ainsi :

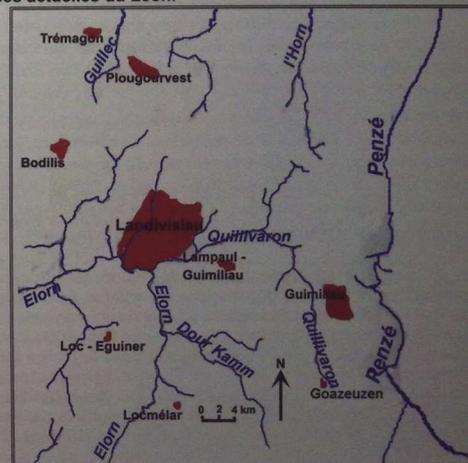
De vieilles montagnes surgies, il y a environ 400 millions d'années, d'un mouvement lent puisque cela dura 200 millions d'années. Cette période a été appelée *hercynienne*. Ces montagnes furent progressivement usées par les eaux et transformées presque en plateaux. Cela prit encore 130 millions d'années. Alors que l'érosion n'avait pas encore fait disparaître toutes les inégalités du relief, le soulèvement des Alpes provoqua un choc contre le vieux massif armoricain. Celui-ci fut soulevé, bosselé et gauchi. Cette déformation entraîna une reprise de l'érosion qui creusa les vallées actuelles du Léon.

L'inclinaison du plateau léonard "avait jadis dirigé les rivières issues des monts d'Arrée vers la Manche ou vers le chenal du Four en un cours sud-est - nord-ouest"^{84 p 70}.

Carte n° 48 : Réseau hydrographique de la région de Landivisiau, au contact du Léon et de la Haute Cornouaille.

La carte n° 48 montre que l'Elorn supérieur, en amont de Landivisiau, est de direction sud-nord, grossièrement parallèle à la Penzé, pour la raison suivante :

Il y a environ 360 millions d'années, les cours d'eau prenant naissance sur le flanc nord des Monts d'Arrée, amenaient leurs eaux dans un vaste bras de mer allant de Brest à Laval. Bras de mer, lagunes, se vidèrent progressivement alors que s'élevaient les montagnes dites hercyniennes. Pendant près de 300 millions d'années ces montagnes subirent l'érosion des cours d'eaux qui descendaient des montagnes, y traçant des vallées de direction sud-nord.



Il y a environ 65 millions d'années, suite à d'importants mouvements de l'écorce terrestre, deux grandes chaînes de montagnes s'élevèrent : les Alpes et les Pyrénées. Le soulèvement des Alpes provoqua une puissante poussée sur le Massif central qui se releva et se brisa à l'Est, mais aussi sur le Massif armoricain qui constituait l'essentiel de la Bretagne.

Le plateau léonard fut irrégulièrement soulevé et se brisa en blocs dont certains s'élevèrent et d'autres s'affaissèrent. C'est ainsi que la vallée, occupée aujourd'hui par l'Elorn inférieur, de Landivisiau à Brest, fut hachée par une soixantaine de failles nord - sud et est - ouest. Ceci est particulièrement net à La Roche - Maurice où le château est perché sur un bloc de quartzite.

Le fond de la vallée de l'Elorn inférieur fut transformé en un grand escalier dont les marches (les blocs) irrégulières s'enfoncèrent, dans le Goulet de Brest, à plus de 50 mètres sous la surface de la mer. Cette vallée se trouva donc encaissée entre un plateau léonard granitique ou gneissique, bosselé, dissymétrique, à double pente vers la mer et vers la vallée de l'Elorn d'une part, et d'autre part une dorsale de vieilles roches hétérogènes formant la presqu'île de Crozon - Plougastel, se poursuivant jusqu'aux abords de Landivisiau.

Ainsi, lentement, l'Elorn inférieur creusa sa vallée.

NB: Les lois physiques de l'érosion d'une roche dure par un cours d'eau, sous climat tempéré humide, furent partiellement énoncées à la fin du XIX^{ème} siècle sous le nom de lois de l'érosion normale ou de l'érosion fluviale. Ces lois complétées au XX^{ème} siècle, sont applicables aux cours d'eau qui prennent naissance dans un bassin de réception. Ce dernier reçoit les eaux de ruissellement qui se concentrent au point le plus bas du bassin. C'est le lieu de naissance du cours d'eau. Ce n'est pas une source, qui se définit comme étant le lieu de sortie naturelle d'eaux souterraines. Ce lieu est sensiblement fixe et on le nomme parfois griffon quand il s'agit d'eaux thermales ou minérales ⁹⁷.

Les eaux descendant des pentes léonardes et cornouaillaises se concentrèrent dans les dépressions du relief et s'écoulèrent vers la mer (la Manche actuelle) transportant des sables plus ou moins grossiers. Ces sables furent de puissants moyens d'érosion. La puissance dépendait du débit, de la pente et de la charge en matières solides. Il est évident que l'érosion était la plus grande vers l'embouchure et c'est là que furent d'abord, détruites les inégalités du fond du fleuve. Puis l'érosion s'effectua aux dépens des inégalités subsistant en amont. De proche en proche, et avec le temps, elle atteignit le bassin de réception, qui fut lui-même érodé par les eaux de ruissellement concentrées. Il y eut donc un recul de l'érosion; on dit que celle - ci est remontante.

Lors de ce recul de l'érosion, le cours d'eau peut rencontrer la vallée d'un autre cours d'eau. Si le premier est plus bas que le second, l'eau du second se déverse dans le premier. On dit qu'il y a capture du second cours d'eau par le premier. Ce détournement du second cours d'eau au point de capture amène l'abandon de la vallée inférieure du second, vallée qui devient une vallée morte.

Il est parfaitement possible que la partie supérieure de l'Elorn, en amont de Landivisiau, ait ainsi été capturée par l'Elorn inférieur à Landivisiau. Mais il est difficile de préciser le tracé de la vallée morte à travers la ville.

Peut - être rejoignait - elle la vallée de l'Horn .

D'autres cours d'eau ont été détournés vers l'ouest au profit de l'Elorn inférieur. C'est le cas du Quillivaron qui prend naissance au sud - est de Goazeuzen à environ 160 mètres d'altitude (voir carte n° 48).

"ceci coïncide avec le passage de l'accident linéaire [accident de l'écorce terrestre long parfois de plusieurs centaines de kilomètres, modifiant profondément le relief .YB] Molène - Moncontour " ^{96 p 70}.

Cet accident post - hercynien s'est traduit à la fois par un soulèvement du granite profond et par un déplacement horizontal de près de 20 kilomètres. Cet obstacle a pu contraindre les eaux du flanc nord des Monts d'Arrée à se détourner vers l'ouest. Mais pourquoi cela n'a-t-il pas affecté le tracé de la Penzé ? Nous l'ignorons, à moins qu'il y ait eu capture .

Ainsi fut fixé le paysage hydrographique de l'Elorn, dont le tracé n'a pas été modifié jusqu'à l'époque actuelle.

De ces épisodes, *" subsistent de longues vallées à peu près mortes, des seuils abandonnés, des estuaires trop larges pour les infimes ruisseaux qui s'y jettent "* ^{84 p 70}.

Mais depuis la fin de la dernière glaciation, il y a 15 000 ans environ, et surtout depuis 10 000 ans, le niveau de la mer s'est considérablement élevé. Ce fut la transgression holocène pendant laquelle la mer a envahi la basse vallée de l'Elorn, formant ce que l'on a appelé un aber. Comme dans les autres abers du Léon, il y eut transformation de l'aber en estuaire. La caractéristique essentielle et inéluctable de l'estuaire est le remblaiement de la vallée par la mer et par les alluvions transportées par le fleuve ^{21 p 554}.

Il ne faut pas s'étonner que dès le XVII^{ème} siècle, la 'rivière de Landerneau' ait été si envasée qu'on fut contraint de modifier le cours de l'Elorn en coupant ses méandres, en creusant un chenal et en construisant de nouveaux quais ^{157 p 13}. Les travaux, commencés en 1661, ne furent achevés qu'en 1789. Les bateaux de haute mer purent alors atteindre le port de Landerneau .



Photo n° 120 : Embouchure de l'Elorn près de St Jean, en Plougastel - Daoulas.

Et pourtant en 1794, Cambry peut écrire :

"...il faudrait dégager le chenal des vases qui l'obstruent dans une longueur d'environ quinze cents toises [la toise valant 1,949 m, 1500 toises = 2,92 km, YB] , ce chenal est dans cette longueur très - sinueux, et les angles saillants de ces sinuosités forment des noyaux d'atterrissements (sic) pour tous les corps étrangers que le flux délaie et apporte à toutes les marées; l'entrée du port est d'ailleurs d'une obliquité sensible " ^{82 p 225}.

En 1959, le port s'asséchait à marée basse⁴⁹. Tout ceci illustre l'importance de l'estuarisation de l'Elorn qui n'est donc plus un aber depuis très longtemps. Cette possibilité de remonter une partie du cours de l'Elorn a joué un rôle très important dans l'économie de la vallée.

Dès l'époque gallo-romaine, l'habitat se développa le long de la rive droite de l'Elorn, jusqu'au point où le franchissement du fleuve était possible à gué. *NB : Un fleuve est un cours d'eau, même très petit, aboutissant à la mer. Une rivière est un cours d'eau, quelle que soit sa taille, aboutissant à une autre masse d'eau naturelle (fleuve, rivière, lac, étang).*

C'est là qu'est né Landerneau et qu'il s'est développé. Il bénéficiait des avantages des villes de fond d'aber qui sont en contact avec le lieu où se manifestait alors l'essentiel de la vie économique et sociale : la campagne.

Or aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, la Basse Bretagne comptait environ 90% de sa population en dehors des villes, c'était donc un pays presque exclusivement rural^{74 p 110}.

En 1696, la densité de la population entre Landerneau et Landivisiau, ces villes non comprises, oscillait entre 50 et 75 habitants par kilomètre carré, voire 100 h / km² à l'approche de ces villes. Malgré tout, l'activité du port de Landerneau était fondamentale pour l'ensemble de la vallée. Certes, il y avait Brest qui aurait pu concurrencer Landerneau, mais au début du XVII^{ème} siècle Brest n'était "qu'une petite bourgade d'un bon millier d'habitants installés derrière le château, au sommet de la berge très pentue de la Penfeld et tout indique qu'elle n'a guère d'avenir"^{74 p 197}.

Vauban, en 1683, était encore plus sévère en constatant que Brest est "reculé dans un coin de terre où il ne peut être utile au commerce, auquel il n'est pas propre, à cause de la difficulté des voitures de terre et de l'éloignement de tous les lieux qui y pourraient y convenir"^{op.cit.}.

Ceci signifie que le port de Brest ne saurait prospérer, à cette époque, loin des zones d'activité économique.

Cette activité était, entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècles, avant tout toilière et c'est au XVII^{ème} siècle qu'elle atteignit son apogée.

Le lin exige une bonne terre et il était surtout cultivé, en Léon, dans la zone côtière entre Guissény en Pays Pagan et Roscoff, en raison de la présence d'un limon loessique et de la possibilité d'enrichir la terre avec du goémon.

Mais en 1733, l'intendant de Bretagne signalait que dans les 18 paroisses de la subdélégation de Landerneau - où vivaient 95 habitants par kilomètre carré - "on recueillait du lin en grande quantité"

et il poursuivait qu'à Landerneau

"Il y croît aussi du lin, du chanvre, quelque peu de fruits; point de cidres, ni vins"^{83 p 205}.

Il fait les mêmes remarques à propos de la subdélégation de Landivisiau.

Il semblerait que la culture du lin était pratiquée aussi dans la vallée de l'Elorn, de Landivisiau à Landerneau. Mais il est fort possible qu'on en faisait venir aussi, en plus grande quantité, de la région côtière du Léon, entre Guissény et Roscoff. Dans ce cas on devait faire venir, par petites bottes, le lin ayant déjà subi l'égrenage, le rouissage, le broyage ou teillage qui consistait à séparer la partie ligneuse de la filasse proprement dite, puis le peignage par lequel on débarrassait les fibres des débris de paille pour bien individualiser les fibres.

Cette filasse était alors filée, dans la vallée, au fuseau de quenouille ou au rouet, essentiellement par les femmes :

"Toutes les femmes et filles s'occupant à filer, il [le lin] se vend ordinairement é cru [non blanchi]"^{83 p 204}.

Parallèlement, si l'on interprète les écrits de l'intendant de Bretagne :

"les lins soit en bois [non encore teillés] ou en filasse se débitent dans les mêmes marchés. Les particuliers qui les achètent les font préparer [teiller et peigner], et filer pour les mettre en œuvre"^{op.cit.}

Les marchands de fils recueillent les écheveaux de fils de lin et les revendent sur les marchés de Landerneau ou de La Martyre, au sud de La Roche Maurice.

"le fil fabriqué...n'a pas la qualité de celui qu'on va chercher ailleurs. Il apparaît clairement que les fabricants de toile s'approvisionnent en fil é cru en d'autres régions [notamment en Trégor] dès la première moitié du XVII^{ème} siècle"^{79 p 66}.

Les marchands de fils recueillent les écheveaux de fils de lin et les revendent sur les marchés de Landerneau ou de La Martyre, au sud de La Roche Maurice.

Photo n° 121 : L'Elorn à La Roche - Maurice, vue vers l'amont du pont.

Les fils étaient blanchis dans des buanderies (*kann di* en breton) où l'on plongeait les écheveaux de lin é cru dans des cuves en granite, contenant de l'eau très chaude additionnée de cendre de hêtre riche en potasse. Cette lessive appelée *buée* était répétée de trois à neuf reprises selon la qualité du blanc désirée.

Les fils, imprégnés de potasse, étaient étendus sur l'herbe du courtil ou des prairies pendant une quinzaine de jours et fréquemment remués.

Enfin on passait au tissage.

Au XVII^{ème} siècle, les fabriques de toiles étaient encore absentes de la vallée de l'Elorn. Et pourtant on y fabriquait, en 'chambre' une *Toile Blanche du Léon*, sous le nom de *Toile de Landerneau*, une des quatre catégories de toiles fines du Léon. Depuis le XV^{ème} siècle on y tissait des toiles de lin, fines, pour le linge de corps et les tissus de luxe.

On les appelait 'Crées', nom qui proviendrait du breton *krez* (pluriel : *kreiziou*) qui désigne une chemise^{160 p 11}.



Les marchands de toiles étaient souvent fort riches et furent à l'origine des plus belles maisons de la ville et des enclos paroissiaux comme à La Roche - Maurice.

Il est difficile de connaître le nombre de tisserands et leur état social dans la vallée, du début du XVI^{ème} à la fin du XVIII^{ème} siècle. C'est pourtant ce qui détermine l'importance de leur influence sur le paysage toilier de cette époque.

Il faut distinguer deux catégories de tisserands :

- Les tisserands professionnels dont le tissage est l'unique travail. Ils ne représentaient pas plus du tiers des tisserands

- Les paysans - tisserands. Ces derniers étaient d'abord des paysans qui travaillaient la terre de juin à octobre et pratiquaient le tissage pendant la morte - saison, de novembre à mai. Leur principale activité consistait surtout à produire du blé et du sarrasin ainsi qu'à élever des bestiaux^{79 p 75}.

Par de 'savants' calculs basés sur le nombre de métiers à tisser, répertoriés lors des inventaires après décès, on estime à 377 le nombre de métiers dans le Pays de Landerneau en 1788. Ceci permet de faire l'hypothèse qu'il existait, à cette époque dans ce Pays, 126 tisserands professionnels et 251 paysans - tisserands. On estime, par ailleurs, qu'il existait dans la vallée, un métier à tisser le lin pour 5 à 10 habitants, car il n'était pas rare de trouver plusieurs métiers dans la même famille.

Par exemple, Pont - Christ près du Moulin de Brézal, avait 206 habitants en 1790 et l'on sait qu'il y avait, en moyenne, un métier pour 6 habitants dans le village qui devait donc avoir environ 35 métiers à tisser le lin.



Photo n°122 : L'Elorn à Pont - Christ, vue vers l'aval.

Les versants de la vallée sont très boisés. C'est dans ce paysage forestier que vivaient les 206 habitants de Pont Christ pour une bonne part des paysans - tisserands.



Photo n°123 : L'Elorn à Pont - Christ, vue vers l'amont. Désolés pour le poteau électrique.

On peut constater la grande largeur et la grande profondeur de la vallée pour un cours d'eau qui apparaît si modeste. On remarque la largeur de la terrasse alluviale preuve d'une très importante sédimentation.

Les créés produites étaient, pour un bonne part, exportées par le port de Landerneau vers l'Espagne et l'Angleterre. Mais au cours du XVIII^{ème} siècle la désastreuse guerre de Sept Ans, la guerre d'Indépendance de l'Amérique, la Révolution de 1789, la guerre contre l'Angleterre frappèrent durement le commerce des toiles fines et le déclin de l'activité toilière dans la vallée fut très important.

A tel point qu'en 1791, la municipalité de Landerneau supprima le Bureau de marque des toiles qui authentifiait l'origine de la toile et en garantissait la qualité.

La production toilière de la vallée va changer complètement :

"D'une industrie rurale éclatée, elle se modernise en atelier de tissage " 157 p 29

Ce fut, en effet la création, en 1845, de la Société linière qui employait alors 400 ouvriers pour fabriquer des toiles de lin, mais aussi de coton : 25% de la production était vendue à la Marine, 25% était exportée vers les colonies et le reste était vendu en France. Les Juloded, ces paysans - marchands, financèrent et dirigèrent la Société. Il est vrai qu'à la fin du XVIII^{ème} les Juloded 'contrôlaient' essentiellement deux villes : Morlaix et Landerneau dont le port dès 1736 jouissait du privilège d'exporter les toiles de lin du Léon concurremment avec Morlaix. En 1847, on ajouta une filature au tissage. Tous les bâtiments se trouvaient dans la ville de Landerneau

Etait - ce la fin du paysage toilier rural de la vallée de l'Elorn ?

Non à court terme, oui à long terme.

Dès le début de son activité, en 1845, jusqu'à sa dissolution effective en 1893, la Société linière se heurta à deux problèmes fondamentaux qu'elle ne put ou ne sut pas résoudre :

- Le problème de la main - d'œuvre,
- Le problème de la qualité du lin.

La Société linière recruta dès le début de son activité, ses ouvriers dans la vallée de l'Elorn et nombreux furent ceux qui furent employés par elle tout en restant dans le monde rural.

"Les 2000 à 3000 tisserands ruraux que la Société emploie de façon irrégulière [vers 1855, YB], travaillent sur place, dans les fermes ou dans de petits ateliers. Ceux - là ne sont presque jamais mentionnés dans les archives car immergés dans le monde rural. Il s'agit souvent de la famille d'un paysan à qui elle apporte un complément de revenu " 160 p 84

Ces tisserands sont dispersés dans les bourgs de Pont Christ qui fait partie de la commune de La Roche - Maurice, Saint Urbain, La Martyre, Ploudiry, Landivisiau, Sizun et Commana.

Quant aux salariés travaillant dans la Société à Landerneau même, leur nombre varia beaucoup mais semble avoir plafonné vers 1850 avec 2855 personnes.

Ce prolétariat était originaire également de la vallée de l'Elorn.

Si l'on se réfère à la situation vers 1860 - 1865, on constate qu'il s'agissait d'un prolétariat jeune puisque les femmes avaient moins de 25 ans et les hommes avaient, en moyenne, 27 ans. Mais la moyenne cache les extrêmes qui, ici, sont représentés par les enfants et les adolescents.

La Société employait des jeunes ouvrières prétendant avoir 12 ans.

En 1867, elle employait 135 enfants et adolescents de moins de 16 ans ^{160 p}

⁸⁷ . On pourrait en conclure que la Société vidait la vallée de sa population. Ce n'est pas si simple. En nous basant sur les données numériques fournies par Ogée en 1843, on constate que les communes de l'Elorn non seulement ne perdirent pas d'habitants mais en gagnèrent.

D'une manière générale, la population rurale de la vallée de l'Elorn, augmentait depuis le début du XIX^{ème} siècle.

Ainsi :

	1801 (1)	1843 (2)
La Martyre	924 habitants	1099 habitants
Pencran	503.....	647.....
Plouédern	1060.....	1267.....
Saint Thonan	426.....	532.....

(1) Référence bibliographie n° 157 ; (2) n° 159, tome 1

Pendant la période d'activité de la Société linière (1845 - 1893), la population de La Roche Maurice augmenta de 29%, celle de Saint Divy de 24%, d'autres comme dans la commune de Ploudiry (7%) progressèrent beaucoup moins tandis que Lanneuret restait stable autour de 220 habitants ainsi que Dirinon qui ne s'écarta guère de 1700 habitants.

Autrement dit, la population ouvrière d'origine rurale qui travaillait à la Société linière n'abandonnait pas ses villages pour s'installer à Landerneau, encore moins à Brest ou Paris ce qui signifie que l'exode rural et l'attrait des grandes villes n'existaient pas.

Mais cette population ouvrière n'avait aucune expérience du travail en usine et ne possédait aucune qualification professionnelle particulière. Moins de 2% des ouvrières savaient signer et moins de 11% des hommes, ce qui ne veut pas dire que ces ouvriers étaient incapables de s'exprimer. Ces chiffres sont d'ailleurs trop élevés car ils comprennent les ouvriers venus du Nord ou de Normandie qui savaient tous écrire.

La Société fit donc appel, dès 1846, à des ouvriers extérieurs qualifiés. Ils furent recrutés en Ecosse.

NB: La Révolution industrielle anglaise s'était fait sentir dès le milieu du XVIII^{ème} siècle par l'invention de nouvelles techniques, comme la machine à tisser la laine de Kay en 1738 et par le développement de l'industrie cotonnière. Elle se manifesta aussi par une forte concentration financière procurant aux industries d'énormes capitaux, et enfin, par une concentration de la population et un exode rural. Cette révolution industrielle et sociale provoqua, par ailleurs, une modification de la pensée ouvrière qui se manifesta par de véritables mutineries.

Un siècle plus tard, à l'époque de la Société linière de Landerneau, l'Angleterre, comme l'Ecosse et l'Irlande, étaient donc de véritables viviers d'ouvriers et de cadres qualifiés, rapides et disciplinés. L'embauche d'environ 150 ouvriers écossais, hommes et femmes, fut aisée.

Ils formèrent une communauté, parlant seulement l'anglais, installée par la Société linière à Pencran (les célibataires à Landerneau).

La cohabitation, sans être chaleureuse, fut dans l'ensemble, pacifique.

Les ouvriers ruraux, Bretons, de la vallée, furent - ils transformés par près de 50 ans de travail à l'usine et de contact avec des ouvriers extérieurs, pour la plupart citadins ?

"Pauvres, les ouvriers de la filature sont jugés dangereux par les autorités mais leur délinquance se limite en fait à l'ivrognerie et à la prostitution occasionnelle des ouvrières. Malgré sa détresse, cette population ne se révolte pas, aucun syndicat, aucune grève pour ces Bretons déracinés de leur campagne et qui s'intègrent assez peu dans le monde industriel ^{160 p 144}."

Il n'y a pas eu création d'un véritable prolétariat industriel dans la vallée de l'Elorn par la Société linière.

Très tôt la médiocrité des fibres de lin cultivées en Basse Bretagne, amena la Société linière de Landerneau à s'approvisionner en lin, en chanvre et en jute, sur les marchés étrangers. En 1846, un navire apportait du lin russe venant d'Arkhangelsk, près du cercle polaire arctique, à Dunkerque. De là, un voilier transporta le lin à Landerneau. Tout cela était très coûteux. D'innombrables essais furent tentés par la Société pour trouver des lins à longues fibres, fines, solides et peu coûteuses, convenant au filage et au tissage mécaniques.

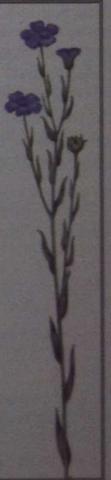
Dessin n°36 : Lin.

Russie, Pays baltes, Irlande, Egypte, Liban, Nord de la France, Belgique, Pays - Bas, Vendée, Normandie, et ce n'est pas exhaustif, encombrèrent de leurs lins les entrepôts de la Société landerneenne et lui coûtèrent très cher, en vain.

Jusqu'à ce jour de 1851, où un ouvrier flamand consulté par la Société arriva à Landerneau pour teiller du lin local. Son verdict fut sans appel :

"Le lin que vous nous avez envoyé est presque généralement pourri du pied, et cela provient des mauvaises herbes qui y ont entretenu l'humidité...le lin en bois [non teillé, YB] de Lounevez est si mauvais qu'on ne peut le travailler, il présente dans la même botte du lin trop roui..."

"Le plus grand reproche qu'on puisse faire aux lins du Finistère et des Côtes-du-Nord, c'est d'être arraché trop tard, ce qui amollit la fibre, nuit à son rendement et à sa qualité ^{160 p 154}."



Des Flamands, utilisant des graines de lin russes, vinrent contrôler les cultures de lin en Finistère et dans les Côtes-du-Nord. Ce fut un succès, en ce sens que le fil obtenu devint de bonne et parfois de très bonne qualité, à tel point que les tailleurs de Landerneau ne purent faire face à la demande. La Société tenta alors de faire effectuer le teillage par les cultivateurs eux-mêmes (dans la vallée et ailleurs) en multipliant les primes et les subventions ainsi que la formation des cultivateurs. Le résultat fut très mitigé, les cultivateurs restaient réticents devant cet encadrement flamand. Il est vrai que dans la vallée comme ailleurs ils privilégiaient les cultures céréalières. Ce ne fut qu'en Pays Pagan que la méthode flamande fit disparaître la 'méthode bretonne'.

Notre propos n'est pas de rechercher les causes de la disparition de la Société linière de Landerneau, puisqu'elles ne sont pas liées au paysage rural de la vallée ou très indirectement.

Disons seulement que pendant près d'un demi siècle, pour des causes variées allant d'années trop pluvieuses comme en 1888, à la concurrence du coton, en passant par une gestion financière discutable et des conditions économiques nationales et internationales très mauvaises, les résultats financiers de la Société furent toujours très cahotants.

Dès 1873, ses difficultés allèrent en augmentant gravement. En 1874, elle supprimait le travail de nuit faute de commandes. En 1887, aucun dividende ne fut distribué aux actionnaires. En 1889, la Société licenciait une partie des cadres et commençait à licencier des ouvriers. En 1891, les actionnaires décidaient la liquidation de l'entreprise, liquidation qui ne fut effective qu'en 1893.

Au moment de la liquidation, en 1891, il n'y avait, probablement, qu'environ 500 ouvriers contre 2800 vers 1855.

Quelles furent les conséquences de cette disparition pour le paysage rural de la vallée de l'Elorn ?

Malgré la pauvreté de nos sources en ce domaine et leur imprécision, on notait une baisse du nombre des habitants après 1891. Si l'on considère l'évolution de la population dans le Finistère entre 1861 et 1901, on constate :

- Une forte augmentation de la population dans le sud (Basse Cornouaille) allant de 27 à 115%.
- Une faible augmentation égale ou inférieure à 12% en Haute Cornouaille.
- Une très faible augmentation, inférieure à 1%, dans le Léon, sauf à Brest ¹⁶¹

p 416

Le Léon était remarquable, pendant cette période, par le fait que dans sept cantons léonards, le bilan démographique y était négatif, ce qui signifie que le nombre d'habitants y avait diminué. Il s'agissait des cantons de :

Lesneven, au nord de Landerneau. Il y avait une longue tradition de paysans - marchands toiliers (Juloded), plus spécialement dans l'est du Pays Pagan, autour de Plouider.

Ploudiry, au sud de Landivisiau, était un important canton toilier puisque, au début du XIX^{ème} siècle, on comptait 25 paysans - marchands toiliers dans les communes de Ploudiry, Le Tréhou et Tréflévez ^{79 p 279}. La démographie de ces

communes semblait liée aux aléas de l'économie linière. Il est vrai qu'en Le Tréhou, à la fin du XIX^{ème} siècle, 50% de la superficie de la commune, seulement, était cultivée, peut-être en raison d'un relief tourmenté et d'un sol très caillouteux. Ainsi, l'évolution de la démographie dans cette commune s'apparente à une catastrophe :

1800 : 1054 habitants, soit 46 h/km²
 1876 : 1272..... 56 h/km², apogée de la Société linière.
 1990 : 396..... 18 h/km².

Plouescat, canton côtier, cultivait le lin mais en 1800 ne comptait qu'un seul paysan - marchand de fil et accessoirement de toile mais beaucoup de producteurs vendaient, après 1845, leur lin en bois à la Société linière. Plouzévédé et Saint Thégonnec, cantons liniers, surtout le dernier, sont en Pays de Morlaix. Ils virent cependant leur population régresser entre 1861 et 1901.

Sizun était, en Pays d'Elorn, un grand canton linier avec plusieurs dizaines de paysans - marchands toiliers. Il apparaît donc que la crise textile et la disparition de la Société linière ne toucha pas seulement la vallée de l'Elorn.

Cette crise démographique se traduisit par une importante diminution des classes les plus jeunes.

Le paysage rural de l'Elorn ne s'est pas limité au paysage linier ou toilier.

On sait que les métiers du cuir existèrent en Bretagne dès la Préhistoire, mais le cuir étant un matériau organique très biodégradable, ces métiers n'ont laissé que de très rares traces en Bretagne. Il faut attendre le XIII^{ème} siècle pour avoir des traces écrites de l'existence de ces métiers du cuir. Les Confréries religieuses en plaçant ces métiers sous le patronage d'un saint, souvent Saint Crépin, leur donnèrent une existence publique et respectée. Au XVII^{ème} siècle, les Corporations prirent la suite ^{162 p 10}.

Du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècles, on assista à un très grand développement des villes, grandes consommatrices de viande de boucherie, ce qui entraîna le développement de l'élevage de bovins, surtout en Bretagne, grand fournisseur de peaux.

En 1794, dans le district de Landerneau :
*"il y a plus de cent soixante tanneries, sans grande manufacture de cuir ... On y fabrique à peu près par année :
 Douze ou quinze mille cuirs forts,
 Quatre ou cinq mille peaux de vache en baudrier [cuir coupé en bandes, YB]
 Vingt à vingt - deux mille peaux de veau ,
 Quinze mille vaches en empeignes [dessus de chaussure, YB]*

Chaque tannerie emploie trois ou quatre ouvriers, quelquefois douze ou quinze. Ces fabricants existent principalement dans les communes de Landerneau, de Lampaul, de Guimiliau, et de Landivisiau ^{82 p 214}.

La règle générale était donc l'artisanat dans de petits ateliers. Les fabricants étaient appelés 'maîtres - tanneurs' dans les villes et 'marchands - tanneurs' à la campagne.

C'était autour des villes que l'on travaillait les peaux.

Trente cinq à quarante tanneries existaient en 1795 à Landivisiau. Leur activité entraînait nécessairement le ramassage d'écorce de chêne et de châtaignier, comme à Locmélar. Avec ces écorces on fabriquait le *tan* grâce aux moulins à tan (*millin kouez*) qui réduisaient les écorces en poudre. Le tannin du tan protégeait les peaux contre le pourrissement. Pour les mêmes raisons on tannait les voiles des bateaux et les filets de pêche.

En 1794, les tanneries de la région de Landivisiau travaillèrent 31 500 cuirs et utilisèrent 10 200 barriques de tan (cette unité de mesure valait 135 kilogrammes). Cela faisait 1377 tonnes de tan et pour les obtenir il fallut couper 255 hectares de bois. Il est vrai que non seulement toutes les tanneries de la vallée se fournissaient à Landivisiau, mais aussi beaucoup de celles du Pays de Morlaix et du Trégor, par l'intermédiaire de *'marchands - tanneurs'*

Ces marchands - tanneurs s'approvisionnaient auprès des *kigners* (du breton *kigned = écorcher*). Les écorcheurs d'arbres étaient professionnels ou, le plus souvent, des paysans - écorcheurs qui écorçaient les chênes et les châtaigniers après les avoir abattus.

"l'influence de l'industrie du cuir [en 1910, YB] se fait sentir même sur la physionomie des campagnes. Les fossés ou talus qui entourent les champs ne sont pas couverts de grands arbres [dans la région de Landivisiau, YB] comme dans les autres contrées de Bretagne, ils sont plantés de ces chênes en taillis exploités régulièrement pour fournir l'écorce" ^{162 p 29}

On plantait même, depuis le XVIII^{ème} siècle, des chênes en haies - taillis, dans la région de Sizun, uniquement pour fournir de l'écorce aux tanneries de Landivisiau. Indirectement, les tanneries participaient à la modification du paysage agraire de la haute vallée de l'Elorn. Simultanément on déboisait aussi les talus pour avoir du bois de chauffage.

Enfin cet écorçage constituait pour les cultivateurs un apport financier non négligeable et ils étaient nombreux à Landivisiau, Lampaul - Guimiliau et Sizun. L'écorçage se faisait au printemps, quand la sève recommençait à circuler, rendant le décollage de l'écorce plus facile. Généralement les équipes se rendaient à pied sur les lieux d'écorçage sous la direction d'un chef d'équipe de Lampaul - Guimiliau.

Après avoir mis l'âge minimum des arbres à écorcer à 20 ans on l'abaissa à 15 ans puis à 9 ans. On abattait toujours l'arbre avant l'écorçage.

Les écorces, chargées sur des charrettes, étaient amenées, en convois, aux moulins à tan.



Dessin n°39 : Moulin à eau

A la fin du XVIII^{ème} siècle on comptait 13 moulins à tan à Lampaul - Guimiliau et la situation était la même en 1843 quand la plupart des 2482 habitants étaient *"employés à écorcer les bois pour les 12 ou 13 tanneries de la ville"* ^{159 p 428}.

Les écorces étaient écrasées par les puissants pilons des moulins et réduites en fine poudre, presque de la poussière très irritante pour les ouvriers.

Quant aux tanneries de la vallée, elles traitaient des peaux fraîches, dites *vertes*, pour les plus proches; fortement salées pour celles qui venaient de loin. Ensuite il fallait les débarrasser des débris de chair et les dessaler dans l'eau de la rivière. Puis on les traitait à la chaux éteinte ou, le plus souvent dans la vallée, à la farine d'orge. On les plaçait ensuite dans des fosses remplies d'eau additionnée de tan et les y laissait plusieurs mois. Enfin on sortait les peaux des fosses, on les battait, brossait et on les séchait dans des bâtiments bien aérés.



Photo n° 124 : Séchoir d'une tannerie

Inutile d'insister sur le fait que les déchets des peaux pourrissaient, que le jus des fosses fermentait et que tout cela répandait des odeurs insupportables.

Le très court résumé des opérations de tannage qui précède montre que l'eau des rivières utilisées par les tanneries était, d'une part, indispensable à ces opérations mais aussi qu'elle était, d'autre part, fortement polluée. Les *"rats, vecteurs privilégiés des épidémies, proliféraient autour des établissements les moins bien construits"*

Ajoutons que la décomposition des matières organiques avaient de très importantes conséquences sur les poissons qui fréquentaient les rivières, comme le saumon.

Enfin, et ce n'était sans doute pas la moindre conséquence sur le paysage rural, les séchoirs tels que nous le montre la photo n°124, ne se généralisèrent qu'au XIX^{ème} siècle, d'où un paysage très particulier :

"Un ancien tanneur de Landivisiau nous a d'ailleurs rapporté que le séchage des cuirs sur les talus longeant les routes était encore monnaie courante dans les années 1880 - 1890. Il semble même que certains tanneurs faisaient sécher leur production sur les façades des maisons" ^{162 p 36}.

La description ne serait pas complète si l'on n'ajoutait pas que l'on étalait aussi les peaux sur les haies et sur les prés. Les peaux rejoignaient ainsi les écheveaux de fils et les toiles que l'on mettait à blanchir dans les mêmes lieux.

Cette habitude si tenace en Bretagne, jusqu'à une date récente, de laisser les fruits de son travail, à l'extérieur, à la convoitise de tous, entraînait au XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècles, dans la vallée de l'Elorn, de très nombreux vols.

A tel point qu'un décret de 1843 interdit de pendre des peaux sur les façades des maisons et dans les rues, comme de faire blanchir fils et toiles sur les talus et les prairies.

Si nous considérons le domaine économique, 1793, fut pour les tanneurs de la vallée de l'Elorn une année noire. La France était en pleine Révolution mais aussi en guerre contre l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre. Les échecs des armées républicaines françaises, amenèrent le gouvernement révolutionnaire de la Convention à prendre deux types de mesure :

- Une levée supplémentaire de 300 000 soldats dont la répartition se fit à l'échelle communale, provoquant de nombreux mécontentements dans le Léon qui se souleva en mars 1793. Les insurgés furent écrasés et la répression fut violente. Pour les tanneurs cela signifiait le départ de nombreux ouvriers tanneurs .

- Un fort dirigisme économique pour soutenir et contrôler l'effort de guerre. Mobilisés en toute hâte et à contre - cœur, les soldats et marins étaient dans un complet dénuement :

"..les soldats marchent pieds nus sur les galets" 162 p 52 .

La municipalité de Landivisiau, en novembre 1793, faisait état :

" d'une fourniture de chaussures faite au détachement de la force armée du district de Landerneau...arrivé extraordinairement en sabot" ^{op.cit} .

La Convention tenta d'imposer des livraisons obligatoires, par l'intermédiaire des marchands - tanneurs (5 paires de souliers par décade).

En 1794, Landivisiau et Lampaul - Guimiliau livrèrent 31 500 cuirs. Mais, nous l'avons vu, les *peaux vertes*, ne suffisaient pas, il fallait du tan. La Convention, en 1794, réquisitionna les bois de chêne de la région et jusqu'en Pays de Morlaix. Cela se traduisit par la récolte, en juillet 1794, de 542 barriques d'écorces (73,17 tonnes), mais faute de charrettes, les écorces restèrent stockées. On écorça dans tout le Léon mais les barriques se comptaient par centaines alors que les besoins des tanneries de la vallée se comptaient par milliers.

En novembre 1794:

" Le tan est épuisé dans les communes de Landivisiau, Lampaul, Guimiliau, Locmélar, Loc - Eguiner " 162 p 54 .

Les tanneries utilisaient aussi la farine d'orge que l'alimentation humaine réclamait dans la vallée. On aurait pu la remplacer par de la chaux, mais celle -ci était importée par mer et le blocus anglais empêchait son arrivée. Il en était de même pour l'huile de poisson utilisée par les tanneurs.

En 1796, les tanneries de l'Elorn furent presque paralysées.

Les guerres napoléoniennes, en créant de nouveaux débouchés dans l'Empire, comme en Espagne et au Portugal, relancèrent la production dans la vallée de l'Elorn. Cela ne dura pas. De 1812 à 1815, la crise s'aggrava considérablement.

De 1815 à 1870, alors que les tanneries de Basse Bretagne continuaient de décliner, celles de Haute Bretagne devenaient prospères.

Les tanneries de Guimiliau, Loc - Eguiner et Locmélar fermèrent. La description de Landivisiau en 1843, par Ogée est significative et montre que la crise ne tenait pas qu'aux tanneries :

"Cette ville...faisait jadis un commerce assez étendu en beurre, suif, miel, chevaux, et surtout en toiles; aujourd'hui elle n'a plus guère d'importance que par son marché qui est le centre des achats et ventes des communes environnantes...La partie agricole de cette commune est loin d'être en un état prospère ; cependant on commence à y cultiver des plantes sarclées et surtout les pommes de terre. La tannerie, jadis florissante dans ce pays, est beaucoup réduite maintenant; cependant il y a encore seize tanneries, tant grandes que petites..." 159 p 436-437 .

Quant à Landerneau en 1843 :

" Autrefois, Landerneau faisait un commerce considérable de toiles et de tannerie. Aujourd'hui cette dernière production a bien baissé, car on ne compte dans cette ville qu'une seule tannerie " 159 p 434 .

Lampaul semblait en meilleure situation puisque :

" la tannerie est la principale industrie; il y a à Lampaul douze ou treize établissements de ce genre. La plupart des habitants sont employés à écorcer le bois pour ces usines " 159 p 428 .

C'était nettement moins brillant à Locmélar :

"Autrefois cette localité avait une industrie commerciale, celle de la préparation de l'écorce de chêne pour les tanneries. Quoiqu'elle soit bien réduite aujourd'hui, cette industrie suffit encore à beaucoup de cultivateurs pour payer le prix de leurs fermages " 159 p 513 .

Entre 1870 et 1914, on assista à un nouvel essor de l'industrie du cuir dans l'ensemble de la Bretagne.

" La région de Landivisiau devient ainsi le 'petit Creusot' de la Bretagne " 162 p 69 .

La deuxième moitié du XIX^{ème} siècle fut marquée par la mise en place d'un important réseau de communications.

- En 1865, le chemin de fer de l'Etat arrivait à Landivisiau, La Roche - Maurice, Landerneau et Brest.

- En 1906, les chemins vicinaux du Finistère passaient de 3643 km en 1856 à 7106 km.

Dans le même temps, les grandes routes du Finistère passaient de 531 km à 2453 km.

Les communes n'étaient plus isolées.

Cette deuxième moitié du XIX^{ème} siècle fut aussi marquée par le développement de la production agricole, en particulier grâce au développement des voies de communication qui permettaient l'arrivée des engrais et amendements. Le développement de l'agriculture portait sur le développement des techniques (charrues et batteuses par exemple) ainsi que sur l'amélioration des prairies naturelles et artificielles, l'amélioration de l'élevage des bovins et des porcins, l'augmentation des cultures de blé et de pommes de terre.

Par contre, l'industrie textile achevait de disparaître mais pas celle du cuir. Le renouveau de cette dernière était lié à plusieurs facteurs :

- Le développement de l'industrie de la chaussure à Fougères . Ogée,

en 1843, citait comme base de l'économie de Fougères :

"Les tanneries, les corroieries, les mégisseries " 159 p 297 .

Mais ce fut surtout à partir de 1850 que cette industrie connut un bond spectaculaire avec 2200 ouvriers à Fougères en 1874, 7000 en 1884 et 11000 en 1890. Fougères demandait donc beaucoup de cuirs que la vallée de l'Elorn pouvait fournir.

- L'extension des prairies dans le Finistère plaçaient ce département en tête des départements éleveurs de bovins et l'élevage bovin constituait l'essentiel des gains des agriculteurs de la vallée, sans oublier l'élevage des chevaux qui était important autour de Landivisiau. Ces élevages d'animaux nombreux et bénéficiant d'une meilleure alimentation permirent de fournir aux tanneurs des peaux de meilleure qualité.

- La concentration de soldats et marins à Brest, à une époque où les fournitures aux armées se faisaient par des adjudications locales, fit de la vallée de l'Elorn le fournisseur naturel de la marine.

Tous ces facteurs donnèrent un "coup de fouet" aux tanneries et Landivisiau, en 1876, compta 43 tanneries. Mais on assista alors à une concentration économique et financière qui ramena le nombre des tanneries de Landivisiau à 25 en 1901. Parallèlement, le nombre des ouvriers - tanneurs diminua. A Lampaul - Guimiliau, on passa de 179 ouvriers en 1886 à 81 en 1906^{162 p 71}. En 1936, les 15 tanneries de Landivisiau n'employaient plus qu'une centaine de personnes.

Petit à petit le paysage rural des tanneries disparaissait.

L'indépendance des anciennes possessions françaises d'Outre - mer la création d'une industrie similaire dans ces pays, l'entrée de nouveaux matériaux renvoyèrent les tanneries au rang du "temps passé"

En conclusion sur l'histoire des paysages ruraux en Léon...

Depuis les hommes de la Préhistoire jusqu'à leurs descendants du Léon, les paysages ruraux ont été le produit d'une Nature très particulière, diverse et des hommes. Comme tout être vivant, ces paysages ruraux sont nés, se sont épanouis, et c'est à ce stade que nous les avons décrits, puis ils sont morts, le plus souvent dans la douleur des hommes.

Ce sont des hommes qui ont dressé les mégalithes, qui les ont abandonnés, parfois mutilés et détruits. Ce sont eux qui ont fait reculer les forêts jusqu'à les anéantir en certains endroits, non sans laisser une trace de leur existence dans les toponymes qu'ils ont créés. Ce sont encore des hommes qui ont, à la place des forêts, créé les champs et les ont quadrillés par des talus ou des murets de pierres sèches, qu'ils ont détruits puis qu'ils ont reconstruits.

Ce sont eux qui après avoir quitté leurs terres, pour, espéraient-ils, mieux vivre ailleurs, ont créé indirectement un nouveau paysage : la lande.

L'histoire des paysages ruraux du Léon, c'est donc aussi l'histoire des hommes. En disant 'homme' nous pensons à 'être humain' car nous ne voudrions pas clore cette étude sans saluer l'extraordinaire courage des femmes cueilleuses de goémon et celles des îles bâtissant presque seules leur paysage.

Nous espérons qu'après ces pages, le promeneur parcourant le Léon, jettera un regard neuf sur les paysages ruraux que tant d'hommes et de femmes ont façonné.

Bibliographie sur le Léon.

- 1 - Bourlet (Y et F), 2002 : Histoire des paysages ruraux en Trégor, Goélo et Trégor morlaisien. 130 pages. *Édité par les auteurs.*
- 2 - Pitte (J.R), 2001, Histoire du paysage français, de la Préhistoire à nos jours. 444 pages. Edition Tallandier, 2^{ème} édition. Paris. *Important ouvrage portant sur l'ensemble de la France.*
- 3 - Tanguy (B), 1990, Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère. 263 pages. Edition Chasse Marée. Douarnenez. *Très précis, indispensable.*
- 4 - Deshayes (H), 1999 , Dictionnaire des noms de lieux bretons . 605 pages. Edition Chasse marée - Ar Men . *Fondamental pour celui qui s'intéresse aux toponymes.*
- 5 - de Martonne (E), 1940, Traité de géographie physique, tome 1 : Climat, Hydrographie, 496 pages. Edition A. Colin. Paris. Tome 2 : Le relief du sol, 561 pages, même édition. *Toujours très important.*
- 6 - César (J), 52 avant J.C .La guerre des Gaules (*De Bello Gallico III - IX*) . 247 pages .Edition Flammarion. Paris *Panegyrique de César par César mais utile.*
- 7 - Pape (L), 1995, La Bretagne romaine. 309 pages. Ed. Ouest France Université. Rennes. *Précis et clair. Indispensable.*
- 8 - Eveillard (Y), 1975, La voie romaine de Rennes à Carhaix ; 135 pages. Edition du Centre de Recherche bretonne et Celtique de Brest. *Très utile et précis mais concerne plus la Haute Bretagne que la Basse Bretagne..*
- 9 - Eveillard (Y), 1991, Le Finistère de la préhistoire à nos jours : l'époque gallo - romaine ; de l'indépendance gauloise à la présence romaine . 591 pages. Edition Bordessoules. Saint Jean d'Angély. *Très documenté et important.*
- 10 - Halphen (L) , 1940, Les Barbares , chapitre 1. 450 pages. Edition PUF. Paris. *Important mais vieilli.*
- 11 - Piganiol (A),1949, Histoire de Rome,612 pages. Editions PUF "Clio" . Paris. *Encore utile.*
- 12 - Chédeville (A) et Guillotel (H), 1984, La Bretagne des saints et des rois V^{ème} - X^{ème} siècle . 405 pages. Edition : Ouest France Université, Rennes. *Très documenté et très important.*
- 13 - Tanguy (B) , 1991, Le Finistère, Les premiers temps médiévaux , du V^{ème} au XIII^{ème} siècle . 591 pages. Edition Bordessoules. Saint Jean d'Angély. *Très documenté et important .*
- 14 - Pennec (A), 1991, Le Finistère, la Révolution (1789- 1799) 591 pages. Edition Bordessoules. Saint Jean d'Angély. *Très documenté et important .*
- 15 - Chaline (J), 1975, Le Quaternaire raconté par les rongeurs. Revue Quaternaria, n° 335, pages 16 - 81. *Utile bien qu'il ait donné lieu à de vives controverses.*
- 16 - Morzadec - Kerfourn (M.T) ,1974,Variations de la ligne de rivage armoricaine au Quaternaire.. *Mémoires de la société géologique et minéralogique*

- de Bretagne 208 pages. Université de Rennes. *Etude palynologique indispensable.*
- 17 - Renault - Miskovsky (J), 1985, L'environnement au temps de la Préhistoire, 183 pages., Edition Masson. Paris. *Documenté et important.*
- 18 - Berge (C) et Gasc (J.P), 2001, Aux origines de l'Humanité, le propre de l'homme, tome 2 de l'ouvrage collectif édité sous la direction de Pascal Picq et de Yves Coppens. 569 pages. Edition Fayard. Paris. *Ouvrages exhaustifs et fondamentaux.*
- 19 - Monnier (J), 1998, Préhistoire de la Bretagne. Ouvrage collectif avec Giot (P.R) . L'Helgouac'h et Morzadec - Kerfourn. 535 pages. édition Edilarge ,Ouest France Université. *Ouvrage fondamental précis et prudent.*
- 20 - Berthelet (A) et Chavaillon (J), 2001, Des hommes et des outils. Aux origines de l'Humanité, De l'apparition de la vie à l'homme moderne, tome 1 de l'ouvrage collectif édité sous la direction de Pascal Picq et de Yves Coppens. 649 pages. Edition Fayard. Paris. *Ouvrages exhaustifs et fondamentaux.*
- 21 - Pinot (J.P), 1998, La gestion du littoral .tome 1 : 399 pages ; tome 2 : 360 pages. Edition de l'Institut océanographique. Paris *Très important pour comprendre les problèmes théoriques et pratiques du littoral. Nécessite une bonne connaissance de base de la morphologie.*
- 22 - Hublin (JJ) , 2001, L'origine des hommes modernes .De l'apparition de la vie à l'homme moderne. Ouvrage collectif de Coppens et Picq. 649 pages. Edition Fayard. Paris. *Fondamental, fortement documenté.*
- 23 - L'Helgouac'h (J), Les groupes humains du 5^{ème} au 3^{ème} millénaire dans l'ouvrage collectif : Préhistoire de la Bretagne. 535 pages. édition Edilarge ,Ouest France Université. *Ouvrage fondamental précis et prudent.*
- 24 - Vandermeersch (B), L'origine des hommes modernes .De l'apparition de la vie à l'homme moderne. Ouvrage collectif de Coppens et Picq. 649 pages. Edition Fayard. Paris. *Fondamental, fortement documenté.*
- 25 - Otte (M), 2002, La Protohistoire, 396 pages. Edition De Boeck Université. Bruxelles. *Importante mise à jour des connaissances sur la fin du Néolithique européen et sur la diversité des cultures régionales en Europe.*
- 26 - Aurenche (O) et Kozłowski (S.K) ; 1999, La naissance du Néolithique au Proche Orient, 256 pages. Edition Errance. Paris. *Etude très précieuse des origines du Néolithisme par un homme de terrain.*
- 27 - Lebedynsky (I), 2001, Les Scythes. La civilisation nomade des steppes, VII^{ème} - III^{ème} siècles av .JC. 267 pages. Edition Errance. Paris. *Ouvrage très important, l'auteur ayant accès aux sources russes et ukrainiennes.*
- 28 - Marguerie (D), 1995 , Protohistoire de la Bretagne. Ouvrage collectif de Giot, Briard et Pape. 423 pages. Edition Ouest France Université. Rennes. *Très important, très précis, travail de spécialistes de terrain.*
- 29 - Briard (J) , 1995. Protohistoire de la Bretagne. Ouvrage collectif de Giot, Briard et Pape. 423 pages. Edition Ouest France Université. Rennes .*Très important, très précis, travail de spécialistes de terrain.*
- 30 - Balquet (A), 2001, Les tumulus armoricains du bronze ancien. Université de Rennes 1. 150 pages.
- 31 - Giot (P.R), 1995, Protohistoire de la Bretagne, deuxième partie .Ouvrage

- collectif de Giot, Briard et Pape. 423 pages. Edition Ouest France Université. Rennes .*Très important, très précis, travail de spécialistes de terrain*
- 32 - Visset (L), 1979, Recherches palynologiques et phytogéographiques sur la végétation Pléistocène et Holocène de Basse Loire. Thèse de Doctorat ès Sciences. Nantes. *Travail de terrain précis, important pour la connaissance des variations du niveau de la mer.*
- 33 - Bourlet (Y), 1980. Les landes en Bretagne septentrionale, Etude de Biogéographie. 473 pages. Thèse de Doctorat d'Etat. Edité à Lannion. *Epuisé*
- 34 - Collectif franco - anglais, 1988, Les premiers hommes, 64 pages. Edition Gallimard, Paris. *Peu de texte mais de nombreuses illustrations intéressantes.*
- 35 - Pitte (J.R), 2001. Histoire du paysage français, de la Préhistoire à nos jours. 444 pages. Edition Tallandier. Paris. *Importante synthèse sur l'ensemble des paysages français.*
- 36 - Danzé (J), 2001, Bretagne pré-celtique. Aux origines du peuplement armoricain. 315 pages. Edition Coop Breizh, Spézet. *Utile et bien documenté.*
- 37 - Dillon (M), Chadwick (N), Guyonvarc'h (Ch.J), Le Roux (F) : 2001, Les royaumes celtiques. 504 pages. Edition Armeline, Crozon. *Importante mise à jour des recherches actuelles. Très utile.*
- 38 - Picot (J.P), 2002, Dictionnaire historique de la Gaule, des origines à Clovis. 733 pages. Edition La Différence, Paris. *Très utile.*
- 39 - Leroy Ladurie (E), 1983, Histoire du climat depuis l'an mil. 2 volumes : 287 et 255 pages. Edition Flammarion. Paris. *Très important, même s'il a été parfois contesté.*
- 40 - Pape (L), 1978, La Civitas des Osismes à l'époque gallo - romaine. 312 pages. Edition de l'Université de Haute Bretagne. *Fondamental pour la connaissance des origines du Léon et les conséquences de l'occupation romaine.*
- 41 - Cassard (J.C), 1998, Les Bretons et la mer au Moyen Age. Des origines au milieu du XIV^{ème} siècle. 196 pages. Edition Presses Universitaires de Rennes, Rennes. *Très important et très dense.*
- 42 - Abalain (H), 2000, Le Pays de Galles, identité, modernité, 300 pages. Edition Armeline, Crozon. *Utile surtout pour la période actuelle.*
- 43 - Chèdeville (A) et Guillotel (H), 1984. La Bretagne des Saints et des Rois, 427 pages. Edition Edilarge - Ouest France. Rennes. *Très important et très documenté.*
- 44 - Jézéquel (Y), 1988, Des îles pour les Saints. Iles du Trégor n° 3 p 36 -44.
- 45 - Le Gallo (Y), 1991, Le Finistère de la préhistoire à nos jours, 587 pages. Ouvrage collectif. Edition Bordessoules. St-Jean-d'Angély. *Très important pour une vue d'ensemble du Finistère.*
- 46 - Meynier (A) , 1958, Les paysages agraires, 199 pages. Edition Colin. Paris. *Très important et toujours d'actualité.*
- 47 - Guide Miriam , 1905, La Bretagne, Mont St Michel. 373 pages. Edition Miriam. Paris. *Intérêt historique et par ses photographies.*
- 48 - Guide Joanne, 1911. Bretagne. 441 pages. Edition Hachette. Paris. *Intérêt historique à utiliser avec prudence en ce qui concerne la Préhistoire. Plus détaillé que Miriam mais pas de photographies.*
- 49 - Guide bleu, 1959. Bretagne. 672 pages. Edition Hachette. Paris. *Utile mais*

- très incomplet en ce qui concerne les lieux-dits. Cartes mais pas de photos.*
- 50 - Priziac (M), 2002, Bretagne des Saints et des croyances. 567 pages. Edition Kidour, Guingamp. *Utile*
- 51 - Priziac (M), 1995. Au nom de nos villages. 297 pages. Péderneec.
- 54 - Plonéis (J.M), 1993. La toponymie celtique. L'origine des noms de lieux en Bretagne. 249 pages. Edition du Félin. Paris. *Utile*.
- 55 - Trépos (P), 1999. Enquêtes sur le vocabulaire breton de la Ferme. 195 pages. Edition Brud nevez. Brest. *Très utile*.
- 56 - Moal (F), 1998. Histoire de l'Irlande, ce pays au-delà de la mer. 354 pages. Edition de la Plomée. Guingamp. *Important pour la connaissance des relations avec la Bretagne*.
- 57 - de Mauny (M), 1993. Le Pays de Léon, Bro Leon. 399 pages. Editions régionales de l'Ouest Yves Floc'h. Mayenne. *Guide précis, surtout pour les monuments*.
- 58 - Darsel (J), 1997. Histoire de Morlaix des origines à la Révolution. Histoire commerciale et maritime. 207 pages. Edition Le Bouquiniste. Morlaix. *Utile*.
- 59 - Fleuriot (L), 1999. Les origines de la Bretagne. 353 pages. Editions Payot et Rivages. Paris. *Indispensable*.
- 60 - Moal (F), 1999, Cléder, une terre en Léon. 383 pages. Editions de La Plomée. Guingamp. *Utile*.
- 61 - Cadastre napoléonien de Taulé : Mairie de Taulé, en bon état. 336 toponymes. *Graphie manquant de simplicité, parfois difficile à déchiffrer. Important*.
- 62 - Cadastre napoléonien de St Vougay, 1830, Mairie de St Vougay. En bon état. *Important*.
- 63 - Chardronnet (J), 1995, Livre d'or des Saints de Bretagne. 382 pages. Edition Coop Breizh. Spézet. *Utile mais à utiliser avec prudence*.
- 64 - Grijol (P) et Mercier (B), 2001, Plouescat et son patrimoine. 100 pages. Edition Sevel Ploueskad. *Utile mais superficielle*.
- 65 - Appriou (D) et Bozellec (E), 2002, Châteaux et Manoirs en Baie de Morlaix, tome 1. 79 pages. Editions du Bois d'Amour. Morlaix.
- 66 - Renaud (J), 1992. Les Vikings et les Celtes. 278 pages. Edition Edilarge - Ouest France. Rennes. *Important travail d'un linguiste spécialiste des langues scandinaves*.
- 67 - Chédeville (A) et Tonnerre (N.Y), 1987, La Bretagne féodale, XI^{ème} - XIII^{ème} siècles. 427 pages. Edition Edilarge - Ouest France. Rennes. *Très important*.
- 68 - Cadastre napoléonien de Plouénan, 1848, Mairie de Plouénan. *Bon état*.
- 69 - Cadastre napoléonien de Lannilis, 1828, Mairie de Taulé. *Bon état*.
- 70 - Dufief (A), 1997. Les Cisterciens en Bretagne, XII^{ème} - XIII^{ème} siècles. 264 pages. Edition Presses Universitaires de Rennes. Rennes. *Fondamental, un travail de thèse*.
- 71 - Laurent (J), 1972, Un monde rural en Bretagne au XV^{ème} siècle. La quévaise. 440 pages. Edition Ecole Pratique des Hautes Etudes. Paris. *Indispensable*.
- 72 - Leguay (J.P) et Martin (H), 1997, Fastes et malheurs de la Bretagne ducale : 1213 - 1532. 445 pages. Edition Edilarge - Ouest France. Rennes. *Très important et*

- prudent dans ses affirmations.*
- 73 - Castel (Y.P), 1997. En Bretagne, Croix et Calvaires. Kroaziou ha Kalvariou or Bro. 206 pages. Edition Minihi Levenez. Trelevenez. *Bien documenté. Bilingue breton - français, Brezoneg gand Danielou*.
- 74 - Croix (A), 1993. L'âge d'or de la Bretagne : 1532 - 1675. 570 pages. Edition Edilarge - Ouest France. Rennes. *Ouvrage très documenté et très important*.
- 75 - Poisson (H) et Le Mat (J.P), 2000. Histoire de Bretagne. 654 pages. Edition Coop Breizh. Spézet. neuvième édition, deuxième en Livre de poche. *Ouvrage concis et très utile*.
- 76 - Tanguy (B) et Lagrée (M), 2002. Atlas d'histoire de Bretagne. 174 pages. Edition Skol Vreizh. Morlaix. *important*.
- 77 - Menez (J.P), 1986, Johnnies du Pays de Roscoff, hier et aujourd'hui, 80 pages. Edition Skol Vreizh. Morlaix. *Utile*.
- 78 - Duval (M), 2001, Foires et marchés en Bretagne, de l'Antiquité à la fin de l'Ancien Régime. 405 pages. Edition Royer. Mayenne. *Très important, très documenté*.
- 79 - Elégoët (L), 1996; Les Juloded. Grandeur et décadence d'une caste paysanne en Basse - Bretagne. 292 pages. Edition Presses Universitaires de Rennes. Rennes. *Fondamental pour la connaissance du monde rural du Léon*.
- 80 - Rosenzweig, 1869, Les Cacous de Bretagne, in Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, pages 140 - 165. Vannes. *Important et précis*.
- 81 - Le Tallec (J), 1996, La vie paysanne en Bretagne centrale sous l'Ancien Régime. 271 pages. Edition Coop Breizh. Spézet. *Beaucoup de renseignements sur la vie quotidienne*.
- 82 - Cambry, 1794, Voyage dans le Finistère. 381 pages. Editions du Layer. Paris. *Très important mais à utiliser avec précautions*.
- 83 - Lemaître (A.J), 1999. La misère dans l'abondance en Bretagne au XVIII^{ème} siècle. Le Mémoire de l'intendant Jean - Baptiste des Gallois de La Tour (1733). 311 pages. Edition de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne. Rennes. *Important malgré les notations psychologiques sur la paresse ou le travail des populations*.
- 84 - Meynier (A), 1976. Atlas et géographie de la Bretagne. 293 pages. Edition Flammarion. Paris. *Important travail d'un grand géographe*.
- 85 - X : 1998, Le Patrimoine des communes du Finistère.
- 86 - Hénaff (X), 2002. Les habitats au Néolithique en Bretagne. 95 pages A4. Edition Université de Rennes 1. Skol - Uhel ar Vro. Rennes. *Très important par la précision des descriptions des fouilles*.

- 87 - Cadastre napoléonien de Plouguerneau , 1841, Mairie de Plouguerneau. En bon état. *Important .Possibilité de photocopie*
- 88 - Cadastre napoléonien de Guissény , 1840, Mairie de Guissény. *En bon état. Important.*
- 89 - Cadastre napoléonien de Landéda , 1848, Mairie de Plouénan. *En bon état. Important.*
- 90 - Markale (J), 2002. Les saints fondateurs de Bretagne et des Pays celtés. 359 pages. Edition Pygmalion. Paris. *Nombreuses vies des saints.*
- 91 - Carpentier (E) et Le Mené (M), 1996. La France du XI^{ème} au XV^{ème} siècle. Population, société, économie. 547 pages. Presses Universitaires de France. Paris. *Ouvrage universitaire général, bien documenté.*
- 92 - Kerhervé (J), 1991. La Bretagne finistérienne des ducs (1213-1532), 54 pages dans l'ouvrage collectif "Le Finistère". Editions Bordessoules. St Jean d'Angély. *Contribution précieuse à l'étude d'une période souvent obscure.*
- 93 - Roudaut (F) et Tanguy (J), 1991. Les temps modernes (1532 - 1789), 116 pages dans l'ouvrage collectif "Le Finistère". Editions Bordessoules. Saint Jean d'Angély. *Important, clair et précis.*
- 94 - Arzel (P), 1987. Les goémoniers. 307 pages. Editions de l'estran, le Chasse-marée. Douarnenez. *Ouvrage fondamental sur ce sujet centré sur la Bretagne, description précieuse des techniques.*
- 95 - Hirrien (JP), 2000. Naufrages et Pillages en Léon, 81 pages. Editions Skol Vreizh. *Etude très générale .*
- 96 - Chauris (L) :1977, Guides géologiques régionaux, la Bretagne .208 pages. Edition Masson. Paris. *Indispensable.*
- 97 - Foucault (A) et Raoult (J.F) , 1980, Dictionnaire de géologie. 334 pages. Edition Masson. Paris. *Indispensable.*
- 98 - Feil (W) , 1979, La flèche de Goulven (Finistère). Formation et propositions pour sa protection publié par *Penn ar Bed* , Faculté des Sciences, Brest vol. 12 n° 96 p 5-10
- 99 - Chaffin (Ch) , 1993, Les dunes de Ker Emma, Formation et propositions pour sa protection publié dans le Bulletin de la Société botanique du Centre - Ouest, 1994, n° 25 p 301-309. Saint-Sulpice de Royan. *Intéressant sur le plan botanique.*
- 100 - Broecker (W), 2001. La fonte des glaces au Moyen Age. La Recherche, juin 2001- n° 343 p 34 -38. *Mise à jour et discussion du problème.*
- 101 - Jones (P), 1990. Le climat des mille dernières années. La Recherche, mars 1990, n°219 p 304-312. *Précisions sur le Petit Age glaciaire.*
- 102 - Plaisance (G), 1959, Les formations végétales et les paysages ruraux, Lexique et guide bibliographique. 420 pages. Edition Gauthier-Villars. Paris. *Unique en son genre et très précieux.*
- 103 - Trévédry (J), 1993, la séparation des lépreux et leurs conditions en Bretagne. Edition non indiquée. *Très utile.*
- 104 - Aubry (P), 1895, La lèpre et les lépreux en Bretagne. 18 pages. Communication à la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord. Edition Francisque Guyon. St Briec. Etude médicale sur la lèpre en Bretagne au XIX^{ème} siècle. *Utile.*
- 105 - Rosenzweig (M), 1893 ?. Caquins de Bretagne, 25 pages. Edition du

- Bulletin de la Société polymathique du Morbihan. Vannes. *Très documenté.*
- 106 - Le Lannou (M), 1950, Géographie de la Bretagne, 279 pages. Edition Plihon. Rennes. *Utile mais un peu vieilli.*
- 107 - Musset (R), 1942, La Bretagne . 216 pages. Edition Armand Colin, Paris. *Importante étude physique.*
- 108 - Berthois (L) , 1975, Etude sédimentologique des roches meubles. 278 pages. Edition Doin, Paris. *Indispensable pour une étude sédimentologique.*
- 109 - Cambry (J), 1794, Voyage dans le Finistère, 382 pages. Editions du Layeur. Paris. *Très important mais à utiliser avec prudence.*
- 110 - Malrain (F), Mattered (V), Méniel (P), 2002. Les paysans gaulois (III^{ème} siècle - 52 av .J.C) . 236 pages. Editions errances, Paris. *Mise à jour archéologique importante. Un regret: il y a peu de choses précises sur la Bretagne.*
- 111 - Hervé (P), 1999. Maisons paysannes en Bretagne. Edition Skol Vreizh. Morlaix. *Utile.*
- 112 - Reignez (P), 2002. L'outil agricole en France au Moyen Age, 446 pages. Editions Errance. Paris. *Très important et documenté.*
- 113 - Jardin (P) et Guyard (P), 2002. Les Chevaliers de Malte, 390 pages. Editions Perrin. *Histoire de cet ordre, mais rien ou presque rien sur leur implantation en Bretagne..*
- 114 - Wagret (P), 1959. Les Polders. 316 pages. Editions Dunod. Paris. *Important.*
- 115 - Bournérias (M), Pomerol (C), Turkiquer (Y), 1995. La Bretagne du Mont St Michel à la Pointe du Raz. Guides naturalistes des Côtes de France. 272 pages. Edition Delachaux et Nestlé. Paris. *Très informé et important..*
- 116 - Corillion (R), 1971, Phytogéographie et Végétation du Massif armoricain. 197 pages. Editions du CNRS. Paris. *Très important.*
- 117 - Manciot (A), 1947. Plantes maritimes : Algues, Animaux, fleurs, du littoral français. 148 pages. Editions Susse. Paris. *Utile.*
- 118 - Priziac (M), 1997. Noms des îles de Bretagne. 197 pages. Editions Michel Priziac, Saint Nicolas du Pelem. *Utile.*
- 119 - Giot (P.R), 1998. Préhistoire de la Bretagne, l'Age du Fer. Ouvrage collectif avec Monnier, l'Helgouac'h, Morzadec - Kerfourn. Edition Edilarge, Ouest France Université, Rennes. *Ouvrage fondamental précis et prudent.*
- 120 - Boulic (J.Y) et Mingant (D) , 1996, Le pays des Abers. 32 pages. Editions Ouest-France. Rennes. *De belles photographies.*
- 121 - Canevet , 1991, 40 ans de révolution agricole en Bretagne, 295 pages.. Editions Institut culturel de Bretagne - Skol - Uhel ar Vro. *Indispensable pour les statistiques agricoles.*
- 122 - Pailler (P), 2001, Saint - Renan, Ville d'hier et d'aujourd'hui, 119 pages. Imprimeurs Cloître, St Thonan. *Utile.*
- 123 - Pinot (J.P), 1974, Le précontinent breton entre Penmarc'h, Belle-Ile et l'escarpement continental. 256 pages. Etude géomorphologique. Imprimeur : Impram, Lannion. *Thèse de doctorat d'Etat débordant parfois de la région indiquée. Très important.*
- 124 - Gac (Y), 2000, Guissény, Histoire d'une commune au cœur du Pays Pagan. 207 pages. Imprimerie Cloître, St Thonan. *Utile.*
- 125 - ONM : L'Office national de météorologie ; en 1973, par sa station de

- Rostrenen, nous a fourni les données climatologiques dont nous avons besoin.
- 126 - Tanguy (A), 2000, Ploudalmézeau, Portsall. 128 pages. Editions Le Télégramme, Morlaix. *Chronique du XX^{ème} siècle mais peu de choses sur les paysages ruraux.*
- 127 - Pierrefeu (S), 2000. L'Iroise: Voyage en terre atlantique, dans Pays de Bretagne, le magazine du patrimoine n° 27 p 34 - 50. Editions Freeway, Clermont - Ferrand. *Très belles photographies.*
- 128 - Morzadec - Kerfourn (M.T): 1969, Variations de la ligne de rivage au cours du Post - glaciaire le long de la côte nord du Finistère. Analyses de tourbes et de dépôts organiques littoraux. 33 pages. Bulletin de l'Association française pour l'étude du Quaternaire n° 21. *Importants compte rendus d'analyses.*
- 129 - Bailloud (G), 1975. Histoire de la France rurale p 149 à 183. *Renseignements sur l'agriculture préhistorique en Finistère nord.*
- 130 - Monnier (J.L) et Morzadec - Kerfourn (M.T), 1982. Formations périglaciaires et formations marines. Stratigraphie des sols, biostratigraphie et industries du Pléistocène du littoral breton. Bulletin de l'Association française pour l'étude du Quaternaire n° 4 p 185 - 194. *Compte rendu de recherches sur le terrain.*
- 131 - Cadastre napoléonien de Ploudalmézeau, 1842. Mairie de Ploudalmézeau. En bon état. *Important.*
- 132 - Cadastre napoléonien de Plourin, 1845. Mairie de Plourin. *Difficilement lisible.*
- 133 - Cadastre napoléonien de Plouguin, 1842. Mairie de Plouguin. *Difficilement lisible.*
- 134 - Allain (R), 1994, Géographie et aménagement de la Bretagne. 239 pages. Ouvrage collectif de Allain, Baudelle, Canevet, Corlay, Laurent, Lebahy, Le Rhun, Philipponneau, Regnaud. Editions Cloître, St Thonan. *Utile, essentiellement économique.*
- 135 - Finistère Nord : 1992, Guides Gallimard, 388 pages
- 136 - du Boisgobey (F), 1839, Voyage en Bretagne. 285 pages. Editions Edilarge , Ouest - France .Rennes. *Récit de voyage curieux et utile.*
- 137 - Trollope (A), 1839, Un été en Bretagne. Journal de voyage d'un Anglais en Bretagne pendant l'été 1839. 419 pages. Editions du Layeur, Paris. *L'édition originale est parue à Londres en 1840 aux Editions Henry Colburn, sous le titre 'A summer in Brittany. De son voyage Trollope a surtout retenu l'idée que la Bretagne vit dans un déluge permanent. Ouvrage intéressant, pour découvrir les idées de Trollope sur la Bretagne et non la Bretagne.*
- 138 - Le Dizez (J.Y), 2002. Etrange Bretagne. Récits de voyageurs britanniques en Bretagne (1830 - 1900). 494 pages. Editions Presses Universitaires de Rennes. Rennes. *Analyse critique et très fouillée des récits de quelques grands voyageurs britanniques. Travail de thèse.*
- 139 - Rouch (J), 1948. Traité d'océanographie physique, Tome III : Les mouvements de la mer. 413 pages. Editions Payot, Paris. *Important bien qu'un peu vieilli.*
- 140 - Giot (P.R), 1997. La Bretagne des mégalithes. 127 pages. Editions Ouest - France. Rennes. *Répertoire utile sinon complet.*
- 141 - Lescoat (J), 1998, Ouessant, Bretagne extrême. 103 pages. Edition Finistère. *Utile et agréable.*

- 142 - Reymann (R), 1997. Ile de Batz, Jardin Georges Delaselle. 47 pages. Editions Actes sud/ Editions locales de France. *Utile.*
- 143 - Guillemet (D), 2000. Les îles de l'ouest, de Bréhat à Oléron du Moyen Age à la Révolution. 355 pages. Editions Geste, La Crèche. *Travail universitaire très documenté mais limité aux grandes îles.*
- 144 - Sivoukhine (D), 1982. Cours de physique générale, tome 1 : Mécanique. 552 pages. Editions Mir, Moscou. *Très utile en géographie physique en raison de la grande clarté des démonstrations en particulier sur le problème des queues de comètes.*
- 145 - Fichtl (S), 2000. La ville celtique, les oppida de 150 av. J.C à 15 ap. J.C. 190 pages. Editions Errance. Paris. *Important, précis et illustré.*
- 146 - Boyer (R), 2002. Les Vikings. 442 pages. Editions Perrin, *Très important, précis, critique, par un spécialiste des langues scandinaves. Fait partie des grands rénovateurs des études sur les Vikings.*
- 147 - Calmette (J), 1942, Le monde féodal. 496 pages. Editions Presses Universitaires de France. Paris. *La première édition fut publiée en 1934, celle de 1942 fut la troisième édition. Ses descriptions des Scandinaves illustrent parfaitement comment le public français imaginait les Vikings. Il fallut les recherches de Lucien Musset vers 1960, puis de Régis Boyer actuellement, ainsi que celles des historiens britanniques pour rénover l'histoire des Vikings.*
- 148 - Baedeker (K), 1910, Great Britain. 624 pages. Edition Karl Baedeker, Leipzig. *En anglais. Fourmille de renseignements géographiques et historiques.*
- 149 - Vidal de la Blache (P), 1894. Atlas général. 231 pages. Editions Armand Colin, Paris. *Précieux.*
- 150 - Smith (C.M), 1941. Les expéditions des Normands depuis les origines jusqu'à la conquête de l'Angleterre. 373 pages. Editions Payot, Paris. *Plusieurs monographies de Vikings. Utile. Annonce l'évolution des historiens vers une réhabilitation des Scandinaves.*
- 151 - Syndicat d'initiative de l'île de Batz : Pays du Haut Léon : l'île de Batz.
- 152 - Hillion (D) et Mingant (D), 1996, Ile de Batz, 32 pages
- 153 - Tort (P), 1996. Dictionnaire du Darwinisme et de l'Evolution; tome 1; 1611 pages. Editions Presses Universitaires de France, Paris. *Travail fondamental d'Universitaires de haut niveau sur le problème de l'Evolution.*
- 154 - Jérôme (B), 2002. L'île de Batz s'efforce de cultiver son authenticité. Journal "Le Monde", 31 juillet 2002. Paris.
- 155 - Marcadon (J), Chaussade (J), Desse (R.P), Peron (F), 1999. L'espace littoral; Approche de géographie humaine. 220 pages. Presses Universitaires de

Rennes. Rennes. *Très général, Utile pour notre sujet.*

156 - Moriceau (J.M), 2002. Terres mouvantes; Les campagnes françaises, du féodalisme à la mondialisation: 1150 - 1850. 445 pages. Editions Fayard, Paris.

Etude générale des économies rurales en France mais peu de choses sur la Bretagne.

157 - Le Gall - Sanquer (A), Richard (M.L) et (J.L), Le Men (A), 2000. Pays de Landerneau Daoulas, La terre et la mer, An douar hag ar mor. 207 pages. Edité par l'Association Dourdon et imprimé par Cloître, Saint Thonan. *Série de 22 monographies communales à caractère historique. Belles photographies.*

158 - Cassard (J.C), 2002. Les Bretons de Nominoë. 343 pages. Presses universitaires de Rennes, Rennes. *Important.*

159 - Ogée, 1845, Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne, Edition Molliex, Rennes. Nouvelle édition revue et augmentée par A. Marteville et P. Varin, Volume 1 : 535 pages; volume 2 : 989 pages. Editions régionales de l'Ouest, Mayenne. *Une mine de renseignements précis à l'échelon communal.*

160 - Blavier (Y), 1999, La Société linière du Finistère. Ouvriers et entrepreneurs à Landerneau au XIX^{ème}. 243 pages. Presses Universitaires de Rennes, Rennes. *Mise à jour d'une thèse de 1991, orientée vers l'industrie urbaine plus que sur les paysages ruraux liniers.*

161 - Le Gallo (Y) et Cloître (M.T), 1991. Le XIX^{ème} siècle jusqu'à 1914. Les temps du "progrès". 68 pages dans l'ouvrage collectif dirigé par Yves Le Gallo: Le Finistère, de la Préhistoire à nos jours. Editions Bordessoules, Saint-Jean-d'Angély. *Très important.*

162 - Derrien (D), 1997. Tanneurs de Bretagne. 84 pages. Editions Skol Vreizh, Morlaix, *Très documenté.*

163 - Cadastre napoléonien de La Roche - Maurice, 1811: A la Mairie de La Roche - Maurice , *En bon état.*

164 - Cadastre napoléonien de Lampaul (Ouessant), 1842 : A la Mairie, *En bon état mais sa lecture et son interprétation exigent la possession d'une carte très détaillée des lieux.*

165 - Jauzein (Ph), 1995, Flore des champs cultivés. 898 pages. Editions INRA et Sopra, Paris. *Ouvrage fondamental pour l'étude des plantes compagnes des cultures.*

166 - Lieutaghi (P), 1996, Le livre des bonnes herbes. 517 pages. Editions Actes Sud.Arles. *Ouvrage original et utile.*

167 - Brigand (L) et Le Berre (I): 1994; L'usage de l'espace à Ouessant au milieu du XIX^{ème} siècle. *Norois, n° 164 p 543.*

168 - Watt (A.S): 1940 à 1971; Contributions to the ecology of bracken (Pteridium aquilinum). Editions The new Phytologist. Volume 39 à 70 de 1940 à 1971. *Travail considérable, unique et fondamental sur la Fougère aigle.*

169 - Rameau (J.C):1996, Corine, biotopes. 215 pages. Edition de l'Ecole Nationale du Génie Rural, des Eaux et des Forêts, Nancy. *Important catalogue des biotopes français.*

170 - Daget (P) et Godron (M): 1974, Vocabulaire d'Ecologie. 273 pages. Edition Hachette; Paris. *Très utile bien qu'incomplet.*

171 - Miles (J): 1973, Natural recolonization of experimentaly bared soil in Callunetum in north - east Scotland. 13 pages. The Journal of Ecology, vol 61, n°2 p 399 - 412.

172 - Gimingham (Ch) : 1960; Calluna vulgaris. 28 pages. The Journal of Ecology, Biological Flora of the British Isles, vol 48, n°2 p 455 - 483.

Index des sujets traités en Léon

A

Abbaye:51
 - de Prières:180;
 Abbé:50
 Abers: 40;106-110;119;207;208;
 Aber Benoît: 8;111;115;139;
 Aber Idut:135;138;139;140;141;143;173;188;
 144;155;158;
 Aber Wrac'h: 5;8;12;40;77;87;111-115;117;
 126;139;
 Abri sous roche:16;
 Absinthe:131;
 Ac'h: 8;112;114;117;
 Acheuléen:15;16;20;
 Achmensès: 8;
 Aedificium: 34;
 Aérohalin:163;
 Afrique: 20;
 Age du Bronze:137;147;172;180;
 Age du Fer:83;148;180;
 Agriculture:21;22;23;24;30;41;66;70;
 Ajoncs:99;168;
 - d'Europe:186;194;197;201;
 - de Le Gall:186;193;195;198;200;
 Alains:86;177;
 Alamans:42;177;
 Alarie:151;152;
 Alésia : 6;38;
 Alginate:100;154;
 Algues:95;114;154;156;
 Alimentation :17 - 18;32;65;
 Allégouet:136;
 Allemagne: 20
 Alpes:29;205;206;
 Ambre:27;28;
 Amoco Cadiz:150;
 Ane:93;
 Angleterre:63;65;66;70;73;97;117;176;188;
 211;
 Animaux:189;
 Anthracologie: 27;
 Aqueduc:122;
 Arabes:69
 Araire:31;93;116;
 Arc: 25
 Archéologie:27;
 Ardèche:93;
 Argent (métal):122;
 Argenton:157;
 Arkhangelsk:213;
 Armoise:146;
 Armorique : 6;7;10; 37;41;42;
 Arrée:205;207;
 Ar Stiff:184;190;

Artichauts:72;73;169;
 Artisanat: 41;
 Ar Stiff:196;203;
 Ar Vourc'h:126;
 Assollements:89;92;
 Auget:83;
 Auguste (empereur):6;
 Augustins:52;
 Auline:13;29;30;31;
 Aurélien (Paul): 8;
 Auroch:13;17;24;
 Avant-côte:139;141;145;147;
 Avoine:60;61;70;94;134;181;

B

Bagatelle:36;41;
 Bagaudes: 42;177;
 Bail à convenant:50;
 Balanogon:96;
 Baléares:26;
 Baltique:28;29;174;
 Ban:56;
 Barbares:7;29;42;
 Barbetorte:48;
 Barnenez:22;23;
 Bassin versant:109;
 Battage: 32;
 Batteuses:72;
 Batz (Ile de.) :8;47;57;117; 178-183;
 Bayonne:65;
 Bégard:50;
 Bêche:192;
 Beg-ar-C'hastel:79;
 Bel air:140;
 Belgique:213;
 Berniques:181;
 Bertheaume:165;
 Beurre:61;181;
 Biface:15;16;21;
 Billons: 31;32;116;
 Binette:128;
 Biotope:195;
 Bipédie:14;16;21;
 Bivouac:17;
 Blé: 61;117;127;128;134;183;189;191;210;
 - amidonnier: 24;
 - dur:93;
 - engrain:24-27;31;60;70;
 72;85;93;94;
 - épeautre:93;
 - froment:94;98;134;181;
 - noir = sarrasin;

Bleuet:31;
 Blockhaus:169;
 Bocage:73;74;96;
 Bodonou:136;137;138;
 Bœufs, bovins: 25;32;70;93;99;134;139;215;
 219;
 Bois:51;
 Bois - du - Rocher:15,16;
 Boisseaux:68;
 Bordeaux:57;65;117;134;143;
 Borne miliaire: 36;40;
 Bouilleurs de sel:149;
 Bouillie:61;
 Bouillon:61;
 Bouleau: 13;21;201;
 Bourg:87;
 Bougué Ru:194;195;
 Brande:186;
 Bréhat: 16
 Brest:7;8;9;57;72;98;136;177;206;208;212;
 214;219;

- Goulet de...:206;

Bretagne :

- Basse - Bretagne : 5
 - limites : 5

Breton :

- insulaire : 2; 6;7;10;43;86;87;92;173;
 - langue bretonne:65
 - vieux breton : 2 - 3;

Brézal:210;

Briac:47

Brignogan:76;77;81;96;98;

Brome:118;

Bronze:26;82;

Brug:59;

Bruyères:148;

- cendrée:195;

Buanderies:63;64;65;209;

Buée:209;

Bulldozer:74;

Busage:161;169;

C

Cadastre:190;

Caer = Kaer: 3;

Cagots:66

Cairn:23;26;116;145;

Calcium:12;

Callune:186;195;198-200;

Capture:206;

Camaret:165;

Canton de :

- Morlaix : 11

- Plouzévéde :11

- St Pol-de-Léon :11

- Taulé ; 11

Caoudeyre:164;

Capots:67;
 Caqueux:66;
 Caquinerie:68;
 Caquins:66;67;
 Carantec: 11;15;46;73;172;
 Carex des sables:103;
 Carhaix : 8;
 Carmes:52;
 Carraghen:100;
 Castell : 8;
 Celtic fields:116;
 Celtique , Celtes: 6;34;37;
 Cercueil:27;
 Céréales:23;24;50;60;61;70;73;82;83;85;126;
 128;134;147;
 Cerf:17; 24;25;139;
 Cerisiers:61
 César : 6;38;39
 Chair (viande):61
 Chalcolithique:81;
 Chambre funéraire:27
 Champs:57
 Champs:
 - clos:89;96;116;201;
 - en lanières:88;89;90;92;192;196;
 - ouverts:23;57;74;88;

Champart:50
 Chantier de construction navale:57
 Chanvre:61;62;67;70;98;213;
 Charme:20;
 Charrues:72;93;
 Chasse:17;25
 Chasseurs - cueilleurs: 24
 Châtaignier:56;99;122;
 Châteaux:54;55;56;
 Chaussures:218;219;
 Chemin creux:74
 Chemins de fer:72;219;
 Chenal:139;
 Chêne, chênaie:15;20;23;27;29;56;88;154;
 95;116;122;145;148;201;218;
 Chêne vert:87;
 Cheval:13;17;26;70;93;99;116;154;181;188;
 216;

Chèvre: 24 - 25;26;32;85;
 Chèvrefeuille:193;194;201;
 Chevreuil:17;25;
 Chondrus crispus:100;
 Choux:61
 Choux-fleurs:72;73;169;
 Chypre:82;
 Cisterciens:51;88;173;180;
 Cîteaux:49
 Cités (Civitas) : 10;38
 Cléder: 11;27; 34;57;59
 Climat :
 - breton : 5;6,
 - de la Préhistoire:12;15;18;107;

19 - 23;29;30;78;79;114;145;171
;180;
- de l'époque romaine au XV^{ème} siècle:
39;91;92;149;
- au XVI^{ème} et au XVII^{ème} siècles: 58
- du XVIII^{ème} et au XX^{ème} siècles:70;71
Coatalec:40;
Coatuélen:136;
Code théodosien:42;
Colbert:155;
Colon:50;
Commana:211;
Commanderie:51
Commandeur:50
Commune : 10;11;
Conquet:165-168;184;
Cordes:67
Cordeliers:52;132;
Cordiers:66 - 68;
Corine:195;
Corinthe: 25
Cornouaille:50;97;
Cornwall : 2;20;42;43;54;85;92;143;177;
Corse:26;29;
Côte à
- dénudation:151;
- écueils:116;
- falaise:170;
- rochers:151;
Coton:211;212;214;
Courtils:62;
Coussinets:198;
Craon=Krann:95;
Creac'h (phare):138;
Crécerelle:69
Crées:61;63;210;211;
Criste marine:163;
Croix:132;
- courte:52
- haute:53
- pattée:53
- blanche (Croas ven):53
- rouge (Croas Ru):53
Cro Magnon (homme de...): 22;29;30;79;
Crozon:165;206;
Cuir:32;56;215;217;
Cuivre:26;81;82;137;
Curragh:43;
Cyprès:
- de Lambert:122;189;
D
Dalmatie: 25
Danemark:26;174;176;177;
Dantzig:70
Danube :
... voie :23;25;26;81;

... frontière (limes): 42
Darwin:20;
Défrichement:25;28;72;82;88;95;96;97;147;
148;
Déicides:69;
Delta:143;166;
Démographie:28;33;59;66;86;87;91;92;98;
133;177;197;208;210;212;214;215;
Département :10;
Dérayures: 31;116;
Diagrammes polliniques:31
Diocèse:45
Dîme:50;
Dirinon:212;
Dniepr:25
Dolmens: 26;81;
- à couloir: 26;81;115;145;173;180;
Domaine congéable:50
Domanier:50
Domestication:
- des plantes:31
Domestiques agricoles:65
Domnonée: 45;92;
Donjon:55;
Dourdu:170;
Droit de gerbe:50;
Drôme:154;
Dunes:78;80;103;105;129;130;143;145;157;
159;161;163;180;
Dunkerque:213;
Duomonea:45
Dysentrie:98;

E

Ecorçage:216;
Ecosse, Ecosais: 7;176;212;
Edifices (agricoles):50
Eémien: 20;
Egrenage:209;
Egrugées:64;
Egypte:213;
Elevage, éleveurs:21;22;24;25;26;146;159;
;210;
Ellipses culturelles:126;131;196;
Elorn:12;137;138;140;195;204-218;220;
Embouchure:141;
Embruns:163;
Engrais chimiques:72;
Emissaire:194;
Enceinte mégalithique:200;
Enclos:
- agraires:84;85;116;
- aristocratiques:85
- formes:84;
- paroissiaux:62;210;
Endogamie:182;
Enez Perch:89;
Engrais:155;

Epées:27;82;
Erable:116;
Ericacées:148;
Ermitage:47;131;173;
Erosion:
- fluviale:206;
- normale:12;206;
- remontante:206;
Espagne (Ibérie): 25;26;29;30;43;63;65;211;
Essart:95;
Estran:78;80(définition);
Estuaire:119;138;141;207;
Estuarisation:143;208;
Etain:137;138;143;
Etangs:
- littoraux:80
Exploitations:65;73;74
Evolution:18;20

F

Failles:165;
Falaises:163;
Falaise morte:78;83;
Famine:71;134;
Farine:
- de blé: 32
Fascines:104;
Faucille:32;
Femmes:181;183;188;209;211;
Fenouil:131;
Fer:30;32;
Fermes gallo-romaines:84;
Fétuque rouge:103;
Feu:17;
Feunteun Vêlen:198;
Féveroles:128;
Fèves:31;61;87;98;99;117;128;
Fibule: 36;
Filasse:209;
Filature:211;213;
Fileuses:61;
Filtration:129;
Finistère : 5; 9;
Finlande:174;
Flèche de sable à pointe libre:103;
Flèches (pointes): 27;28;80;
Fleuve:208;
Flux, Flot:120;
Foncier:50
Foires (feriae):60;71
Fonds:50
Forêt : 12;15;21;23;25;28;30;87;88;163;166;
Forêt de Scissy:92;
Fossés: 3;34;51;55;83;84;173;
Fougère aigle:30;31;82;95;96;122;148;168;
193;194;197;201;
Fougères (ville):219;220;
Foulerets:61;62
Four:

- chenal du...:205;
- à goémon:118;156;
- à sel:83;
Franciscains:132;
François II, duc:68
Francs: 7;41;42;48;86;122;177;
Frêne:116;
Frères mendiants:52;
Frisons:122;
Fromveur:195;
Frugillou:196;197;201;
Fruits:61;
Fucus:95;100;114;118;152;154;155;
Fumier:
- chaud:95;99;
- froid:96;
Fumure: 32;70

G

Gabets:67
Galet:14;167;170;
- fossiles:151;
Galettes de pain sans levain: 32;94;
Galice:29;43;
Garance voyageuse:168;
Garchine (pointe de...):158;
Gaulle :6 - 7;35 - 39;88;91;93;
Gélifraction:78;
Genêt à balai:96;99;
Géranium sanguin:150;
Germain: 7;177;
Gibraltar:26
Glaciation
- limites : 20;
- Günz:171;
- de Mindel:12;171;
- du Riss:78
- du Würm:79;107;207;
Glants de chênes : 24;
Glouats:189;
Gneiss:12;16;126;163;
Goazeuzen:207;
Goélo:66;
Goémon:95;99;100;118;181;
- épave:118;153;183;188;
- de fond:118;
- noir:100;114;
- de rive:100;104;118;
- à vache:100;
- vert:143;
Goémoniers:143;152-154;
Goths: 7;42;86;122;177;
Gotland:174;
Goulet de Brest:140;
Goulsen:47;76;77;81;92;99;101;103-104;
Graminées:12;31;82;116;130;146;148;163;
Grande - Bretagne : 7
Granite:16;77;78;126;162;165;

Grattoir:14;21;
Grèce: 25;30;
Griffon:206;
Groenland:71
Grotte:16;
Guénioc:116;117;
Guérande:149;
Guerre de Cent ans:97;
Guerre de la Ligue:98;
Guerre de Succession:97;
Guiclan: 11
Guernissac:47
Guillec:12;
Guimiliau:46;62
Guissény: 3;76;78;83;86;88;95;96;98;99;
159;209;
Gwenn:3

H

Habitats:79;83;85;159;
Hache:26;31;82;
Hachette:15;
Haie:74
Halstatt:30;32;83;
Harald:176;
Haras:99;
Haute Bretagne:66;
Hébrides:176;178;
Henvic: 11;46;
Hercynien:205;207;
Hêtre:64;65;122;155;209;
Hollande:63;181;
Holocène:108;109;114;115;116;135;151;207;
Homme - charognard: 17
Homo:
- erectus:14-15 ;16 - 20;21;
- ergaster:17;
- habilis:26 ;
- néandertalensis:18;19;21;22;25
- sapiens:18;22;23 - 26;30
- sapiens sapiens: 34;79

Hongrie:26;
Honorius:43;
Horn:12;207;
Hostise:50;
Hôtes:50;
Houe:93;127;
Houle:167;
Houppier:196;201;
Huns:86;

I

Ibères:177;
Idéogramme:21;25;
Ildut:135;137;138;
Ile de Batz: 8;11;177;178-183;
Ile du Bec:145;
Ile Béniguet:167;172;
Ile Calliot:172;

Ile Carn:145;146;
Ile Guennoc:115;172;173;
Ile Keller:193;195;
Ile Melon:158;173;177;
Ile Molène:167;172;173;177;
Ile de Noirmoutier:177;178;
Ile d'Ouessant: 177;181-185;188-191;194;
Ile de Ré:178;
Ile de Roc'h Avel:115;
Ile de Sein:183;191;
Ile Tariec:115;
Ile d'Yeu:178;
Ile d'Yoc'h:144;147;157;172;173;
Iles:171;
Illien:164;165;169;170;
Incinération: 36;133;
Infiltration:129;
Interglaciaire

... Mindel-Riss:114,19;
... Riss- Würm:20;
Iode:118;143;
Irlande : 20;41;42;43;71;176;177;212;213;
Iroise:160;161;
Irvillac:205;
Islande:174;176;
Italie: 25;30;38;96;

J

Jachères:72
Jacobins:52
Jardin:61
Jérusalem:67;68
Johnies:73;
Jonc maritime:165;
Jourdain:24
Journal de terre:50
Journaliers agricoles:65
Juifs:66-69
Julodod:61-65;211;
Jute:213;

K

Kadoran:184;192;194;195;
Kandl:209;
Kakos:69
Kakous:65;66 - 69;97;
Kastell - Paol:48
Ker: 3;
Kerborzoc (Iac de...):137;
Kerilien:40;41;43;
Keramazé:138;
Keramel:28;
Kerandantec:135;
Kerascoat:163;
Ker Emma:103;
Kerforme:165;
Kergoz:126;

Kerhornou:163;
Keridreux:187;
Kerjean:163;
Kerloas:143;
Kerlouan:76;79;81;82;86;96;98;99;
Kermenguy:126;
Kermerien:136;
Kernevez: 36
Ker Noaz:200;201;
Kernonen:28
Kerollac:47
Kerradéec:96;
Kerandantec:136;
Kersanton:56;
Kerscao:90;
Kersigneau:84;
Keruzoret:28;
Kervallan:136;
Kervaro:95;
Kervenny:90;131;132;
Kerverrien:136;
Kervézen:90;
Kervignom:121;
Kigner:216;
Kistillig:125;126;127;
Kleguer meur:126;
Koréjou:116;118;
Korn ar Gazel:121;144;145;147;148;155;156;
Kourganès:25;
Kreiz Kaer:201;
Kreiz:210;
Kroaz ar C'halvar:200;

L

Ladres:66-68
La Flèche: 40;103;
Laine:27
Lait:61;
La Laverie (Iac de la...):137;
Lamarck:20;
La Martyre:209;211;212;
Lambader:28;
Laminaire:95;96;100;118;153-155;
La Motte:134;
Lampaul
- Guimiliau:216-220;
- Ouessant:173;203;
- Plouarzel:143;
Lande:51;58;70;72;190;
- jeune à genêt:82
- à Callune:25;28;59;148;
- haute à Ajonc d'Europe:59;95;193;
196;201;
- tourbeuse:25;
Landéda:115;124;126;131;133;172;
Landerneau:9;40;65;205;207;208;211;213-
215;219;
Landivisiau:70;76;204-206;208;211;215-219;
Landunvez:151;152;172;

Langage:18;21;26;
Langue romane:46
Lanhouarneau:48
Lannbriac:47;
Lanneg:59;
Lannéon (Iac de...):137;138;
Lanneufret:212;
Lannilis:113;133;134;
Lannion: 9
La Palud:78
Laponie:174;
- norvégienne: 13;
Lard:181;
La Roche-Maurice:205;206;209-212;219;
Lavoir:187;194;
Le Conquet:40
Le Curmic:77;80-83;
Le Diouris:112;114;
Le Four:144;
Légumineuses:23;128;
Le Havre:72;
L'Hospitalou:136;
Lemming:14;17;
Lentille: 24;25
Léon:97; 204;
- relief : 10
- origine : 8
- vicomté: 8
Lèpre:66;68
Lépreux, Cf Kakous:66
Lesneven:40;70;76;98;99;214;
Le Tréhou:214;
Leucogranite:184;185;187;191;193;195;
Liban:213;
Lichens:199;
Lierre:87;122;
Lilia:78;90;
Lin:61-65;70;74;98;189;208;209;210;213;215;
- en bois:209;213;215;
Linéamentaire:207;
Litière:59;
Lit (fleuve...):
- mateur:140;
- mineur:140;
Littoral:16; 33;73;74
Loc-Eguiner:49
Locevi:49;
Loc Gweltas:184;185;189;192;193;196;198;
Locmélar:49;218;
Locquenolé: 11;49
Loess:19;39;78;80;126;167;
Loguivy:114;
Loire:30;48;96;
Lokeored:49;
Lopreden:49
Loqueffret:49
Lotier corniculé:104;
Loup:13;53

- St Mathieu: 6
 Poiriers: 61
 Pois: 25; 61; 98; 128;
 Poisson: 61; 117;
 Pologne: 26;
 Polygamie: 177;
 Pommes de terre: 70; 71; 72; 99; 219;
 Pommiers: 61;
 Pontavenec: 136; 138;
 Pont Christ: 210; 211;
 Pont Corf: 136;
 Porcs: 25; 32; 70; 85; 96; 99; 117; 134; 159; 181;
 Portsall: 118; 144; 150; 151; 153;
 Porscav: 142;
 Pors Guen: 198;
 Porsmoguer: 163-165; 169;
 Porspaul: 160;
 Porspoder: 138; 153; 154; 157; 173;
 PorsTévigné: 160-162; 165; 169;
 Portugal: 25;
 Potasse: 209;
 Poteries: 134;
 Poubelles: 173;
 Poucastel: 8;
 Pouffougou: 134;
 Poulinoc (lac de...): 137; 138;
 Poull log: 126;
 Prairie: 51; 201; 209; 220;
 Prat ar lann: 126;
 Prat Loas: 136;
 Pré: 51;
 Presqu'île
 - de Kermorvan: 165; 168; 169;
 Propriétés: 190; 191;
 Provence: 30;
 Prunelliers: 168; 169; 201;
 Ptéridaie: 193; 197;
 Pyrénées: 206;

Q

Quartzite: 206;
 Quilléret: 159;
 Quenouille: 209;
 Queue de comète: 103; 166; 167;
 Queuffleuth: 12; 87;
 Quévaisse: 50; 54; 55; 88;
 Quévaisier: 50
 Quillimadec: 77; 86;
 Quillivaron: 207;
 Quimper: 8; 9;

R

Radeneg: 96;
 Radénoc: 96; 159;
 Ran: 51; 84; 88; 90; 96; 132; 173;
 Rat: 96; 217;
 Régression marine: 20; 30; 79; 170;
 Relecq: 49; 50

Remembrement: 74
 Renard: 13;
 Renne: 13;
 Rennes (ville): 72
 Rente convenancière: 50;
 Révolution industrielle: 108;
 Rhin : 42
 Rhinocéros laineux: 13; 17;
 Rhizomes: 194;
 Rhodyménie: 152;
 Riga: 63
 Riothime: 8
 Riss: 15; 19;
 Rivière: 208;
 Roc'h an Diaoul: 120;
 Roc'h avel: 116;
 Rochers: 150;
 Rohan: 56
 Romains : 6; 8
 - empire romain : 7;
 - occupation romaine: 134;
 Rome: 7; 42;
 Ronce: 122; 131; 169; 193; 194; 197; 201;
 Ronneur: 14;
 Roscoff: 11; 28; 41; 48; 57; 59; 72; 73; 209;
 Roselière: 142;
 Rotation: 92;
 Rouet: 209;
 Rouissage: 209;
 Roumanie: 26;
 Route: 219;
 Routoirs: 64;
 Ruisseau:
 - cõtier: 161-164; 169;
 Runes, runique: 174;
 Rural: 208;
 Russie, russe: 213;
 S
 Sable: 121; 129; 131; 136; 151; 164;
 Sablon: 139;
 Saints: 44; 46; 54; 57; 87;
 Saint Acheul: 15
 Sainte Barbe : 41;
 Saint Briec: 117;
 Saint Cava: 85; 117;
 Saint Crépin: 215;
 Saint Divy: 212;
 Saint Gouesnou: 133;
 Saint Goulven: 85;
 Saint Guéroc: 45
 Saint Hervé: 47;
 Saint Ibliau: 122;
 Saint Ildut: 136;
 Saint Jean: 207;
 Saint Malo: 57
 Saint Malo - de - Pily: 14;
 Sainte Marguerite (presqu'île): 115; 116; 121;
 128; 134;

Saint Martin des Champs: 11; 49
 Saint Miliau: 45;
 Saint Pabu: 122;
 Saint Paul Aurélien: 48; 54; 57; 117; 173; 178; 188;
 Saint Pol de Léon: 8; 11; 12; 28; 35; 41; 47;
 ; 59; 70; 74;
 Saint Renan: 135; 137; 143; 162; 165;
 Saint Rescat: 46;
 Saint Samsni: 152;
 Saint Sezni: 86;
 Saint Thégonnec: 28; 49; 62; 215;
 Saint Thonan: 114; 119; 212;
 Saint Urbain: 211;
 Saint Vougay: 11; 45; 49; 51; 53; 54; 56; 61
 Sainte - Sève: 11; 41;
 Salicornes: 155;
 Sames: 174;
 Sanglier: 17; 24; 25; 32
 Sante: 11; 13; 34; 41; 48
 Sarclage: 127; 128;
 Sarcloir: 128;
 Sardaigne: 26; 29
 Sarrasin: 23; 31; 60; 61; 70; 71; 98; 181; 210;
 S.A.U.: 73
 Saule: 13; 21; 104; 164; 193; 194; 201;
 Saxons: 41; 43; 122;
 Scandinaves: 174; 177;
 Schorre: 112; 113; 122; 141;
 Scots: 7; 41; 43;
 Séchoirs: 217;
 Sédentarisation: 25; 83;
 Sédiments: 12;
 Seigle: 31; 60; 61; 70; 85; 94; 98; 181;
 Seigneuries: 54; 55
 Seigneurs:
 - châtelains : 54; 55; 56
 - féodaux: 57; 60
 Seine: 43; 48
 Sei: 80; 82; 146; 149; 154; 180;
 Semis:
 - en ligne: 127;
 - en poquets: 127;
 - à la volée: 127;
 Serfouette: 128;
 Shetlands: 176; 178;
 Sibiri: 11; 41; 73;
 Silène maritime: 163;
 Siles: 15
 Silésie: 63
 Silex: 27; 79; 80; 180;
 Sizun: 211; 215; 216;
 Skoubidou: 152;
 Slikke: 112; 113; 122; 142;
 Slovaquie: 20
 Soc: 32;
 Société linière de Landerneau: 211-214;
 Sodium (carbonate): 155;
 Sole: 92;

Solifluxion: 15; 78; 145; 167;
 Sols: 12; 16;
 Soudes: 143; 155;
 Soupe: 61;
 Source: 206;
 Sous-sol: 11
 Souterrains: 36; 116;
 Stèle: 36
 Steppe: 12; 14; 19; 21;
 - boisée: 13; 15
 - à Graminées: 12; 79
 Suède: 26; 176;
 Suèves: 86; 177;
 Suif: 117;
 Suisse: 26
 Superfices: 50;
 Sureau: 87; 105;

T

Taille: 50
 Talus: 3; 34; 51; 73; 84; 86; 88; 96; 116; 132; 147;
 173; 196; 216;
 Tamaris: 181; 189;
 Tan: 56; 216; 218;
 Tanneurs, Tanneries: 215-219;
 Taulé: 11; 12; 46; 56; 57; 59; 61; 63; 74;
 Tectonique: 165;
 Teillage, tailleurs: 209; 214;
 Templiers: 2; 49
 Tène: 30; 31; 32; 34; 36; 38; 83; 84; 134;
 Terre froide: 3; 51;
 Tevenn Cléguerien: 145;
 Textiers: 61;
 Tissage: 209;
 Tisserands: 61; 210; 211;
 Tilleul: 116; 145;
 Titus: 67
 Ti = Ty : 3 - 4
 Ti ruz: 68;
 Ti Krann: 192; 193; 196;
 Toiles de lin: 208; 209; 211; 215;
 Toile russe: 65
 Tombelle: 36
 Tonneliers: 66 - 68
 Toponymes : 1 - 4; 95;
 - ac: 46
 - Gwlk, Gui : 10; 46; 87;
 - Ker : 3; 48; 87; 90;
 - Lann: 2; 46; 48
 - Loc, Lok: 49
 - Mez: 48
 - Plou : 2; 10; 45; 46
 - Ty : 3; 4; 90;
 Toponymie: 1;
 Tors: 102; 152;
 Torus: 19;
 Toulhouarn: 83;
 Toulran: 96;
 Toundra: 21;

Touradons:186;
 Tourbières, tourbe:
 - littorales:80;147;
 Trait de côte:109;
 Transgression marine:20;21;29;91;103;207;
 108;114;170;
 - dunkerquienne:140;149;
 - flandrienne:140;147;149;
 Trébabu:166;
 Tréflaouénan: 11;
 Tréfle:99;
 Tréflénevez:214;
 Tréfléz: 32;35;45;
 Tréglonou:120;121;
 Trégor:66;170;
 Trémazan:149;153;
 Tréompan:145;147;157;
 Trésors:122;
 Tresseny:78;79;81;86;
 Treüils:154;
 Trézien:160;163;
 Trézilidé: 11;
 Troène:105;
 Troménie:132;
 Tuiles: 41;
 Tumulus:26;27;
 Tungstène:137;
 Turquie:94;
 Ty Colo (lac de.):137;138;
 Typhoide:98;
 Typhus:98;
 U
 Ukraine :20;
 V
 Vaches:99;152;181;188;
 Vallée:109;
 - morte:206;
 - profil en long:109;
 - profil transversal:109;
 Vandales: 7;86;177;
 Varech:152;
 Variole:98;
 Vase (sol):121;167;
 Vauban:160;208;
 Vendée:213;
 Vénètes: 39;177;
 Venny:90;131;
 Vent:104;195;196;199;
 Vercingétorix: 6;38;39;
 Verre:155;
 Vêtements:68
 Viandes salées:83;
 Vicomté sur Rance: 15
 Vicus (vici) : 10;35;38
 Vikings : 2;48;87;173;174;175;176;177;178;
 180;

Villa urbana: 41
 Villa rustica (plur.villae): 41
 Villae gallo-romaine:85;
 Villages et Hameaux: 34;35;36
 Ville (urbs):30;38;
 Villeneuve:136;
 Vin:98;116;117;134;143;189;
 Voies romaines:85;
 Voiles de bateaux: 32;
 Volume oscillant:119;169;
 Vorganium: 41
 Vorgium (Carhaix):6;8;9;
 Vougo:78;88;
 Vourc'h:145;

W

Wisigoths : 7;8;86;177;
 Würm:19;20;21;79;180;

X

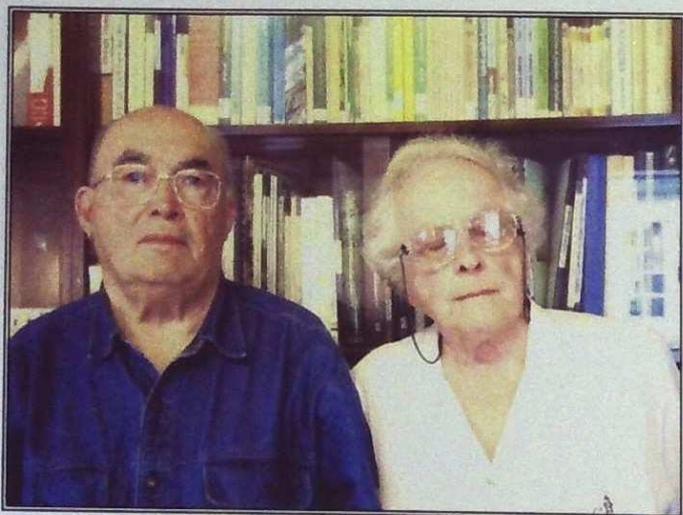
Xérophile:12;
 Wessex:28;

Y

Yaudet:8;
 Yorkshire:43
 Young:70;

Table des Matières du Léon

Sujet	Pages
Avant propos	1-4
Introduction	5-9
Les pays du Léon	10-243
Le Pays de Morlaix	11-75
<i>Pendant la Préhistoire</i>	12-29
<i>De l'Age du Fer à la fin de l'occupation romaine</i>	29-44
<i>Pendant le Moyen Age</i>	44-57
<i>De la fin du Moyen Age à la fin de l'Ancien</i>	58-69
Régime	
<i>De 1800 à nos jours</i>	69-75
Le Pays Pagan	76-105
<i>Pendant la Préhistoire</i>	78-85
<i>Pendant le Moyen Age</i>	85-97
<i>De 1600 à 1999</i>	97-105
Le Pays des Abers	106-143
<i>L'Aber Wrac'h</i>	111-119
<i>L'Aber Benoît</i>	119-124
<i>Le Pays entre l'Aber Wrac'h et l'Aber Benoît</i>	124-133
La région de Lannilis	133-134
<i>L'Aber Ildut</i>	135-143
Le Littoral non estuarien du Pays d'Iroise	144-170
<i>De Korn-ar-Gazel à l'Aber Ildut</i>	144-159
<i>De l'Aber Ildut à la Pointe Saint Mathieu</i>	159-170
Les Iles du Léon	171-204
<i>L'île de Batz</i>	178-183
<i>L'île d'Ouessant</i>	183-204
Loc Gweltas	184-192
Kadoran et Ar Stiff	192-198
Penn ar land	198-202
<i>De la baie de Lampaul à la baie de Stiff</i>	203-204
La vallée de l'Elorn	204-220
Conclusion	220
Bibliographie sur le Léon	221-230
Index des sujets traités en Léon	231-241
Table des Matières	242



Yves Bourlet, né en 1923, a commencé sa vie professionnelle comme ouvrier d'usine à Caen. Maquisard puis ouvrier agricole, il commence ses études supérieures en 1946. D'abord instituteur, il passe son CAPES (Histoire - Géographie) en 1952 et devient professeur en 1953, notamment au Lycée Félix Le Dantec à Lannion. A 57 ans, Yves Bourlet soutient une thèse de Doctorat d'Etat en Géographie, section Biogéographie végétale après s'être recyclé, depuis

1970, en Botanique et en Pédologie.

Françoise Bourlet née Alexandre en 1918, entre en 1940 dans la Résistance comme agent de liaison. La guerre finie, elle devient professeur de Physique - Chimie notamment au Lycée Félix Le Dantec. Elle épouse Yves Bourlet en 1953. A la retraite elle se reconvertit à l'Informatique pour traiter les nombreuses données recueillies sur le terrain avec son mari.

Retraités à Pleumeur-Bodou nous nous sommes occupés des plantations à Cosmopolis, dans notre commune.

Nous avons publié trois ouvrages "*A la découverte des paysages naturels en Trégor*" décrivant des randonnées botaniques. Nous avons présenté certains de ces paysages à l'Université du Temps Libre de Lannion lors de sorties botaniques.

Elargissant notre propos, nous avons publié une "*Histoire des Paysages ruraux du Trégor, du Goélo et du Trégor morlaisien*".

Le présent travail étudie l'Histoire des Paysages ruraux du Léon.

Cet ouvrage est plus fouillé que celui du Trégor, non par une volonté délibérée de notre part, mais parce que le terrain que nous avons découvert est très différent de celui du Trégor.

Nous entamons aujourd'hui l'étude de la Haute Cornouaille. Nous ne savons pas encore où le terrain nous conduira.

Ensuite viendra la Basse Cornouaille. Nous aurons ainsi parcouru toute la Basse Bretagne.

Plus tard viendra la Haute Bretagne...

Mais cela est un autre jour !

**PRIX : 30 Euros pour l'ensemble
des deux parties**